



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

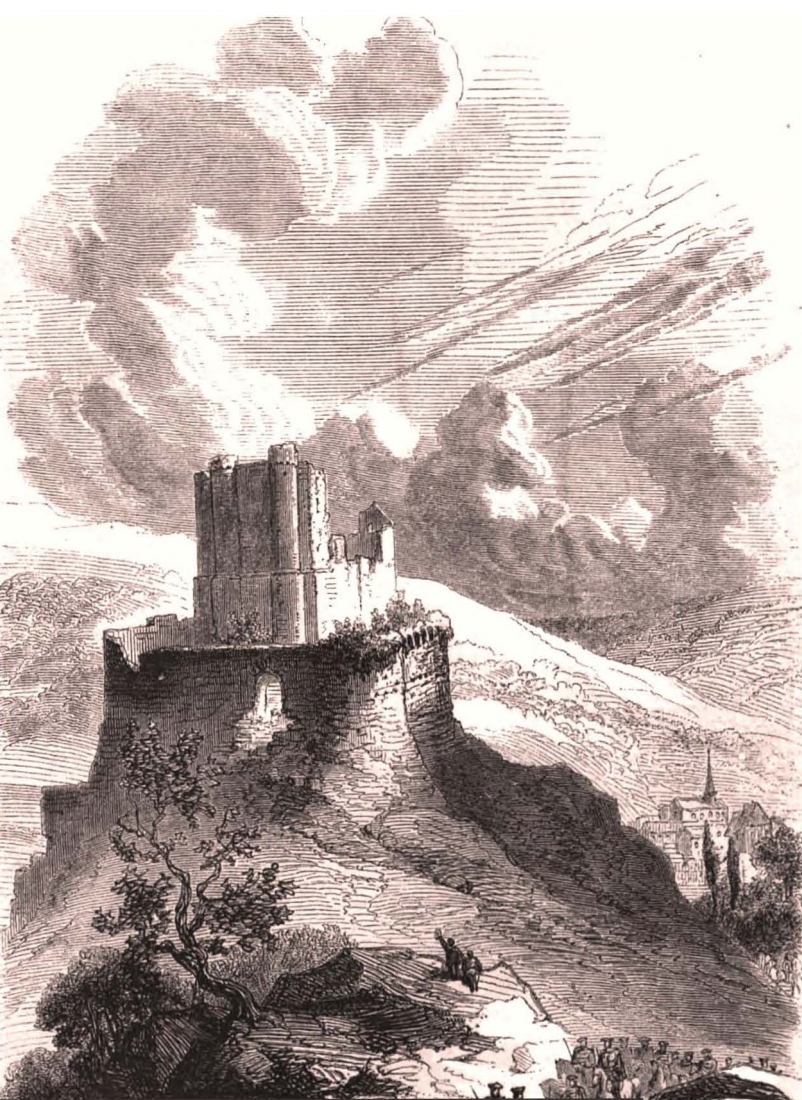
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ruines et paysages en Belgique

Eugene Gens

H. A. Des.

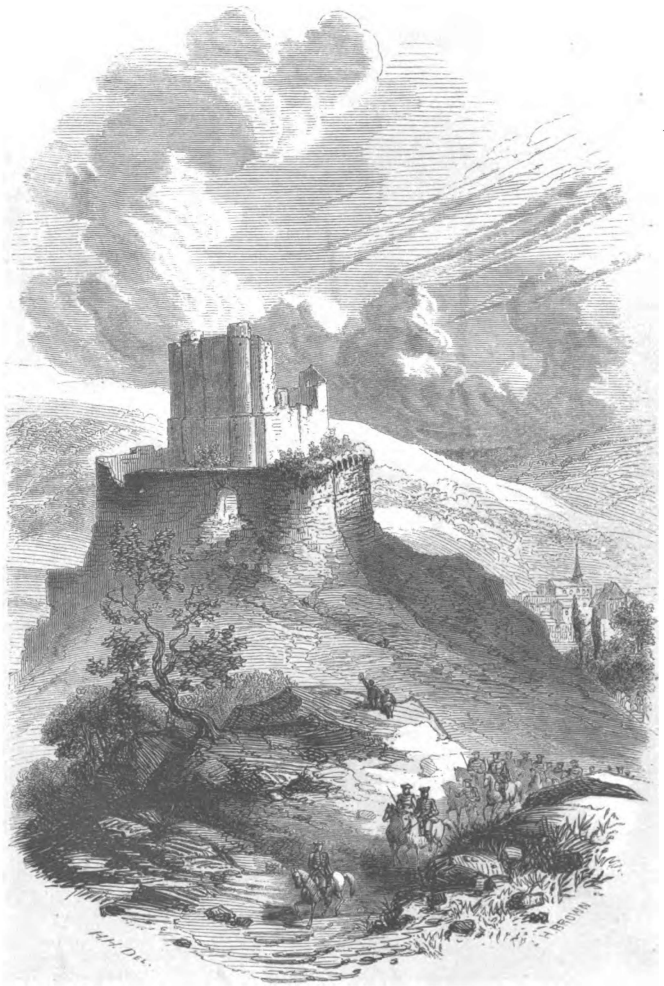
H. BROWN
Digitized by Google

5466 A

RUINES ET PAYSAGES

EN BELGIQUE.

Imprimerie de J. E. Buschmann, à Anvers.



Franchimont.

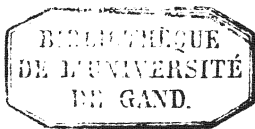
RUINES ET PAYSAGES
EN
BELGIQUE.



J. MICOMIN DEL.

Villers.





I.

ENVIRONS DE LOUVAIN.

Dans ce récit des impressions produites sur moi par quelques-uns des sites de mon pays, les environs de ma ville natale devaient nécessairement tenir le premier rang. C'est la place qu'ils occupent dans mon cœur. La Belgique offre des paysages plus remarquables, plus variés; elle n'en a point qui aient pour moi plus de charmes. La poésie n'est pas dans le monde extérieur, elle est dans l'esprit qui le contemple. L'œil de l'homme est un prisme où les objets se teignent capricieusement, aux rayons d'un soleil invisible, d'une couleur que le vulgaire n'aperçoit pas et qui est pour nous la seule réelle. Comme l'amour revêt la femme aimée de mille perfections qui ne sont point en elle, mais dans le cœur de celui qui aime, ainsi la fée des souvenirs prête à la nature

des beautés insaisissables aux regards des indifférents, mais aussi réelles pour nous que le sont aux yeux de l'amant les beautés idéales de l'objet aimé. La beauté, dans l'œuvre de Dieu, n'a point de types absolus; elle ne dépend point, comme dans les œuvres humaines, de la combinaison méthodique de certaines lignes conventionnelles. Les plus magnifiques aspects de la terre et du ciel peuvent, tout en nous étonnant, nous laisser froids devant eux, de même que la femme la plus belle peut ne nous inspirer qu'une admiration stérile. Souvent aussi le site le plus banal, le plus simple accident de terrain, par les mystérieuses sympathies qu'il réveille, parlera plus vivement à notre cœur que ne le feraient la baie de Naples ou le panorama du Righi. D'autre part, dès que l'amour aura parlé, la femme la moins belle, suivant les règles académiques, se revêtira à nos yeux d'un charme ineffable que ne posséderait pas la Vénus de Médicis, si elle venait à s'animer sous la main d'un nouveau Pygmalion. Et, pour le poète qui chante, pour l'artiste qui peint avec la plume ou le pinceau, ce n'est pas la femme la plus belle, mais la femme la mieux aimée; ce n'est pas le paysage le plus classique, mais le paysage le mieux compris, qui leur inspireront les plus belles pages. Qu'avons-nous de plus à leur demander?

Je n'oserais donc affirmer, en parlant des environs de Louvain, de n'avoir pas écrit sous l'empire d'une prévention qui ne laisserait à mes esquisses qu'une fidélité relative, résultat d'impressions toutes personnelles. Mais, en peinture, toute vérité n'est-elle pas relative et ne dépend-elle pas uniquement du point

de vue où se place l'observateur? *Tout est dans tout*, a dit une des plus hautes intelligences de ce siècle, dont je m'honorerai éternellement d'avoir été le disciple, quoique disciple indigne. Avant que je n'eusse parcouru le monde, le monde était pour moi dans ce rayon de quelques lieues autour de la vieille capitale des ducs de Lothier. Et plus tard, quand il m'eut été donné d'admirer quelques-uns des plus splendides tableaux répandus à la surface de la création, tout ce qui m'avait séduit en eux, je le retrouvai, dans un cadre plus restreint, mais avec un charme plus doux, dans les lieux où, tout enfant, j'avais fait l'école buissonnière, la seule école que j'aie assidûment fréquentée. Cette comparaison m'a ôté le goût des voyages lointains : une terre sans souvenirs n'a pour moi que des paysages sans soleil.

Quelque temps avant de quitter, pour une existence moins paisible, la calme cité universitaire où s'écoulèrent mes premières années, je résolus de revoir, pour leur dire un adieu, peut-être éternel, tous ces sites gravés dans mon cœur, témoins et confidents de tant de vœux, de tant d'espérances qui ne devaient jamais se réaliser. Il m'était descendu du ciel une de ces soudaines inspirations qui font de nous tous, à certaines époques de notre vie, de jeunes Colombes, avec une Amérique sous leur bonnet. J'avais ce que les artistes et les poètes appellent une idée, c'est-à-dire, la pensée d'un monde à découvrir. Rêve ambitieux de bien des cervelles folles, qui a livré aux orages de la mer tant de frêles existences, atteintes le lendemain par le souffle de la déception, et rejetées brisées sur la plage! Mais

qu'importe? La jeunesse ne mesure pas ses désirs à ses forces; elle ne prévoit ni l'obstacle, ni la lassitude : elle va! N'a-t-elle pas la foi qui sauve, et l'espérance qui soutient, et l'avenir, ce paradis resplendissant qu'elle entrevoit à travers le prisme de l'illusion?

Je m'étais dit : Colomb a trouvé l'Amérique, Vasco a ouvert la route des Indes, il n'y a plus sur la Mappede Monde de continent à découvrir, de Cap-des-Tempêtes à doubler. Mais il nous reste à découvrir notre propre pays, que nous ne connaissons pas. — Cette banalité ainsi posée sous une forme paradoxale, me parut une idée excessivement neuve. Je continuai : — L'histoire des campagnes est encore, presque partout, une histoire à faire, et qui ne serait peut-être pas la moins curieuse. Il y a tel village dont la petite église nous présentera toutes les transformations de l'art du moyen âge, du Roman jusqu'à la Renaissance, tout aussi bien que la grande cathédrale. Il y a tel hameau, dont le nom n'est pas même sur les cartes, et qui a ses annales à lui, ses révolutions à lui, pleines d'intérêt, d'action et de péripéties, et qui peut-être nous donneraient la clef de beaucoup de grands événements, dont la cause occulte échappe à tous les historiens. Et là où les chroniques manquent, la légende, toute empreinte d'une poésie locale, fleurira dans sa suave naïveté. La tradition, si vivace dans les chaumières, traversera les générations pour sauver de l'oubli quelque romanesque aventure et arrivera jusqu'à nous comme un parfum des vieux jours. Le paysan appuyé sur sa bêche, quelque vieille Elspeth assise en filant, les pieds

dans la cendre, me rediront l'histoire du nain qui habite les grottes de sable des collines, ou la complainte douloureuse et les langueurs mortelles de la fiancée de Lammermoor.

Et à l'appui des traditions et des légendes, nous trouverons peut-être dans nos vieux auteurs bien des renseignements que nos savants modernes n'ont pas su y découvrir, ou dont ils ont dédaigné de faire usage. Nos savants d'autrefois n'étaient pas si fiers. Gramaye, Sanderus, Juste Lipse, Le Roy, Molanus, Bertholet, ont courageusement descendu dans ces mines obscures de l'histoire des campagnes, et nous ont laissé de précieux documents sur de bien misérables villages. Il y a là toute une histoire, plus humble mais non moins intéressante, qui côtoie, pour ainsi dire, l'autre histoire, la grande histoire des historiens. Mais ces derniers, gens graves et qui siègent dans des académies, n'ont pas daigné s'en enquérir. Il ne sied pas à leur dignité de s'occuper d'événements qui n'ont pas eu pour théâtre de grandes villes ou des champs de bataille renommés. Quant à ce qui se passait obscurément là-bas, dans ces pauvres campagnes, que leur importe? — De temps en temps, cependant, l'existence de ces campagnes se révèle d'une façon brusque et inopinée. Le nom d'une bourgade ignorée se mêle tout-à-coup, d'une manière éclatante, au récit des plus grandes catastrophes de l'humanité. Ainsi la Jacquerie menace un moment en France d'anticiper de quatre siècles sur la terreur de Quatre-vingt-treize; Cortemberg et Terwueren mêlent leur nom à celui de tous nos ducs; Jallez, Gosnes et Ciney entraînent dans leur querelle

Liège, Namur et le Brabant, et ensanglantent toutes ces contrées par la désastreuse *guerre de la vache*; Wezemaal, Gaesbeeck et Grimbergen, pour ne parler que du Brabant, s'inscrivent aux pages les plus sanglantes de nos guerres féodales. Les moindres châtelainies de la Flandre apparaissent à leur jour sur le théâtre des grandes luttes communales des XIII^e et XIV^e siècles; six cents paysans du marquisat de Franchimont renouvellent sous les murs de Liège le dévouement des Thermopyles; le Luxembourg, tout féodal, n'a d'autre histoire pendant plusieurs siècles que celles de ses fiefs et de ses abbayes. Et les historiens, qui n'ont jamais abaissé si bas leurs regards, ne comprennent rien à ces météores inconnus qui passent tout-à-coup sur leur horizon; ils se demandent, tout surpris, avec autant de morgue que les grands seigneurs d'autrefois: « D'où sort donc cette canaille? » Puis ils enregistrent, en l'estropiant, un nom obscur dans leurs brillantes annales. Ils y attachent si peu d'importance qu'ils feront brûler Jean de Lannoy dans le clocher de Nivelles ¹ et feront livrer la bataille de Roosebecke à six lieues de son véritable théâtre ². Que voulez-vous? Il eut fallu regarder sur la carte de si imperceptibles localités!

Maintenant si, n'empruntant à la chronique et aux légendes que ce qui m'a touché en elles, laissant de côté l'inutile fatras où se dérobe leur intérêt, comme l'or dans le fumier d'Ennius, je dépeignais les lieux avec la couleur et sous le jour particulier

¹ Au lieu de *Nevèle* en Flandres. *Barante et Sismondi*.

² Les mêmes, et beaucoup d'autres.

où ils m'apparurent, ne trouverais-je pas dans nos campagnes, si insignifiantes qu'elles puissent paraître au premier coup-d'œil, le sujet de quelques pages attachantes et variées? Pour un écrivain de plus de talent, ceci ne ferait point l'objet d'un doute : il n'en faut pas autant pour fournir la matière d'un beau livre. Sans oser me promettre ce résultat, essayons.....

Armé de cet idée, et d'un nombre raisonnable de citations, fruit récent d'une érudition mal digérée, je résolus d'en pressentir l'effet sur l'esprit de deux de mes amis, dont le sens droit et le goût sûr m'avaient souvent servi de pierre de touche pour juger de la santé de mes conceptions. Je les déterminai à m'accompagner dans un voyage d'exploration vers les parages inconnus qui s'étendent au Nord et à l'Orient de Louvain.

Je demande à ceux qui me liront la permission de ne pas séparer dans ces récits le nom de mes deux compagnons de la peinture des sites que je parcourus avec eux. Les uns et les autres sont trop intimement liés dans mes souvenirs pour que je puisse les séparer sans nuire à la vérité de mes impressions. Hélas! un seul aujourd'hui pourrait encore recommencer ces promenades avec moi! L'autre m'a devancé et est allé m'attendre à l'ombre des grands peupliers, sous le vert gazon du cimetière auprès duquel nous passâmes si joyeusement, le cœur gonflé de ce confiant espoir de la jeunesse qui ne songe pas que la tombe est un abîme qu'on côtoie à chaque instant, et au bord duquel on peut trébucher à tout âge!

II.

L'ABBAYE DE VLIERBÉECK.

On était au commencement d'octobre, et dès le matin, les symptômes les plus favorables s'étaient réunis pour nous promettre une de ces journées si douces et si rares à cette époque de l'année, qu'il faut en remercier le ciel comme d'une faveur. Nous suivions ce beau chemin qui conduit de Louvain aux montagnes de Kessel-Loo, en laissant à droite la chaussée de Diest et longeant à gauche cet immense marais où s'entassèrent, il y a près de mille ans, les cadavres des cent mille compagnons du normand Godfried. Le soleil encore sans force, avait peine à percer le brouillard matinal auquel nous mêlions la fumée de nos cigares. Les feuilles jaunies des arbres qui bordent la route se détachaient une à

une et tombaient silencieusement à nos pieds. Aux pointes des genêts, aux branches dépouillées des aubépines, flottaient, comme de légères banderoles, ces frêles tissus blancs de l'araignée voyageuse, désignés par le peuple des campagnes, sous le nom poétique de *Fils de la Vierge*. Il y a dans l'air en cette saison une sorte de vague tristesse, une angoisse inexprimable et sans objet, un sentiment de solitude qui pèse sur l'âme, comme le brouillard glacé qui pèse sur la terre. Alors, si vous avez dans le cœur quelque souvenir douloureux et mal effacé, quelque pensée de mort ou d'abandon, quelque image de ruine ou de deuil — des amours trompées, des amitiés déçues — leurs spectres décolorés se lèveront dans votre mémoire. Vos parents morts, quelque compagnon de votre enfance mort avec eux, vous crieront du fond de leur passé : Ami ! ami ! m'avez-vous oublié?..... Un peuplier près d'une tombe, un corbeau qui s'abat sur sa cime, une croix de bois au bord de la route, une inscription illisible sur une pierre brisée que le lichen a rongée comme une rouille ; le tintement d'une cloche que le vent vous apporte ; quelques voix lointaines qui vous arrivent comme une plainte ; jusqu'aux appels monotones des mésanges qui pèlent des faines dans les branches des hêtres : tout ce qu'on voit et ce qu'on entend se rattache, par une secrète harmonie, à quelque pensée mélancolique. Cette poésie automnale agissait sur nous à notre insu, et tournait nos esprits vers la rêverie. Je perdis de vue, peu à peu, le but de notre promenade, et tout en cheminant je m'efforçai de résumer mes impressions sous la forme d'un

sonnet, dont j'offris la primeur à mes compagnons de route :

Sonnet à l'Automne.

Les brouillards du matin pesant sur la vallée,
Sur l'azur froid du ciel jettent leur manteau gris;
La forêt qui s'effeuille est morne et désolée
Et la mésange dort dans ses rameaux flétris.

O jours de rêverie, où dans l'humide allée
J'aime à fouler aux pieds les gazons déflouris!
Où la seule douleur dans l'âme est éveillée;
Où l'on voit, à midi, près des murs dépéris,

Se traîner au soleil de pâles poitrinaires;
Où tout souffre et se plaint, et nous dit : « Mourons, frères,
Le soleil éternel nous réchauffera mieux! »

Dites-moi, dites-moi, qu'est-ce donc que l'automne?
Qui parle de mourir? Cet appel monotone
D'où vient-il? — des tombeaux, de la terre, ou des cieux?

A quelques minutes de la ville, abritées par un groupe de vieux tilleuls, se trouvent une chapelle et un puits. Trois ou quatre maisons, avec leurs granges, y forment un hameau : c'est la chapelle, le puits et le hameau de *Blawoput*. Ce petit bouquet d'arbres et de toits rustiques, que domine un pignon aigu surmonté d'une croix, formerait, vu à distance, un délicieux sujet de vignette. Mais on ne peut pas tout dessiner! Nous aurons d'ailleurs mieux que cela. Il y a une chapelle et un puits : donc, il doit y avoir une légende! Il y a une légende en effet,

mais..... elle eut le malheur de déplaire aux deux censeurs sur lesquels j'en essayai l'effet. Elle fit rire Édouard et hausser les épaules à Théodore. Après ce jugement je n'ai plus le courage de la raconter.

La chapelle date d'une époque fort reculée. Incendiée en 1534, elle a été rebâtie telle que nous la voyons aujourd'hui. Elle est dédiée à Sainte *Wigeforte*, vierge et martyre, jadis fort vénérée en Brabant et dans la Campine sous le nom de *Sinte Oncommer*. Je laisse à des étymologistes plus savants que moi le soin d'expliquer par quelle série de métamorphoses Wigeforte a pu produire Oncommer. Cette sainte est peu connue; mais une preuve irrécusable de son existence, c'est qu'elle a laissé des reliques, dont cette chapelle possédait — et possède peut-être encore — un fragment qu'on y gardait dans un beau reliquaire d'argent doré. Le reliquaire fut enlevé par des voleurs qui jetèrent la relique dans le puits. Le lendemain, en venant tirer de l'eau, une femme en retira la relique et depuis ce temps, l'eau de ce puits a conservé la miraculeuse vertu de guérir de la folie.

Nous voici à l'abbaye de Vlierbéeck que nous allons visiter en passant.

A ces grandes allées de frênes entourant de grasses prairies, à la nudité des hautes murailles de cette église, à cette masse carrée de bâtiments, si monacalement étalés entre une cour et un verger, nous reconnaissons un de ces monastères dont la prospérité fabuleuse heurta si violemment les projets de réforme de Joseph II. L'abbaye des Bénédictins de Vlierbéeck fut fondée en 1125 par Godefroid-le-Barbu, comte de Louvain, duc de Lothier et de

Brabant, qui s'en était réservé l'avouerie pour lui et ses successeurs. D'abord simple prieuré de l'abbaye d'Aflighem, il en fut ensuite séparé et changé en abbaye à la condition de recevoir son abbé de celle d'Aflighem. Par une bulle de l'an 1259, le pape Alexandre IV permit aux religieux de Vlierbéeck de choisir eux-mêmes leur abbé. En 1532, l'abbé de Vlierbéeck obtint la mitre et les ornements pontificaux et prit place au premier rang des prélats du Brabant. Le 25 septembre de cette même année, l'abbaye fut dévastée et incendiée par les hérétiques. Les moines furent forcés de se retirer dans le refuge de l'abbaye de St-Trond, à Louvain; leur propre refuge, qu'ils possédaient dans cette ville, avait été, quelque temps auparavant, la proie des flammes. Durant l'espace de cent dix ans, c'est-à-dire de 1532 à 1642, l'abbaye demeura ruinée. Gramaye qui la visita vers 1608, a fait sur ce sujet de très-pathétiques doléances qui sont la paraphrase du vers de Lucain :

Et nunc seges ubi Troja fuit!

Il compare l'aspect qu'elle présentait alors à celui de Troie après la retraite des Grecs, ou de Rome au sortir des tumultes gaulois.¹

L'abbaye se releva lentement. Au siècle dernier l'architecte Dewez, à qui la Belgique doit plusieurs beaux monuments, avait commencé à la reconstruire sur un plan magnifique. L'église seule et une aile des bâtiments, furent achevées. Cette église est d'un

¹ *Locanium, Brabantiae metropolis*, J. B. GRAMAYE, etc. Louvain, 1610.

beau style; elle sert de paroisse à la commune de Kessel-Loo.

A la révolution française, l'abbaye, mise en vente comme domaine national, fut rachetée par quelques-uns des moines survivants, et dut à cette circonstance d'être restée debout. Elle appartient, dit-on, aujourd'hui à l'Université de Louvain.

III.

UNE HALTE SUR LA MONTAGNE.

Nous quittâmes l'antique abbaye par une porte opposée à celle par où nous étions entrés et en suivant une avenue plantée de gros têtards de frêne, qui traversait d'anciens étangs convertis en prairies. Bientôt nous commençâmes à gravir les collines par un ravin sablonneux, semé de pierres ocreuses et tapissé sur ses parois de genets et de ronces. Arrivés au sommet, nous nous assimes pour reprendre haleine et pour contempler le paysage que se déroulait à nos pieds. Le combat qui se livraient depuis le matin le soleil et le brouillard, s'était terminé à l'avantage de l'astre du jour, qui brillait, pâle encore et comme fatigué de la lutte, au milieu d'une large trouée d'azur, bordée de nuages argentés et transparents. Mais l'air encore chargé de cette brume

impalpable qui en automne ne se dissipe jamais entièrement, ne laissait arriver sur la terre qu'une lumière douce et gazée, où tous les contours s'adouçissaient, où toutes les nuances venaient se fondre dans cette teinte nacrée, un peu grise et monotone, qui semble le voile suave jeté par la rêverie entre le regard et son objet. La vue qui, de ces hauteurs, s'étend par un temps clair, sur un horizon presque sans bornes, était bornée par un cercle brumeux où se dessinait à peine, du côté de Louvain, la silhouette indécise des tourelles de l'hôtel-de-ville et de la flèche de Sainte Gertrude.

Édouard profita de la halte pour tirer de sa poche une poignée de noisettes qu'il se mit très-gravement à écaler. Théodore se renversa en arrière, et, la tête appuyée sur la main, le coude enfoncé dans une touffe de serpolet qui exhala sous cette pression de toniques parfums, il laissa son regard pensif errer au hasard dans les vagues lointains de l'horizon.

— Ah ça! dit Edouard, comme j'achevais de raconter le peu que je savais des annales de l'abbaye, est-ce là ce que tu appelles tes découvertes, et toutes tes histoires sont-elles de la même force? Ma foi, tu aurais bien fait de les laisser dans les bouquins où tu les as prises. J'aime mieux encore tes sonnets, avec tes poitrinaires et tes vers saugrenus!

— Il est certain, dit gravement Théodore, que la science, avec son positivisme impitoyable, nuit singulièrement à la poésie. Tenez, cette abbaye que nous venons de dépasser, il y a une heure je ne savais pas un mot qui eut trait à son histoire. Elle me plaisait mieux ainsi, et j'espère bien oublier tout ce

que vous venez de m'en raconter. J'ai rêvé bien des fois à l'ombre de ses grandes avenues. Je me plaisais à la peupler à ma fantaisie de génies inquiets et ambitieux, amenés là par quelque triste retour sur leur faiblesse; de grands seigneurs dégoûtés du monde, se réfugiant dans ces calmes retraites pour réfléchir sur ses vanités; de grands criminels, expiant de grandes fautes dans un solennel repentir; d'esprits élevés et ardents, qu'une atmosphère convenable eut développés pour l'art et pour la poésie, et qu'une influence fatale a poussés au mysticisme; enfin, d'esprits d'élite choisis par Dieu même et entraînés vers la vie contemplative par une irrésistible vocation. O rêves pieux du moyen âge! moines sublimes! que vous êtes incompris! Notre siècle, absorbé par des intérêts matériels, vous méprise, comme les parasites d'une société de travailleurs. Vous aussi cependant, vous avez été d'infatigables travailleurs, avant que votre constitution, immobile au milieu des révolutions sociales, eut fait de vous un anachronisme. Maintenant, vous avez passé, comme toutes les choses de ce monde. Ouvriers d'une œuvre surhumaine, vous avez eu votre grandeur au temps de votre utilité, votre décadence a commencé quand votre rôle a été fini.....

— Oui, dit Edouard, mais ils ont eu le tort de se survivre. Le monachisme a fleuri bien longtemps après que le véritable esprit de son institution eut disparu de la terre.

— A quoi bon cependant les troubler aujourd'hui dans la tombe que nos pères leur ont creusée? A quoi bon, quand nous visitons leurs monastères en ruines, railler nous mêmes nos généreuses illusions,

oublier la mystérieuse grandeur des temps reculés, pour ne nous souvenir que des petites gens d'une époque plus près de nous? Pourquoi ne pas tenir compte, à ces corps imposants, dont quelques-uns ont vécu douze siècles — et cette longévité est la preuve que la Providence avait marqué leur place et tracé leur rôle dans la période sociale qu'ils ont traversée — pourquoi, dis-je, ne pas leur tenir compte des vertus de leur jeunesse et de leur âge viril, quand nous nous souvenons si bien des faiblesses de leur âge de décrépitude? Je serais bien fâché de savoir au juste aujourd'hui les faits et gestes de tous ces abbés, de connaître tous leurs démêlés avec les moines, toutes les intrigues, toutes les haines, toutes les passions qui ont germé sous leurs cilices et se sont glissées comme des serpents dans la solitude de leurs cloîtres. Mais, si vous voulez conserver à ces lieux toute leur poésie, contemplez de plus haut la lutte incessante de l'homme et du religieux. Laissez l'esprit malin combattre, dans des cœurs mal affermis, la résignation sainte par les tentations de la pensée, les joies de l'amour mystique par les ardentes révoltes de la chair; et puis, laissez le calme redescendre sur leur tête dans un soupir de l'orgue, dans un éclair des saintes hosties, dans un regard serein de la madone, ou dans un sourire mélancolique du Christ. Laissez l'esprit de révolte succomber sous les austérités de la discipline. Songez que, s'ils ont failli parfois aux conditions de leur existence; s'ils demeurèrent presque toujours au-dessous du rôle qu'ils s'étaient imposé; s'ils n'ont pas toujours marché droit et d'un pas ferme dans leur route vers leur but sublime, c'est que ce but

était le plus haut et le plus magnifique que l'homme pût se proposer : celui de la perfection absolue. C'est qu'ils avaient à y marcher sans les deux plus fermes soutiens de la volonté humaine, sans la vanité et sans l'ambition. Accusons de leur chute, non leur corruption et leurs vices, mais la fragilité de la race humaine tout entière, à laquelle il n'est pas plus donné qu'autrefois à Icare, d'emprunter les ailes des anges pour s'élever au-dessus des misères de sa nature. Si, dans les monastères, l'orgueil a quelquefois pris la place de l'humilité; si l'avarice a succédé à l'abnégation; si l'hypocrisie et la haine ont remplacé la droiture et la charité, la faute n'en est pas seulement aux pauvres moines, mais au levain de passions mauvaises qui fermente, depuis Adam, au cœur de sa postérité. En dépit du libre arbitre, nul n'y échappe, sans cette prédilection marquée de Dieu qu'ils avaient nommé la Grâce. S'ils furent mauvais, nous sommes plus mauvais qu'eux, car nous avons de moins la volonté de nous soustraire au mal. Quand nous nous récrions sur leur orgueil, c'est l'orgueil qui se révolte en nous; quand nous sourions de leur avarice, nous songeons à leurs grands biens dispersés, et c'est l'avarice qui sourit en nous.....

— Ceci me semble un peu tourner au paradoxe, dit Edouard.

Théodore continua, sans répondre à cette interruption :

— L'histoire est la chose du monde la plus difficile à faire, parce que nous jugeons les hommes et les choses à un point de vue qui leur était étranger. Lors même qu'une critique sévère leur tiendrait

compte des nécessités logiques de leur position et des conditions où ils furent placés, il est une chose qui échappera toujours aux recherches de la science, c'est cette influence que les contemporains eux-mêmes ne soupçonnent pas, d'une époque sur l'esprit humain tout entier. Influence mystérieuse et sourde, à laquelle les générations ont obéi passivement, aveuglément, qui donnait à leurs actions des mobiles inconnus, et qu'on ne connaîtra jamais. Excusons les fautes de nos pères et ne nous hâtons pas de proclamer que nous valons beaucoup mieux qu'eux.

— Amen, dis-je à mon tour. Cela est vrai, mais cela est triste. Ainsi donc à votre avis, il nous faut faire fi de la plupart des historiens, ô poète ?

— Dieu vous pardonne cette pensée, si jamais vous l'avez eue. Le plus aride enregistreur de faits, le plus sec des collecteurs de dates, ont rendu à la science des services que les poètes ne lui rendent jamais. Quand ils ne feraient que dresser les procès-verbaux de l'humanité, ils feraient toujours une besogne fort utile. Mais cela ne leur donne rien de commun avec les poètes.

— Mais l'histoire et la poésie ne peuvent-elles se concilier ?

— Je les considère si peu comme inconciliables, qu'à mon avis elles ne devraient jamais se séparer. Si Walter Scott a été un grand historien et un grand poète, c'est qu'un grand historien doit être un grand poète. Mais ceci ne fait rien à l'affaire. Je préférerai toujours, quoique vous en disiez, la nature dans sa beauté simple, à un paysage historique, jalonné par un pédant d'anachronismes et de paradoxes.

— Pare moi celle-la, dit Edouard en regardant du coin de l'œil.

— Si vous vous mettez contre moi tous deux, l'un en riant, l'autre sérieusement, je donne ma démission d'antiquaire.

— Vous auriez tort, puisque c'est votre métier. Mais, à mon avis, l'histoire, pas plus que le roman, n'a le droit d'être ennuyeuse. Si elle ne contient ni intérêt, ni enseignement, à quoi peut-elle être bonne? Vous avez déterré dans je ne sais quels poudreux bouquins la nomenclature des abbés de Vlierbéeck avec la date de leur élection et de celle de leur mort. Voyez-vous à cela un bien grand intérêt, et faudrait-il que les historiens, gens si peu amusants déjà de leur nature, allassent s'embarrasser de ce fatras?

— Si je ne vous réservais quelque chose de mieux, vous auriez raison. J'ai déjà eu l'honneur de vous prévenir que je gardais les meilleurs morceaux pour la bonne bouche. Levons-nous, et en route.

— Pas du tout, dit Théodore, en s'étendant tout-à-fait sur le dos. Puisque nous avons la journée à nous, je veux rester ici au moins une heure. Voyons, je te propose une trêve. Je te promets de ne plus combattre tes idées jusqu'au soir. Seulement, tâche de raconter des histoires moins ennuyeuses.

— Je te le promets! m'écriai-je avec un peu de présomption, comptant bien recouvrir le terrain perdu. Pour varier, veux-tu que je te dise quelques vers, rêvés il y a un an au lieu même où nous sommes et adressés à notre ami de B.?

— J'aime mieux cela. Nous t'écoutous.

— Parle pour toi, dit Edouard ; moi, je n'écoute pas.

Paysage aux environs de Louvain.

A MON AMI S. DE B.

Sainte Gertrude et son aiguille à jour ;
L'hôtel de ville et ses sveltes tourelles ;
Saint Pierre aussi, veuf de sa haute tour ;
Saint Michel, surmonté de ses torches jumelles ,
Et toute cette ville, aux toits rouges et bleus ,
Où le soleil de juin réfléchissait ses feux ;

Et puis, autour, les sillons de ses champs ;
Parc et Vlierbéeck, désertes abbayes ,
Le bois, là-bas, toujours plein de doux chants ;
Ici, plus près, la Dyle et ses planes prairies ,
Et les moëlleux coteaux étalant sur leur dos
Des blés d'or, sous le vent houlant comme des flots :

Tableau divin ! paysage à ravir !
Les bois, les prés, le clocher, la chaumière ,
Dans l'air ardent paraissaient tressaillir,
Et leurs contours, noyés dans des flots de lumière
Ondoyant sur le sol comme un foyer vivant ,
Tremblaient, comme une image en un cristal mouvant.

Et, l'œil errant dans ce panorama,
Bravant tous deux la canicule ardente,
Il t'en souvient, ami, nous étions là,
Deux frileux jeunes gens à la tête brûlante,
Assis en plein soleil dans l'air pur des hauts lieux ,
Et laissant nos pensers au loin suivre nos yeux.

Je vois encore sur le bord du chemin
Ces tyms pourprés et ces mauves soyeuses,
L'or des genêts, les mousses du ravin,
Ces gazons desséchés, ces pâles scabieuses,
Et l'immense horizon, sous le ciel vaste et pur,
Traçant de tous côtés son grand cercle d'azur!

Ce souvenir d'un instant de bonheur,
Fleur égarée au désert de ma vie,
Revient souvent, en passant sur mon cœur,
De mes jours oubliés peupler ma rêverie;
Mon âme s'y retrempe et flotte à son fanal
Dans les aspects aimés de l'horizon natal!

IV.

HISTOIRE D'UN PAYSAGE.

J'étais résolu, malgré les deux échecs que j'avais subis, de ne pas dévier du but de notre promenade. Voyant que mes compagnons ne se disposaient nullement à partir, je profitai de la trêve conclue pour reprendre mon rôle de cicerone.

— Ce serait, dis-je, une bien curieuse histoire que celle du paysage que nous avons là sous les yeux, et l'enchanteur qui pourrait, comme au diorama, vous le montrer successivement avec les divers changements que les siècles y ont amenés, vous surprendrait d'une étrange manière. Voulez-vous bien, par la pensée, reculer jusqu'à l'époque où nos ancêtres, ces Belges valeureux que César eut tant de peine à vaincre, subirent pour la première fois la domination étrangère? Une population

rude et simple, habite un sol presque vierge. Nous sommes sur la frontière des Nerviens et des Toxandres. La colline où nous sommes assis, comme toute la chaîne dont elle dépend, était couverte d'une épaisse forêt de chênes, limite extrême, de ce côté, de l'*Arduenna Sylva* ou forêt des Ardennes, qui n'était elle-même qu'une partie de la vaste forêt-charbonnière, *Sylva Carbonaria*, qui s'étendait sur les hautes terres du Rhin jusqu'à l'Océan. Le pied de ces collines baignait dans un lac, qui commençait déjà sur différents points à se convertir en marais, et dont il est facile encore de reconnaître les contours. Ce lac occupait tout l'intervalle qui sépare les collines où nous sommes de celles que vous voyez à notre droite, là-bas, derrière les arbres du canal, au-dessus de la petite église de Wilsele. Il s'étendait au Nord jusqu'au pied de la montagne de Kessel et au midi jusqu'au milieu de l'emplacement actuel de Louvain. Au nord de ce lac, toute la vallée de la Dyle ne formait qu'une suite de marais à perte de vue, entrecoupés de larges flaques d'eau dormante. De tous les autres côtés, l'horizon était fermé par une impénétrable ceinture de forêts. Du reste, point de trace d'habitations humaines, car vous n'eussiez point prises pour telles quelques huttes de pêcheurs disséminées au bord du lac, faites de joncs tressés ou d'osier recouvert de boue pétrie ou de gazons, et ayant la forme ronde et basse que dans nos campagnes les paysans donnent à leurs fours-à-pain. Vous eussiez pris cela pour des demeures de castors, et, sous le rapport de l'industrie et de la sociabilité,

cette comparaison n'eut point été trop injurieuse pour nos ancêtres.

— Je suppose, dit Édouard, en me lançant très-adroitement au visage une écale de noisette, que tu as tiré cette description de quelque *Guide du voyageur en Belgique*, publié à Athènes du temps d'Alexandre-le-Grand, illustré par les rapins de l'école d'Apelles, et découvert par toi sous la forme d'un palimpseste, dans la reliure d'un vieux bouquin ?

— Non, mon cher ; mais toi qui fais en ce moment ton cours de philosophie à l'Université, tu dois savoir comment on définit, en logique, l'*induction* et l'*analogie*..... Du reste, je prends ta plaisanterie pour un coup de sifflet, non du parterre, mais du machiniste. Les décors vont changer et mille ans sépareront ce second tableau du premier. Les forêts se sont quelque peu éclaircies ; le lac a disparu et, à sa place, s'étend un vaste marais dont le vent fait ondoyer les roseaux comme les vagues d'une mer. Tout au travers, la Dyle serpente par mille détours ; elle n'a point encore de lit nettement tracé, mais ses eaux remplissent au hasard une série de grandes flaques, qui se déversent l'une dans l'autre. Ces flaques se resserrent chaque année dans leur ceinture de roseaux. Leur fond s'exhausse insensiblement par la lente accumulation des débris végétaux qui ont formé la tourbe qu'on y extrait aujourd'hui. Regardez, le pays est habité ; nous sommes en plein temps historique. La civilisation et la barbarie ont tour-à-tour promené sur ces contrées leurs fureurs également sanglantes. Un fléau récent a laissé derrière lui des ruines encore fumantes. Vous verrez çà et là des villages déserts,

avec le squelette d'une petite église, calciné par l'incendie. Regardez dans la direction de Louvain : rien encore qui annonce qu'il y aura là une ville. Mais sur la hauteur qui en domine l'emplacement du côté du nord, vous verrez s'élever la fumée d'un camp. De grossiers retranchements défendent ses abords; deux surtout sont visibles d'ici. Ils occupent le sommet de deux collines qui se détachent du plateau et s'avancent comme des caps, l'un dans la direction de Louvain, l'autre de ce côté-ci. Sur l'un de ces sommets s'élèvera un jour le château des ducs de Brabant; au pied de l'autre s'étendra l'humble village de Wilsele. Le village et le château auront tous deux la même origine. Si vous pouviez regarder au bord de la Dyle, à l'endroit où elle sort du marais dont vous connaissez maintenant les limites, vous y verriez, attachées à des saules ou à des poteaux enfoncés dans la vase, une innombrable quantité de petites barques plates, construites en osier et recouvertes de peaux de bœuf. Ces barques ont amené ces hommes campés là-bas sur la hauteur. Ce sont les Normands qui, de leur station de l'Escaut, ont remonté dans ces frêles embarcations le cours du Rupel, d'abord, ensuite la Dyle jusqu'ici. Ils ont pris position « *in loco qui dicitur Loven* » dit la chronique de Réginon, abbé de Pruim, auteur contemporain de ces événements. De ce poste avancé ils répandaient la terreur de leurs armes sur tout le Brabant, et la bataille où ces hordes dévastatrices furent exterminées est un des événements les plus mémorables de nos annales.

Si vous voulez bien prolonger un moment encore

l'illusion qui nous reporte à cette époque reculée et donner pour date à notre vision l'un des premiers jours du mois de septembre de l'an 895, nous pourrions assister d'ici à un épouvantable spectacle. Arnoul de Carinthie, bâtard de Carloman, élu roi de Germanie après la mort de Charles-le-Gros, a rassemblé toutes les troupes qu'il a pu réunir en Allemagne, en Lorraine, en Brabant, et vient attaquer les Normands campés à Louvain. Du côté des marais, la position des barbares était inexpugnable; leur camp ne pouvait être attaqué que du côté de l'ouest. Selon toute probabilité, la bataille eut lieu, non pas dans ces marais mêmes comme l'avancent la plupart de nos historiens qui n'ont pas étudié les localités, mais dans la plaine qui s'étend entre les chaussées de Malines et de Bruxelles. Les Normands, dès longtemps habitués à tout voir fuir devant eux, insultaient à leurs ennemis du haut de leurs retranchements en criant : « *Gulia! Gulia!* » pour leur rappeler la défaite qu'ils avaient essuyée, peu de temps auparavant, sur les bords de la Gueule, à quelques lieues au-dessous de Maestricht. Cependant leurs retranchements furent forcés, et à ce moment, vous eussiez pu entendre retentir jusqu'ici une effroyable clameur. Bientôt vous eussiez vu toute la masse de l'armée normande, refoulée par les vainqueurs, apparaître en désordre et couronner toute la hauteur que vous voyez d'ici et qui formait la limite orientale de leur camp. Puis, toujours poussés par la cavalerie lorraine, vous les eussiez vus se précipiter vers leurs barques, et ignorant le danger nouveau où ils s'engageaient, se jeter dans

les marais dans l'espoir de les traverser. Mais alors ce dut être une confusion horrible, un carnage affreux. Tous ceux qui ne tombèrent pas sous les coups des soldats, périrent étouffés sous la fange noire des tourbières ou noyés dans les eaux de la Dyle. Les cadavres s'entassèrent dans le lit de la rivière en si prodigieuse quantité que son cours fut obstrué et qu'il s'en suivit une inondation qui rendit pour quelque temps à cette plaine l'aspect d'un vaste lac. Un très-petit nombre de barbares parvint à se sauver dans la direction d'Anvers où était leur flotte et portèrent à leurs compatriotes la nouvelle de cette épouvantable catastrophe.

Comme à la bataille de Châlons-sur-Marne, où se brisa la puissance d'Attila; comme à celle de Poitiers où la main de Charles-Martel arrêta les Sarrasins, à la bataille de Louvain, il y eut cent mille morts du côté des barbares. C'est un chiffre d'une rondeur effrayante qui s'est reproduit chaque fois que la cause de Dieu même, c'est-à-dire la cause de la civilisation et du christianisme, s'est joué dans une partie décisive sur ce tapis rouge qu'on appelle un champ de bataille. Car ici aussi ce fut une partie décisive : les Normands ne reparurent plus jamais dans nos contrées.

Maintenant, laissez encore s'écouler trois siècles et regardez de nouveau les changements que le paysage aura subis.

La défaite des Normands a porté ses fruits. Aux deux extrémités de leur camp, où se jouèrent les deux actes de ce drame héroïque, c'est-à-dire, au lieu où leurs premiers retranchements furent forcés

et au bord du marais où s'acheva le massacre, la reconnaissance populaire a élevé deux chapelles. Autour de ces chapelles, qui sont devenues des églises, se sont groupées des maisons et ces maisons ont bientôt formé deux villages. L'un s'appelle *Groot-Winsel* (*grande victoire*) ; l'autre, *Klein-Winsel* (*petite victoire*) ¹. A l'endroit le plus avancé, et qui avait été le mieux fortifié de leur camp, le vainqueur des Normands, le roi Arnould de Germanie, a fait construire une forteresse pour protéger le pays contre de nouvelles invasions. Cette forteresse est devenue la résidence des comtes de Louvain, qui l'ont agrandie et embellie, surtout depuis qu'ils sont investis du titre ambitieux de ducs de Lotharingie, et du titre plus réel de ducs de Brabant. Vous verriez d'ici se profiler sur les bois sombres de l'horizon, les tours crénelées de cet illustre manoir, qui n'est tombé qu'à la fin du siècle dernier sous le marteau de nouveaux barbares qu'on nommait acquéreurs de biens nationaux. Entre le château et la lisière des bois, sur les deux bords de la Dyle, dans ce lieu encore désert au neuvième siècle que la chronique de Réginon ne désigne pas même comme un bourg, s'est élevée une belle ville, ceinte de solides et beaux remparts flanqués de tours rondes, dont vous pouvez voir encore, à Louvain, quelques vénérables restes. Les habitants du pays,

¹ L'orthographe a changé. Le nom du premier de ces villages s'écrit aujourd'hui *Winsel*, l'autre *Wilsel*. Mais la preuve évidente que c'est le même nom, c'est que l'usage s'est conservé de les distinguer l'un de l'autre par les épithètes de *klein* et *groot*. Gramaye, d'ailleurs, fait remarquer, sans indiquer la source historique de cette étymologie, que ce nom signifie Victoire. Or, pour qu'il ait cette signification, il faut écrire *Winael*.

dispersés par les Normands, sont venus se grouper autour de la forteresse. Arnoul, avant de retourner en Germanie, institua une solennité religieuse, qui se renouvela chaque année et attira un grand concours de monde. Il n'en fallait pas plus pour faire naître une ville, et ce fut là l'origine de Louvain, dont la *kermesse*, vous le voyez, est moins une fête locale qu'une réjouissance nationale, puisqu'elle est l'anniversaire d'un des plus mémorables événements de notre histoire.

Détournons maintenant les yeux de ce marais funèbre, *Grandia effossis ossa sepulchris*, et de ce champ de bataille où Dieu décida un jour des destinées de la Belgique. Le paysage porte encore d'autres empreintes des progrès du temps.

Partout où, il y a trois siècles, je vous ai montré des villages ruinés et dévastés par l'incendie, de nouveaux villages se sont élevés, et près d'eux, des constructions inconnues jusqu'alors en Europe; ce sont les châteaux de la noblesse féodale. On pouvait apercevoir d'ici, ceux d'Holsbéeck, d'Attenhoven, de Wilsele, de Linden, d'Hérent et, près de ce dernier, celui de Tudichen ou d'Udekem, berceau d'une famille qui a toujours tenu le premier rang dans le patriciat de Louvain. Un Philippe d'Udekem fut mayeur de Louvain en 1340, et précéda Pierre Coutereel dans cette dignité; un autre est encore aujourd'hui le premier magistrat de notre ville. Derrière nous, sur la montagne même où nous sommes assis, à l'endroit où elle domine le hameau de Kessel entouré d'une noire ceinture de tourbières, s'élevait une commanderie des chevaliers du temple, qu'on nommait

Kesselstein. Les chevaliers qui l'habitaient se retirèrent, après la suppression de leur ordre, auprès des hospitaliers de St-Jean qui avaient leur commanderie à Louvain, près du château des ducs de Brabant. Kesselstein fut alors abandonné; ses ruines servirent d'abord de retraite aux bandits, plus tard aux bêtes fauves. Juste Lipse les visita à la fin du seizième siècle; déjà alors elles ne présentaient que d'informes débris dont l'histoire était perdue, car le savant antiquaire se livre à ce sujet à des hypothèses fort invraisemblables. Il croit y voir le camp des Normands, et un paysan qui lui sert de guide lui raconte que ces vastes caves et ces fortes murailles furent jadis la demeure des géants. Juste Lipse se moque de l'ignorance et de la crédulité du campagnard, et il a tort, car le paysan avec sa tradition était plus près de la vérité que le savant avec sa science. Pour les contemporains de Juste Lipse c'étaient des géants, et des géants très-peu compris, que ces Templiers tant calomniés, ces moines guerriers qui soutinrent seuls, pendant si longtemps, tout le fardeau des croisades.....

J'ai pu moi-même reconnaître encore quelques traces des fondations du château de Kesselstein.

A la même époque, nous eussions pu voir déjà, dans ses humbles commencements, le prieuré qui fut plus tard la splendide abbaye de Vlierbéeck, que nous venons de visiter, et peut-être eussions-nous aperçu à l'horizon, à travers les bois qui l'entouraient, quelque tour ou quelque campanille de l'abbaye du Parc.

Je pourrais continuer longtemps encore à jouer le

rôle de démonstrateur dans cette optique imaginaire. Je pourrais à chaque siècle tirer le rideau pour faire apparaître un nouveau tableau, et chaque fois nous reverrions le même paysage modifié en quelque point par les grands événements qui se sont accomplis dans l'intervalle. L'histoire d'un petit canton deviendrait ainsi l'histoire du pays et toucherait, par toutes ses grandes phases, à l'histoire de l'humanité : *Tout est dans tout.*

— Oui, ajouta Théodore, devenu rêveur, et dans cette procession des siècles que nous ferions défiler ainsi devant les yeux de la pensée, nous verrions un jour le génie des temps modernes, apparaissant comme l'ange à l'épée flamboyante, venir renverser dans la poussière ces mêmes monuments féodaux, que nous avons vu s'élever après la retraite des Normands. Nous assisterions, comme du haut d'un cap, à la sombre et terrible tempête dont les commotions séparèrent le vieux monde du nouveau. Du sein de l'ouragan nous verrions sortir l'homme prédestiné auquel Dieu prêta un jour la toute-puissance pour faire rentrer dans leur repos les éléments déchainés ; et, son œuvre accomplie, comme on entend au matin chanter l'alouette après une nuit d'orage, nous entendrions s'élever l'hymne de reconnaissance du monde régénéré, dans le chant joyeux du paysan se rendant librement à un travail dont des maîtres insolents ne prélèveront plus la dime. Enfin, un jour, nous avons vu ces marais dont tu nous as fait l'histoire, traversés par cette merveilleuse création du génie de l'homme, qu'on appelle un chemin de fer. Alors, je l'avoue, je serai frappé de la poésie du contraste offert par

ce que nous voyons et ce qu'ont vu nos ancêtres. Mais dans le combat des Normands, je n'ai vu qu'un choc de barbares écrasés par d'autres barbares, et en mon âme et conscience, si j'eusse assisté à la bataille, je ne sais pas de quel côté eussent été mes vœux.

— Vraiment !

— Vraiment. Le normand Godfried n'était pas plus barbare que le lorrain Arnould, si ce n'est que ce dernier était chrétien. Mais supposez un instant que les Normands eussent gagné la bataille de Louvain, que serait-il arrivé ? Qu'ils fussent restés en Belgique où les empereurs d'Allemagne eussent fini par les reconnaître pour leurs vassaux, à la condition qu'ils se fissent baptiser, comme les Normands de la Touraine et de la Neustrie lors du traité de Saint-Cler-sur-Epte. Le sort de la Normandie française, de l'Angleterre, de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, a-t-il été à cause des Normands, plus malheureux que le sort de la Belgique ? Je ne le pense pas. La population de la Belgique se fut augmentée d'une race neuve, forte, audacieuse et vaillante : voilà tout. Aux noms illustres de la chevalerie belge nous pourrions peut-être ajouter ceux de Tancrède, de Bohémond ou de Robert Guiscard. Le mal ne serait pas si grand.

— Vous pourriez bien avoir raison, répondis-je ; je n'avais jamais examiné la question sous ce point de vue.

V.

LES BRIGANDS DU HAEGELAND.

Tout en causant, nous nous étions levés et nous avions repris notre promenade.

Nous redescendîmes les collines par un chemin qui nous conduisit au village de Linden. Ce village occupe une position charmante. Les croupes boisées qui le dominant, l'abritent contre les vents du nord et lui forment un cadre d'une riche verdure. Un château, avec son parc orné d'arbres étrangers, en occupe le centre, et au midi s'étendent de fraîches prairies coupées de longs rideaux de peupliers d'Italie. Linden, au temps de la splendeur communale de Louvain, appartenait à la famille patricienne Van Calsteren. Il dut à cette circonstance d'être incendié par les Chaperons blancs, sous prétexte que son propriétaire, Jean Van Calsteren, était l'allié de deux

autres patriciens, Loïk Cricsteen et Rénier Van der Elst, lesquels retenaient prisonniers les bourgmestres Rénier Van Oorbeéck et Wauter Saxer. Le seigneur de Linden était fort innocent du fait et ses malheureux paysans l'étaient encore plus. Mais dans les guerres civiles, les plus grands crimes consistent moins dans les actions que dans les cocardes. Et comme le crime de la cocarde doit s'expier, à défaut des coupables, ce sont les innocents qui paient. L'histoire contemporaine nous ôte le droit de nous étonner de la barbarie des guerres du moyen âge.

Quand cette terrible guerre civile qui ne se termina que par la ruine de notre cité et par la perte totale de sa florissante industrie, eut cessé d'ensanguanter la vieille capitale du Brabant ; quand le fourbe Wenceslas put dire, comme Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies : « L'ordre règne à Varsovie » un désordre épouvantable régnait dans les environs de Louvain. Tous les bois étaient infestés de bandits, débris de la farouche démocratie de ce temps, qui continuaient à exercer sur leurs vainqueurs de tardives et atroces représailles. — Plus tard, dis-je à mes amis, je vous en raconterai quelques sombres épisodes dont j'ai retrouvé les fils épars, partie dans l'histoire, partie dans la tradition. Un peu de patience seulement, tous les deux.

Nous cherchâmes vainement à Linden la tombe du bourgmestre Jean Van den Ven, auquel Louvain doit sa clef d'or, et qui est enterré là. Nous recommençâmes à gravir les collines par un chemin creux, profond comme un ravin, qui nous ramena sur le plateau. Mais nous étions arrivés à la région

des bois de sapins : plus de points de vue, plus de lointains horizons. Rien que d'interminables sapinières percées d'avenues tirées au cordeau. Ces sapinières ont remplacé les halliers qui, au moyen âge, couvraient toute cette contrée montueuse et lui avaient fait donner le nom, sous lequel les campagnards la désignent encore, de *Haegeland*. C'est le *Bocage* brabançon, et il a joué, à plusieurs époques de notre histoire, le rôle du Bocage vendéen. Sous le règne de Wenceslas de Luxembourg, il servit de retraite aux exilés de Louvain; en 1797, à l'époque du *Brigandage*, les horreurs commises par les paysans insurgés contre le régime antipathique auquel les soumettait la République Française, firent prononcer avec terreur ce nom de *Haegeland*. J'ai connu dans mon enfance un pauvre vieux bûcheron qui habitait une cabane isolée, perdue dans un des carrefours les plus sauvages de ces halliers, et qui avait gardé de ces temps les souvenirs les plus vivants. Plus d'une fois, dans mes courses aventureuses, je pénétrai jusque là, armé du filet de l'entomologiste, à la poursuite des *Sylvains* ou des *Sicindèles*, et dans l'espoir d'y découvrir le rare et beau *Sphinx du Pin*. J'allais me reposer chez ce vieillard qui me connaissait pour avoir travaillé pendant vingt ans dans les bois de sapin que mon père possédait aux environs. Il avait toujours quelques scarabés, quelques chenilles ou quelques phalènes qu'il avait pris pour moi et qu'il gardait jusqu'à ce que mes courses me ramenassent de ce côté. Ce brave homme servait souvent de texte aux conversations des villages voisins, où on le désignait

sous l'épithète peu flatteuse de *Brigand* sans qu'il le prit nullement en mauvaise part, et, chose singulière, sans que ceux qui le désignaient ainsi y attachassent la moindre idée injurieuse. Voici l'origine de ce surnom :

Il avait été l'un des chefs des paysans révoltés contre les *conscriptions* républicaines. On racontait de lui des traits d'une rare audace, des expéditions où une haine sauvage avait inspiré des actes de vengeance atroce. Un jour, à la tête d'une bande de cinquante jeunes paysans vigoureux et déterminés, qui s'étaient faits brigands pour ne pas être soldats, il se trouva cerné par des forces nombreuses. Il ne restait à ses hommes que deux partis : celui de se laisser prendre avec la certitude d'être fusillés, où celui de mourir les armes à la main. Notre héros en trouva un troisième; après avoir consulté ses compagnons, il alla trouver le général français (je ne me rappelle plus lequel), lui dit qu'il avait avec lui cinquante hommes résolus à ne pas se laisser prendre vivants et à vendre leur vie le plus cher possible; que si cependant lui, général de la République Française, voulait jurer sur son honneur que le passé serait pleinement pardonné, il se mettait, lui et ses hommes, au service de la République. La République avait besoin de soldats; ceux-ci avaient fait leurs preuves de bravoure : l'offre fut acceptée. Disséminés dans les armées françaises, le sort des brigands brabançons s'accomplit sans laisser de traces au milieu des plus grands événements dont l'histoire fasse mention. La fortune militaire ne sourit pas à leur ancien chef; après

avoir laissé de son sang sur presque tous les champs de bataille de la République et de l'Empire, il est revenu dans son pays après vingt ans de fatigues, pauvre, la peau criblée comme une vieille cible, estropié de la main gauche, et, réduit pour vivre, à exercer de la main droite le métier de bûcheron. Cette ingratitude du sort ne lui avait pas fait perdre ses illusions sur la gloire; il n'y avait jamais songé.

Au mois d'août 1831, lorsqu'après les désastres de l'armée de la Meuse, les Hollandais s'avançaient sur Louvain, le vieux brigand de 97, le vieux soldat de l'empereur tira de dessous son paillason une vieille carabine soigneusement préservée de la rouille, pendit à sa ceinture de cuir le couperet de sa profession, et alla à Boutersem se joindre aux volontaires belges. Une balle hollandaise mit fin à son épopée guerrière.

Cette simple histoire est celle de beaucoup de vieux paysans de cette contrée.

VI.

LE CHATEAU DE HORST.

Nous voici arrivés au versant des collines opposé à celui par où nous sommes montés. Le sol s'abaisse devant nous, et par dessus les cimes d'une jeune sapinière nous apercevons un horizon nouveau. Une plaine immense, parsemée de bois, de villages et de châteaux se déroule vers la gauche à perte de vue. L'énorme tour de la cathédrale de Malines se dessine au loin dans la brume et se dresse au-dessus des campagnes comme un phare au-dessus d'une mer verte. Dans les temps clairs on aperçoit bien loin derrière elle la haute flèche de Notre-Dame d'Anvers. Devant nous, la longue chaîne des vignobles de Wezemaal s'étend jusqu'aux collines qui bordent le Démer. Voilà le clocher d'Aersehot dont le dernier campanille cherche à voir, par dessus

la tête des sapins, la belle flèche de Sainte-Gertrude de Louvain, dont son église relevait autrefois, et que nous apercevons derrière nous en nous retournant. Là-bas, vers la gauche, ce dôme oriental où semblent scintiller des paillettes d'or, c'est Notre-Dame de Montaigu, le célèbre pèlerinage. Le ciel est tout-à-fait éclairé, le soleil a décidément triomphé des brouillards, et les innombrables églises de village, les maisons et les châteaux disséminés dans la plaine, se détachent en blanc sur les bois qui les entourent.

Sur la lisière des bois de sapins, à l'angle de deux routes, nous rencontrons une petite chapelle fort délabrée, dont la toiture tombe en ruines. Sur le fronton triangulaire qui surmonte la niche, on lit cette inscription :

ONZE LIEVE VROUWE
VAN STEENBERGH.
HOLSBEECK.
KORTRYK. LINDEN.
1661.

La chapelle se trouve sur la limite des trois communes mentionnées dans cette inscription et fut élevée à leurs frais. *Notre-Dame de Steenberg* dont on vient y vénérer l'image, est cette Vierge miraculeuse qui attirait autrefois tant de pèlerins aux Eaux-Douces de la forêt d'Héverlé. Cette image est une charmante figurine, reposant sur un petit autel de bois de chêne sculpté, du meilleur style Renaissance. Malheureusement ses fines dentelures s'alourdissent et s'épatent sous une épaisse couche de



Steenberghen.

Vue prise dans la forêt d'Héverlé.

couleur. On a donné à quelque barbouilleur de village, pour accomplir ce sacrilège, l'argent qu'il eut fallu donner à un ardoisier pour empêcher la pluie d'accomplir la ruine de ce petit monument. L'auteur d'un bouquin, intitulé *Le Guide fidèle*, dit, en parlant de cette image : « L'expérience a fait voir nombre de fois que ceux qui sont attaqués de la fièvre recoururent à cette Vierge avec beaucoup de succès. »

Nous descendons par un étroit sentier longeant un ravin et nous traversons le village de Kortryk, sans nous y arrêter, malgré sa petite église bâtie en pierre ferrugineuse, dont les ogives appartiennent au plus pur gothique primaire. Un chemin ombragé de grands peupliers-trembles nous conduit, à travers des prairies marécageuses, au village de Rode-Saint-Pierre.

C'était le terme assigné, pour ce jour-là, à notre promenade.

L'histoire de ce village se rattache aussi aux grandes luttes communales qui amenèrent la ruine de l'industrie louvaniste. Une partie des drapiers de Louvain, exilés par le duc Wenceslas, se retirèrent à Rode-Saint-Pierre, où ils établirent des moulins et des lavoirs sur le ruisseau qui le traverse. On ne sait pas au juste combien de temps durèrent ces établissements. Il est probable que l'isolement, le manque de protection, et peut-être les poursuites auxquelles ils furent en butte, amenèrent assez rapidement leur ruine, car, à une époque déjà fort ancienne, on n'en retrouve plus de trace. Quelques vestiges d'habitations, des fondements le

long du ruisseau, et une grande quantité de monnaie d'argent du xiv^e siècle récemment découverte dans un champ voisin, confirment cette tradition, appuyée d'ailleurs sur quelques documents authentiques.

Kortryk et Rode-Saint-Pierre ont appartenu aux princes de Rubempré, et passèrent, avec tous les domaines et les titres de cette famille, dans la maison de Mérode. C'est à cette maison qu'appartient encore le vieux château que nous allons visiter, situé sur le territoire de Rode-Saint-Pierre, et que l'histoire désigne sous le nom de *Château de Horst*.

Le chemin qui y conduit du village est bordé d'une double plantation de chênes séculaires, vieux témoins de son ancienne splendeur. Le château lui-même est bordé d'un triple rang de grands arbres. Nous ne l'apercevons qu'en débouchant devant ses fossés, tristes maintenant et sans eau. Un chœur discordant de grenouilles interrompt sa mélodie à notre approche; mais, rassuré probablement par notre allure pacifique, il reprit, avec une nouvelle vigueur d'intonation, cet hymne désolé que chantent les marais à la solitude qui les protège.

— Voilà qui me plaît, dit Théodore, en contemplant avec une satisfaction visible les bizarres constructions du vieux manoir. Voyons vite ce que tu sais. Si tu as recueilli dans tes poudreux bouquins autre chose que la poussière et l'ennui qui s'en exhalent, c'est le cas de nous en faire part. Qu'as-tu dans ton bagage?

— Hélas! pas grand chose. On ne connaît pas

l'origine de cette seigneurie, mais, en tout cas, elle remonte assez haut. On trouve, dès le commencement du XIII^e siècle, des seigneurs de Rode, qu'il ne faut pas confondre avec la famille de ce nom, patricienne de Louvain, qui possédait la seigneurie de Rode-Sainte-Agathe, sur la Dyle, à mi-chemin de Louvain à Wavre. Quant au château, il nous sera facile de reconnaître la date plus ou moins exacte de ses diverses constructions, par le caractère de leur architecture. D'abord, la partie la plus ancienne est bien certainement cette grande tour carrée, toute revêtue de pierre de taille dorée par la lichen, et qu'un lierre étreint à sa base de ses longs bras noueux. C'était la tour de refuge, ce qu'on nommait en termes propres le *donjon*. A ces barbicanes étroites et longues, à ces quatre gargouilles sculptées en forme de guivre, comme celles d'une cathédrale, aux traces de créneaux que vous apercevez sous le rebord du toit, vous reconnaissez le caractère purement militaire et féodal du treizième siècle. La vigie qui la surmonte en forme de poivrière est d'une époque postérieure. Là bas, près de la porte d'entrée, les ruines de ces deux tours rondes qu'on nommait des *douves*, parce qu'elles ressemblaient à des futailles, sont vraisemblablement contemporaines du donjon. Elles défendaient le pont-levis. Les autres bâtiments, qui se replient en pentagone, sont beaucoup moins anciens. Ces balcons en saillie, ces fenêtres en croix dont les petites vitres en lozange frémissent au moindre vent dans leurs chassis vermoulus, ces toits aigus, ces pignons en escaliers, cette tour ronde

percée de jours avarés , et puis , cette maçonnerie si régulière en briques , coupée par des assises parallèles en pierre blanche : tout cet ensemble d'architecture espagnole , remonte tout au plus au règne d'Albert et d'Isabelle. La féodalité militaire était morte alors ; les barons ne guerroyaient plus entre eux et n'avaient plus à fortifier leurs châteaux que pour leur conserver l'apparence de demeures aristocratiques. Le tertre où nous voici formait une sorte de retranchement en terre qui entourait , par de là le fossé , le donjon primitif. Maintenant , faisons le tour des bâtiments et allons en visiter l'intérieur.

Édouard répondit à cette invitation en s'asseyant résolument sur le rebord du fossé.

— Vous ferez le tour du château tant qu'il vous plaira , dit-il ; vous irez si bon vous semble , vous casser le cou à monter et à descendre les escaliers vermoulus de cette bicoque : je vous déclare que je ne vous suivrai pas. Vous m'avez fait faire trois lieues pour me faire voir une mesure qui va crouler et dont je ne donnerais pas ma grande pipe d'écume , qui est si bien culotée ! Et maintenant j'espère , ô mes très-savants , très-poétiques et très-ennuyeux amis , que vous allez me laisser en repos. Vous me prendrez en repassant.

Sur quoi Édouard tira de sa poche sa grosse pipe d'écume (qui était si bien culotée) , exhiba d'une autre sa blague à tabac brodée de perles , l'ouvrit et en tira d'abord un fémur de lièvre en guise de débouchoir , une boucle d'acier , une agathe taillée en pierre à fusil , et un morceau d'amadou. Il bourra sa pipe et se mit gravement en devoir de l'allumer.

Théodore haussa les épaules et nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée du château, sans daigner relever cette boutade. Notre ami n'était humoriste qu'à ses heures. Mais nous savions que dans ces moments on ne gagnait rien à le contrarier.

La grande porte était surmontée d'une tour terminée par un campanille aujourd'hui détruit. La cour a la forme d'un pentagone, comme les bâtiments qui l'entourent. Chaque pan de la façade intérieure se termine par un pignon en escalier percé d'une haute croisée de grenier. Au sommet de chaque pignon est assis un grand lion de pierre, tenant entre ses pattes un écusson d'armoiries. Entre les fenêtres des étages, d'étroites barbacanes permettaient aux habitants de tirer dans la cour, en cas de surprise. Nous ne vîmes dans cette cour que des instruments de labourage appartenant au fermier qui habite seul aujourd'hui la partie la moins délabrée des bâtiments. Les portes en étaient ouvertes, et personne n'était là pour nous recevoir ou nous barrer le passage. Seulement, un enfant ouvrit une petite lucarne et avança sa figure curieuse pour nous regarder. Nous entrâmes sans obstacle dans un grand vestibule, dallé de pierres brisées. En face de la porte, un immense manteau de cheminée, chargé d'ornements en plâtre dans le goût du xvii^e siècle, se détachait à plus de dix pieds du mur. Une autre porte, dont l'encadrement supportait des ornements dans le même style, nous conduisit dans une petite chapelle. Au-dessus de la porte on lisait cette inscription : JANUA COELI. La chapelle était dans le même état d'abandon misérable que le vestibule. Deux

prie-dieu brisés gisaient devant l'autel, surmonté d'un lambeau méconnaissable de tableau pendant aux débris de son cadre. Deux petites statues de sainte et un énorme missel dont les fermoirs de cuivre étaient verdissés par l'humidité, reposaient sur cet autel. Cependant, depuis un demi-siècle, aucun office n'y fut célébré. Les araignées, les rats et les chauves-souris sont les seuls hôtes de ce sanctuaire abandonné, et la fenêtre sans carreaux ne l'abrite plus même de la pluie.

Nous parcourûmes ainsi, sans rencontrer autre chose que les poules du fermier, tous les appartements du château. Le plancher pourri menaçait à chaque instant de se dérober sous nos pieds, et dans les vastes salles aux lambris vermoulus, il nous fallut louvoyer avec précaution entre des monceaux d'ognons, de semences, de blés et de pommes de terre. Un escalier percé dans l'épaisseur du mur du donjon nous conduisit dans la vigie en poivrière, qui sert de pigeonnier, et d'où la vue embrasse une immense étendue de pays.

En descendant nous trouvâmes le fermier qui nous accueillit avec une politesse cordiale. Il ne parut nullement surpris que des étrangers se fussent permis de parcourir sa demeure sans autorisation. Seulement, comme il en avait le droit, il nous fit quelques questions.

— Ces messieurs sont venus visiter le vieux château? Eh bien! comment l'avez-vous trouvé?

— Très-curieux. Mais c'est une habitation un peu scabreuse. Ne craignez-vous pas qu'elle s'écroule un jour sur vos têtes?

— Oh! pour cela, nous ne pouvons mal. Les murailles du temps ancien sont solides, et malgré leurs lézardes, elles dureront encore plus que celles qu'on fait aujourd'hui. Le vieux château restera debout aussi longtemps que moi, et assez peut-être pour que mes enfants y puissent mourir. Cependant, monseigneur le comte de Mérode a envoyé cette année-ci des experts pour l'examiner. Il paraît qu'on va le restaurer ou le démolir.....

— Le démolir! m'écriai-je. Au fait, pourquoi pas? Et nous prîmes congé du fermier.

— Le démolir! répétais-je, après un moment de rêverie. Pourquoi le démolir? Ah! monseigneur le comte de Mérode, prince de Rubempré, seigneur de Rode-Saint-Pierre, grâce pour ce vieux manoir! N'avez-vous pas assez de belles terres bien nues et bien nivelées? Vous êtes seigneur d'assez d'autres lieux, je le sais: mais que vous fera ce petit arpent, conquis sur les ruines d'un des châteaux de cette famille qui vous a légué votre plus beau titre? Grâce pour le vieux manoir des Rubempré! N'a-t-on pas assez détruit de belles ruines et de beaux souvenirs? Hélas! monseigneur, les Vandales roturiers n'ont presque rien laissé aux gens de naissance, des demeures historiques de leurs ancêtres! Vous n'irez pas achever leur œuvre et porter vous-même le marteau sur vos titres de noblesse, écrits là en lettres de pierre, sur ce monument féodal!

Théodore n'avait point échappé à l'impression de mélancolie que le spectacle de la dégradation et de l'abandon manquent rarement d'inspirer. La rêverie l'avait gagné. Quand nous eûmes franchi la porte de

la cour, opposée à celle par où nous étions entrés, il s'arrêta tout-à-coup, me posa la main sur le bras, et se retournant vers le château :

— Savez-vous, me dit-il, à quoi je songeais tout-à-l'heure, en grimpant l'escalier de ce donjon ? Je pensais que les organisations humaines avaient besoin, comme les plantes, pour se développer, de grandir dans le milieu qui leur convient, sous peine d'avorter ou de s'étioler. Je songeais que la Providence eut pu faire naître un poète en ce château. Cette plante délicate et capricieuse y fut peut-être venue à perfection, tandis qu'elle avorte presque toujours, quand un destin railleur en a laissé tomber la graine dans la fange de nos cités, entre une boutique et un bureau. Pour moi, si l'on m'eut consulté sur le lieu de ma naissance, voilà le nid paternel que je me serais choisi. Oh ! naître là dedans ! avoir eu pour premiers jouets les vieilles armures de ses ancêtres, pour premier théâtre de ses jeux les greniers poudreux de ce manoir, et les escaliers tortueux de ce donjon, et les brèches de ces tours, et les grandes herbes de ces fossés ! Avoir passé là toute une enfance occupée par l'oisiveté, toute une enfance rêveuse et libre, à courir abandonné dans les bois, à m'étendre au soleil, comme les lézards, sur la mousse qui croît au pied de ces vieilles murailles, à dénicher dans les combles les chouettes et les corneilles, à m'endormir le soir sur les genoux de ma mère, sous la vaste cheminée d'une grand'salle, au récit de quelque fantastique histoire, ou au bruit assoupissant de quelque monotone refrain ! Avoir eu, dès dix ans, quelqu'orpheliné recueillie sous notre toit,

quelque jeune cousine que l'on aime comme on aime à dix ans, qui est la compagne inséparable de nos jeux, qui s'appelle Emma ou Claudine, et que parfois on baise sur les deux joues, aux yeux des grands parents qui sourient à vos enfantines amours ! Conserver toujours dans le cœur, comme le fit Dante pour Béatrix, un souvenir sans nuage, une impression profonde et sainte, qui remonterait du fond du passé, à travers les souillures de la vie, comme un parfum d'une pure essence qui ne s'efface jamais du vase qui l'a contenu ! Ah ! je le sens ! avec cette enfance poétique, avec un cœur doué d'un peu de sensibilité, avec une tête un peu romanesque, j'aurais peut-être été poète !

— Il ne vous en a pas fallu autant pour l'être, repris-je, émerveillé de la naïveté de cet enthousiasme. Qui sait même si vous ne sentez si bien aujourd'hui la poésie de ces choses que parce qu'elles sont à-peu-près pour vous le contre-pied de la réalité ?

La porte par où nous quittâmes le château formait autrefois l'entrée principale. Une longue avenue de tilleuls s'étend en face et conduit au village d'Oplinter. Nous trouvâmes Édouard à l'entrée de cette avenue, causant avec un personnage qu'au costume officiel de sa profession nous reconnûmes pour un garde-champêtre. Cet utile fonctionnaire, nous ayant vu de loin traverser des terres labourées, nous avait fait l'honneur de nous prendre pour des braconniers. Il fut probablement assez désappointé de ne trouver, à la place de ces délinquants soumis à sa compétence, que deux inoffensifs antiquaires et un fumeur bilieux. Édouard, lui voyant tirer de sa poche un

brûle-gueule vide, s'était empressé de lui offrir du tabac, pour le dédommager de n'avoir pas eu de procès-verbal à dresser. La délicatesse de ce procédé avait touché le garde-champêtre et lui avait ôté toute sa défiance, si bien que notre arrivée en tiers interrompit une conversation fort animée, mais où le plus grand plaisir était évidemment du côté de notre ami. Sa figure était rayonnante et il nous accueillit avec un vrai sourire de triomphe.

— Eh bien ! nous cria-t-il avant que nous ne fussions tout-à-fait près de lui, combien de nids de hiboux avez-vous trouvés ?

— Aucun.

— Alors, je suis plus heureux que vous. Tandis que vous visitiez ces ruines, moi, j'ai découvert la seule chose qui puisse leur donner quelque intérêt, c'est-à-dire, leur légende !

— Ah bah !

— Voici ! dit-il, en nous présentant sa nouvelle connaissance, voici mon légendaire ! Il en sait plus long que nous tous sur le château de Rode-Saint-Pierre, et il voudra bien, je l'espère, recommencer pour vous l'histoire qu'il était en train de me raconter. Mais pas ici. Il y a, là-bas, un cabaret, où je ne serais pas fâché, ni vous non plus, je suppose, de prendre quelques rafraîchissements. Je suis sûr que le brave garde ne nous refusera pas d'accepter un verre de bière, pendant qu'il vous contera son histoire.

Cette proposition réunit l'unanimité des suffrages, y compris celui du garde-champêtre, qui nous salua avec modestie, tout en nous regardant d'un air qui

semblait dire qu'il avait de quoi reconnaître notre politesse. Nous nous acheminâmes donc vers le cabaret, lequel avait heureusement à sa porte un banc abrité par un tilleul taillé en éventail. Tandis qu'on nous servait une excellente bière brune, fortement houblonnée, qui se couvrait dans les verres d'une fine mousse blanche, le garde-champêtre, après avoir poliment porté notre santé, nous raconta l'histoire suivante. Le lecteur ne s'en prendra qu'à nous si elle ne lui inspire pas tout l'intérêt que nous éprouvâmes à l'écouter, par une belle journée d'automne, assis à la porte d'un cabaret de village, devant le théâtre même des événements.

Histoire du sire de Rode.

Il y a de cela bien longtemps, quand le château de Horst avait encore ses fossés, ses tours et ses remparts, et commandait toute la contrée. Il était alors la demeure d'un vieux baron qu'on nommait le sire de Rode. C'était un seigneur d'une humeur sombre et chagrine. Sa jeunesse, disait-on, avait été fort orageuse et il avait passé une grande partie de sa vie à voyager en terre étrangère. A son retour dans le pays, il y avait amené avec lui une jeune femme d'une merveilleuse beauté, qu'il avait épousée dans ses voyages. C'était un ange de douceur et de piété; elle répandait des aumônes nombreuses parmi les pauvres, et bien des fois, quand les récoltes ou les vendanges n'avaient pas réussi, qu'un malheureux paysan ne pouvait acquitter ses redevances ou le loyer de ses terres, elle lui donnait

sa quittance à l'insu de son mari, ou lui faisait parvenir de quoi l'obtenir. Bien des fois elle adoucit, par son intercession, en faveur des pauvres vassaux, la sévérité de la justice seigneuriale. Aussi les paysans la bénissaient comme leur providence, et si leurs prières avaient pu lui donner le bonheur, aucune femme sur la terre n'eût été plus heureuse. Mais il en était autrement, et ses jours se consumaient dans l'ennui et dans les larmes.

Comme tous les vieux maris qui ont commis la faute d'épouser une femme jeune et belle, le baron était d'une jalousie atroce. Et jaloux de quoi, mon Dieu? La pauvre femme vivait en vraie recluse entre les vieilles murailles de ce manoir. Jamais elle n'allait à la ville, jamais elle ne recevait de visites et jamais elle n'en faisait, car le baron, par son humeur farouche, avait éloigné de lui tous les seigneurs du voisinage. Une fois seulement par an, il la conduisait au château d'Héverlé, au-delà de Louvain, où résidait le duc d'Aerschot, auquel il devait l'hommage de sa terre. Mais il la ramenait le même jour, et tout rentrait, au château, dans un silence de mort. La triste châtelaine n'avait qu'une distraction, c'était d'exercer sa charité envers les pauvres. Comme elle était très-pieuse et qu'elle désirait assister à la messe chaque jour, le baron avait installé au château, en qualité de chapelain, un moine bénédictin du prieuré de Bierbéek. Ce saint homme était devenu l'intermédiaire des œuvres de charité de la bienfaisante châtelaine. C'était lui qui parcourait les campagnes, afin de découvrir les misères auxquelles il s'agissait de venir en aide. Elle avait

donc avec lui de longues et fréquentes conférences, à l'issue desquelles quelques nouveaux bienfaits appelaient toujours sur sa tête des bénédictions nouvelles. Vous savez que la vraie charité n'est pas celle qui se montre au grand jour; qu'elle cherche, au contraire, à s'environner de mystère et n'ambitionne d'autre récompense que d'agir sous la regard de Dieu. Voyez ce que le démon de la jalousie peut souffler de pensées mauvaises! le baron prit ombrage des mystérieuses conversations de sa femme avec son chapelain; il en vint à soupçonner entre eux des relations criminelles. En vain l'austérité bien connue du digne prêtre, la sainteté de son caractère, et la vie exemplaire de la jeune femme étaient là pour démontrer au baron ce qu'un pareil soupçon avait d'absurde et d'odieux : cette idée s'empara de lui avec tenacité et s'aigrit dans le silence de la solitude. Quand le chapelain pénétrait dans les appartements de la dame, le baron, dévoré de jalousie, collait avec anxiété son oreille à la porte, s'efforçant de saisir quelques mots pour les interpréter à mal.

Un jeune paysan, fils d'un fermier du baron, avait tué un lièvre qui ravageait ses récoltes. Il fut pris, et le baron, qui avait sur ses terres haute et basse justice, le condamna à être pendu. En ce temps-là, pour un lièvre tué, au lieu d'un procès-verbal, on dressait une potence. Le jeune homme, au moment où ce malheur lui arriva, était sur le point d'épouser une jeune fille d'un village voisin. Celle-ci, en apprenant la condamnation de son amant, accourut au château de Horst et alla se jeter aux pieds de la

bonne châtelaine, qui fut touchée de ses larmes et lui promit d'implorer la clémence de son époux. Le baron, comme tous les nobles, était très-jaloux de ses droits de chasse; en outre, son caractère ne le portait nullement à la clémence. Les prières de sa femme ne parvenaient pas à l'attendrir; elle eut recours au chapelain qui joignit ses prières aux siennes, et enfin, le jeune paysan obtint sa grâce.

Peu de temps après, arriva l'époque où selon l'usage, le baron devait se rendre à Héverlé, auprès du duc d'Aerschot. Il monta dans son carrosse avec sa femme et son chapelain qui était le personnage principal de sa suite. Le carrosse sortit par la grande porte et entra dans l'avenue. Arrivé à la hauteur des bâtiments du Pressoir (dont les ruines se voient encore là-bas dans ce petit bois d'aulnes) il rencontra une noce de village. Les nouveaux époux se tenaient par le bras et le contentement le plus vif se lisait sur leur figure. En passant près du carrosse, ils saluèrent le seigneur et sa dame; l'épousée détacha de sa ceinture le bouquet que le matin lui avait donné son fiancé et le jeta par la portière du carrosse sur les genoux de la châtelaine : c'était son remerciement pour le bonheur qu'elle lui devait; c'était le prix de la vie de son mari. La baronne, heureuse à la fois et émue, accepta le bouquet et remercia de la main les jeunes époux. Cependant le baron regardait sa femme avec surprise et ne comprenait rien à son émotion. Il ne savait pas, et sa femme ne voulut pas lui dire que le paysan qu'il venait de voir si heureux était celui qu'il avait condamné à la potence peu de temps

auparavant et dont il n'avait accordé la grâce qu'avec tant de peine. Elle eut craint que, par un reste de rancune, il ne se fut fait un plaisir de troubler la noce. Dans la crainte que le chapelain ne parlât, elle le regarda d'un air d'intelligence et se posa le doigt sur les lèvres pour lui recommander le mystère. Par malheur, le baron surprit ce geste. Aussitôt il perdit la raison ; tous ses soupçons lui revinrent à la fois et lui semblèrent confirmés. Furieux et n'écoutant que sa colère, il se jeta sur le chapelain, l'étreignit à la gorge, et l'accabla de reproches affreux. La dame, épouvantée, essaya en vain de se jeter entre eux : le baron la repoussa rudement, lui reprocha sa prétendue infâmie et enfin, au comble de la rage, il tira son poignard et, aux yeux de sa femme, malgré ses cris, malgré les protestations de sa victime, il assassina le malheureux prêtre, qui tomba frappé à mort, dans le fond du carosse.

La châtelaine, à la vue du sang qui jaillissait sur elle, poussa un cri déchirant et s'évanouit. Quand elle rouvrit les yeux, elle était folle.

Elle mourut peu de temps après, poursuivie jusqu'à sa dernière heure par de terribles et sanglantes visions.

Quant au baron, il ne tarda pas à reconnaître sa fatale erreur. Il passa le reste de sa vie dans la solitude la plus complète, rongé de remords et de désespoir. Il mourut sans postérité, et ainsi s'éteignit la première race des seigneurs de Rode de Saint-Pierre.

Depuis ce temps, le château est devenu le rendez-vous des spectres et des esprits infernaux. Les

apparitions et les revenants forcèrent ses propriétaires à l'abandonner. Aujourd'hui que le château est converti en ferme, les apparitions n'ont pas encore cessé; il y a des gens dans le pays qui pourraient vous en dire des nouvelles.

Arrivé à ce point de son histoire, le garde-champêtre sembla désirer de ne pas aller plus loin. Mais ses dernières paroles faisaient pressentir un épilogue; sur notre insistance il continua. Au lieu d'être accompagné du sourire malin du paysan qui veut passer pour esprit fort, son récit, quoiqu'il tournât au fantastique, fut débité avec l'accent sérieux et pénétré de l'homme qui a foi dans ce qu'il raconte.

Quand le château fut vide et que ses propriétaires résolurent de le convertir en ferme, on fut longtemps avant de trouver un fermier qui voulut l'habiter. Enfin, le père du fermier actuel eut le courage de venir s'y fixer avec sa famille; après tout, ce n'est pas au château même que les apparitions ont lieu.....

— Où donc, alors?

— Dans l'avenue de tilleuls où eut lieu le meurtre. Souvent, à l'heure où minuit sonne, un grand carrosse noir, traîné par six chevaux noirs, sort du bois où sont les ruines, descend au grand galop l'avenue de tilleuls, et entre, on ne sait comment, dans la grande tour carrée. Alors, des lueurs sinistres brillent à travers les meurtrières du donjon. Au bout de quelque temps le carrosse traverse de nouveau le pont, remonte l'avenue avec la même rapidité et va disparaître dans les ruines du Pressoir. Malheur au paysan attardé qui passerait en ce moment par l'avenue! Rien que la vue de ce carrosse d'enfer

suffirait pour le faire mourir d'effroi. Car lorsqu'il s'approche du donjon en faisant jaillir des étincelles de ses roues, les chauves-souris, les chats-huants et les hiboux qui habitent les combles s'envolent épouvantés et vont se réfugier, en poussant de grands cris, dans les bois voisins. De lamentables gémissements, mêlés à d'horribles blasphèmes, sortent du carosse, et le cocher infernal y répond par un ricanement sauvage en fouettant ses chevaux à tour de bras. C'est un spectacle à faire blanchir les cheveux sur la tête d'un homme en moins de temps qu'il n'en faut pour réciter un *Pater*. — Tenez, regardez : j'ai trente-sept ans!....

Le garde ôta son bonnet : sa tête était grise comme celle d'un vieillard.

— Vous l'avez donc vu !

— Je l'ai vu comme je vous vois, il n'y a pas plus d'un an. L'intendant du comte de Mérode avait été averti que des maraudeurs parcouraient ces campagnes et ravageaient les propriétés. Je fus chargé de veiller une nuit, dans les environs du château. C'était vers l'époque de la pleine lune de novembre; il y avait un peu de brouillard; mais l'on distinguait fort bien les objets. Je m'étais mis à marcher très-vite pour ne pas me laisser pénétrer du froid, qui, ce soir-là était assez vif. J'entendis tout-à-coup sonner l'heure à l'église du village; je comptai les coups avec inquiétude : c'était minuit. Je me trouvais alors à l'extrémité de l'avenue, précisément en face des ruines. Je fis un mouvement de tête machinal pour regarder de ce côté, et je vis.... Mais vous allez me traiter de visionnaire et vous moquer de moi ?

Nous protestâmes que personne de nous ne mettait sa bonne foi en doute. Notre air sérieux le rassura.

Eh bien, continua-t-il, je n'eus pas plus plutôt tourné la tête du côté des ruines que je vis s'agiter des lumières dans le bois qui les entoure, et il en sortit une longue forme blanche, comme un spectre dans un linceuil, et qui marcha vers moi. La peur me saisit ; mon premier mouvement fut de fuir ; mais l'idée me vint que ce pouvait bien être un malfaiteur qui voulait s'amuser à mes dépens pour m'éloigner de mon poste. Je m'arrêtai donc et me retournai : l'apparition m'avait suivi et marchait toujours sur moi. Je l'ajustai avec mon fusil et lui criai d'arrêter : elle avançait toujours.... Alors, je lui lâchai mon coup presque à bout portant..... Mais quelle ne fut pas ma terreur en regardant!....

— Vous aviez tué un homme ! m'écriai-je.

— Non. Le fantôme s'était évanoui avec la fumée de la poudre, et à la détonation du coup de fusil l'écho des ruines avait répondu par un éclat de rire. Puis aussitôt j'entendis un bruit dans le bois comme une voiture qui s'ébranlait. Alors, je vous l'avoue, je tremblai de tous mes membres. Je fis quelques pas en arrière et, en trébuchant sur une racine, je tombai à la renverse, mon fusil sous moi ; j'allai heurter violemment de la tête contre un tronc d'arbre. Un vertige horrible me saisit ; des bruits affreux tintaient dans mes oreilles ; je croyais voir des étincelles jaillir de mes yeux. Les arbres, les bois, les champs, tournaient autour de moi avec une effrayante rapidité, comme si ma tête eût été l'axe d'une roue immense.... J'essayai de me relever et je vis le carrosse

noir qui passait devant moi au grand galop de ses six chevaux noirs. Il en sortait des gémissements et des cris de détresse, comme ceux d'un homme qu'on assassine. Je perdis connaissance, et je restai là, étendu pendant plusieurs heures. Vers le matin, des paysans allant à leur ouvrage me trouvèrent, toujours évanoui et me transportèrent chez moi. J'en ai fait une maladie dont je suis à peine rétabli. Mais voilà ce qu'il m'en est resté.

Et le garde nous montra de nouveau sa tête, toute couverte de cheveux blancs.

Édouard essaya bien d'un sourire, mais personne n'eût le courage de railler le pauvre garde-champêtre sur sa crédulité.



VII.

WEZEMAEEL.

Derrière le village de Rode-St-Pierre s'étend une chaîne de côteaux, appartenant au même groupe de collines dont nous venons de traverser une partie. Elles étaient autrefois couvertes de vignes, comme l'atteste le Pressoir dont nous avons vu figurer les ruines dans la légende du château de Rode. Depuis longtemps les vignes ont disparu et sont remplacées par des sapinières dont la verdure sombre les revêt d'une teinte plus sauvage et plus pittoresque. Mais le prolongement de cette chaîne, depuis le territoire de Rode jusqu'à Wezemaal, porte encore, sur son versant méridional, de fort beaux vignobles, appartenant à M. le duc d'Ursel. Au sommet des coteaux, un mur immense, long de près d'une lieue, formé de pierres brutes superposées sans

ciment, abrite les vignes contre les vents du Nord. Wezemaal a conservé toute la physionomie des pays des vignobles ; les vendanges y sont, chaque année, l'occasion d'une fête traditionnelle et ne manquent jamais de ramener leur cortège de chansons joyeuses. Les belles filles du village, avec leur corsage serré et leur jupon de tiretaine rouge à lignes bleues, la tête coiffée du riche bonnet des Campinoises à larges barbes de dentelles, descendent gaiement par les sentiers de la colline en se dandinant, les poings sur les hanches, et portant dans des hottes d'osier les grappes pourpres ou dorées. Elles échangent des propos frivoles avec celles qui remontent, ou riposent, en se croisant avec eux, par des lazzis piquants aux provocations des vigneron. Les vieilles poutres du pressoir gémissent, et dans les cabarets du village de copieuses libations escomptent les produits de l'année.

Une coutume bizarre, qui remonte sans doute à une haute antiquité, s'est conservée à Wezemaal jusqu'à nos jours. Le soir de la St-Martin d'automne les collines du village et toutes les hauteurs environnantes s'illuminent de feux nombreux qu'on alimente toute la nuit, si bien que l'étranger qui passerait par ces campagnes croirait voir de loin briller un vaste incendie. Des enfants veillent auprès de ces feux pour les entretenir et font cuire des patates dans leurs cendres. Chaque fois qu'un nouveau paquet de sarments ou de bruyères sèches, lancé dans le foyer, fait monter de blanches nappes de flammes et des gerbes pétillantes d'étincelles, ils forment des rondes en se tenant la main et dansent

autour du feu en chantant les refrains d'une vieille ballade. Chaque famille doit ainsi avoir son feu, et celles qui n'ont pas de quoi l'alimenter vont le mendier chez des voisins plus riches. Celles qui négligeraient de se conformer à cet usage coureraient grand risque de voir leurs granges incendiées dans le courant de l'année, comme l'affirme la chanson :

*Geef voor sinte Martens vuer,
Of den duevel brand uw schuer.*

J'ai retrouvé cet usage dans plusieurs cantons des Ardennes, avec cette différence qu'au lieu d'un feu par ménage, les ménages se côtoient pour un unique et grand feu. Quelle est donc la divinité incendiaire qu'il s'agit d'apaiser par ces simulacres d'incendie? Notre savant ami M. Schayes pense que c'est Odin, dieu de la guerre chez les Germains et les Scandinaves, ou bien l'Hésus celtique, dont les attributs sont les mêmes. Odin est appelé dans l'Edda le *dépopulateur, l'incendiaire*. St-Martin, le saint militaire, n'aurait-il pas hérité du culte d'Odin ou d'Hésus? Ces feux allumés sur les hauteurs dans le but de préserver les habitations, ne seraient-ils pas les sacrifices propitiatoires offerts par nos barbares ancêtres à leurs terribles divinités qui ne respiraient que l'incendie et le carnage? La question est délicate et nous sommes trop dévots envers St-Martin, pour avouer tout haut à M. Schayes que nous sommes de son avis.

Revenons à Wezemaal.

Pendant que les enfants dansent sur les collines autour des feux de St.-Martin, la fête se célèbre au village d'une façon non moins bizarre et non

moins locale. Les jeunes filles invitent leurs amants dans leurs familles et leur offrent des gâteaux de farine de sarrazin (*Bokweikoecken*). Celles qui n'ont point d'amants doivent en choisir un pour ce jour-là, sans que celui qu'elles désignent ait aucunement le droit de réclamer pour le reste de l'année les bénéfices de cette élection. Ses droits expirent le jour même et se bornent pour la soirée à partager avec sa maîtresse improvisée des gâteaux de sarrazin, largement arrosés de bière brune.

Ces coutumes naïves, religieusement conservées dans les campagnes, ont eu toujours pour moi un charme particulier. Ce qui leur donne tant d'importance aux yeux des paysans, c'est que ces usages étaient ceux de leurs pères, qu'ils ont fait la joie de leurs premières années, et qu'il n'est pas un d'entre eux, peut-être, qui n'y rattache quelque riant souvenir d'enfance ou quelque doux souvenir de jeunesse. Il y a là un respect pieux pour les mœurs antiques, une foi simple et profonde, un culte d'instinct pour le foyer paternel, un amour du sol natal qui vont s'éteignant chaque jour et qui se taisent devant un dédain stupide, comme les vertus méconnues qui firent la force de nos ancêtres. Quand cette grande meule du nivellement, qu'on appelle la civilisation, aura passé sur toutes nos villes; quand nous aurons formé un peuple neuf, sans passé et sans famille; quand nous chercherons vainement, dans nos cités renouvelées, le chaînon social qui lie les générations d'un siècle à celles des siècles éteints, il viendra un temps, sans doute, où la poésie se sera réfugiée tout entière

dans l'histoire, et alors, les poètes et les philosophes rêveurs s'en iront en pèlerinage par les campagnes, recueillant des traditions et des légendes, recherchant avec un soin pieux, dans les hameaux les plus reculés, dans les chaumières perdues au fond des bois, ce qui aura survécu des anciennes mœurs et des anciennes idées — comme les derniers artistes, quand l'industrie aura remplacé l'art, s'en iront recueillir les vestiges et les monuments des arts éteints. Une coutume antique, reste isolé des mœurs de nos aïeux, n'a-t-elle pas toute la poésie d'une ruine ?

Quelle source profonde d'inspiration pour le poète, de découvertes pour l'historien, de méditation pour le penseur, n'offriraient pas nos belles campagnes, étudiées dans leurs usages, dans leurs traditions et dans leurs croyances ! Arriérées, en raison de leur isolement, sur la grande horloge de la civilisation, leurs idées et leurs mœurs sont restées celles d'une autre époque, et nous donneraient à coup sûr, mieux que les livres, l'intelligence des siècles éteints. C'est une étude semblable, conduite avec persévérance et sagacité, coordonnée avec un rare talent, et jointe à une connaissance approfondie du cœur humain, qui a élevé à un si haut degré de puissance le génie de Walter Scott.

Le village de Wezemaal où le hasard de notre promenade nous a conduits, est peut-être un des villages de la Belgique dont les antiquités seraient les plus curieuses à explorer. Beauté des sites, intérêt historique, traditions populaires, légendes pieuses, contes fantastiques, rien n'y manque — si ce n'est

l'artiste pour mettre ces matériaux en œuvre. Si j'avais le temps, j'essayerais, et je m'arrêteraï à Wezemaal pour y écrire quelques volumes. Quelques grandes et belles figures à ressusciter pour le roman, comme l'a fait Walter Scott, que ces fiers barons de Wezemaal, maréchaux héréditaires du Brabant, qui s'arrogeaient, de droit divin, la tutelle de nos jeunes ducs ! La légende de *Trilby* n'a rien de plus suave que celle du *Lutin des sables* que j'ai recueillie dans ses environs sans oser encore l'écrire ; et enfin, Nodier lui-même n'a pas dédaigné de revêtir des formes splendides de son style merveilleux la légende de la sœur Béatrix, qu'il a cru devoir transporter sur un autre théâtre, sans doute parce que les lecteurs français ne sont pas accoutumés de rencontrer la poésie dans un village brabançon.

Je ne crains pas de le répéter, il y a dans une lieue carrée de pays, prise au hasard sur la carte de la Belgique, de quoi alimenter pendant plusieurs années, sans épuiser la mine, le travail d'un écrivain, qu'il soit archéologue, historien, romancier ou poète. Hélas ! Ce ne sont pas les sujets qui manquent, ce sont les écrivains. Pour moi qui n'ai ni le temps, ni l'espace, ni le talent, je ne puis faire autre chose qu'indiquer une trace à ceux qui se sentiraient la volonté et la force d'exploiter cette mine inépuisable.....

Wezemaal est dans une position riante. Les collines qui l'abritent au nord, s'y terminent par plusieurs mamelons, dont le plus rapproché est couronné par un moulin à vent, qu'on aperçoit à une distance

immense et d'où, par conséquent, on jouit d'une vue fort étendue. Ce moulin est situé à la limite des vignobles. Au-delà, au nord et à l'ouest, les collines ont repris leur sombre parure de bois de sapins. La chaussée d'Aerschot à Louvain traverse le village, et grâce à cette circonstance, nous pûmes y dîner ; c'est-à-dire que nous trouvâmes dans l'auberge où reliaie la diligence, de quoi apaiser une faim surexcitée par cinq heures de marche. L'occasion s'offrait naturellement de fixer notre opinion sur la qualité des produits du vignoble que nous venions de côtoyer dans toute sa longueur. Le vin blanc nous parut dénué de bouquet ; mais en revanche on nous servit un certain vin rouge, d'un âge respectable, qui avait la saveur un peu âpre, le bouquet prononcé et la chaleur du Pomard. Celui-là réunit nos suffrages unanimes. Tout en le dégustant lentement, je repris le développement de ma thèse. Fatigue ou conviction, mes amis me prêtaient dorénavant une attention bienveillante et ne cherchaient plus à me contredire.

Par la fenêtre ouverte nous apercevions l'église, bel et grand édifice, tout bâti en pierre de taille et d'une assez remarquable architecture. Elle est surmontée d'une tour élevée, flanquée de quatre tourelles qui s'en détachent avec grâce. C'est un monument de la magnificence de la riche abbaye d'Everbode qui acquit cette église par acte de donation de Gérard de Wezemaal, en 1232. L'abbaye la faisait desservir par ses chanoines et aujourd'hui encore, en officiant, le prêtre porte le vêtement blanc de l'ordre de Prémontré. Il y avait autrefois à Wezemaal, outre cette église, une chapelle dédiée à

S. Job, qui attirait une telle foule de pèlerins qu'une porte de l'ancienne enceinte de Louvain en avait pris le nom de *St-Jobspoorte*. Ce culte de S. Job, très en honneur dans la Campine et la province d'Anvers, remonte à l'époque où les croisades ramenèrent en Europe ces maladies hideuses de la peau, fruit de la débauche, de l'incurie et de la malpropreté orientales.

Wezemaël fut le patrimoine d'une famille qui écrivit son nom dans nos annales à la pointe de son épée. Les barons de Wezemaël descendaient des anciens comtes d'Aerschot, issus de l'antique race des ducs de Lorraine. Ils tenaient, par alliance à la maison des comtes de Louvain, ducs de Lothier. Arnould, troisième du nom, épousa en secondes noces Adélaïde, fille de Henri I, duc de Brabant, veuve d'un comte de Looz et d'un dauphin d'Auvergne. Ces seigneurs jouissaient de privilèges magnifiques. Ils étaient tuteurs-nés des ducs de Brabant durant leur minorité, et ce droit, ils surent le faire respecter les armes à la main, témoin cet Arnould IV qui enleva la tutelle des fils de Henri III, à Alix de Bourgogne, leur mère. La charge palatine de grand-maréchal du Brabant, était héréditaire dans leur famille. Ce titre leur donnait des privilèges assez bizarres. Le grand-maréchal était premier commissaire aux traités de pays, connaissait et décidait seul des procès entre gens de guerre, et jugeait en dernier ressort tous les délits militaires. Quand les bourgeois de Louvain marchaient contre l'ennemi, le grand-maréchal devait les conduire jusqu'à une lieue de la ville. Le *Roi des ribauds*, les filles de joie et les

vivandières qui suivaient les camps, lui payaient une redevance hebdomadaire. Les vivandiers de l'armée devaient lui fournir, sous forme d'impôt, une ration journalière de pain et de viande. Les abbayes qu'il devait protéger lui donnaient le droit de chasse dans leurs forêts et lui payaient tous les ans une contribution d'honneur, consistant, pour l'une en une paire de bœufs, pour l'autre en une meule de foin, pour l'autre en une magnifique veste de chasse. Tout le bétail qu'on prenait sur l'ennemi et une troisième part de toutes les rançons lui revenaient de droit. Il montait le meilleur cheval après celui du duc; au camp, il choisissait tel cheval qu'il jugeait à propos; il avait ses frais de bouche, du drap pour ses vêtements, des gants, et jusqu'à des chandelles. La guerre terminée, le linge et tous les meubles en bois qui avaient servi à la cuisine du duc, appartenaient au grand maréchal. Wezemaël était l'Eldorado de la féodalité.

La première race des barons de Wezemaël s'éteignit en 1464. Jean, le dernier de cette famille, mourut sans postérité, après avoir institué pour héritier Charles de Bourgogne, comte de Charolais, depuis, Charles-le-Téméraire. Celui-ci donna cette baronnie à Jean de Croy, seigneur de Rode, qui la vendit, en 1472, à Gui de Brimeu, sire d'Imbercourt, décapité par les Gantois en 1477. Charles, petit-fils de Gui de Brimeu, la vendit à Gaspard Schets, comte de Grobbendonck, dont les descendants, aujourd'hui ducs d'Ursel, la possèdent encore.

En 1489 le château de Wezemaël fut le théâtre d'un épisode terrible, auquel se rattache aussi

l'histoire du château de Horst, ou de Rode-Saint-Pierre, que nous venons de visiter.

Après la mort de Marie de Bourgogne, Maximilien demeuré seul maître de nos provinces, comme tuteur de Philippe-le-Beau, s'était aliéné l'esprit du peuple par sa conduite impolitique. Il avait couvert le pays de troupes allemandes, dont la présence faisait trop comprendre aux communes que désormais leur indépendance était perdue. Les Louvanistes, secrètement travaillés par des émissaires de Louis XI, avaient ouvertement déployé l'étendard de la révolte. Ils avaient fermé leurs portes aux troupes allemandes, relevé les fortifications d'Aerschot, et placé garnison dans tous les châteaux des environs qui leur paraissaient encore susceptibles de défense. De ce nombre étaient les châteaux de Rode-Saint-Pierre, de Wezemaal, d'Heverlé et de Bierbeek. Albert de Saxe, qui commandait les troupes allemandes, vint mettre le siège devant Aerschot et en fut repoussé par la garnison, sous la conduite de Robert de La Marck, comte d'Aremberg. Généralement les nobles, en haine des communes, tenaient le parti de l'étranger. Deux patriciens de Louvain se mirent à la tête de l'expédition, chargée de réduire les châteaux de Wezemaal et de Rode, défendus par des Louvanistes. C'étaient les sires Jean de Schoonvorst et Jean de Rausse. Les défenseurs du château de Wezemaal furent bientôt réduits à la dernière extrémité. Acculés dans le donjon, ils demandèrent à capituler. Les patriciens refusèrent et mirent le feu à la tour. Alors, les malheureux assiégés, pour ne pas être brûlés vifs, se précipitèrent du haut des créneaux dans les fossés et

sur les piques des assiégeants. Ceux qui n'étaient pas morts en tombant, furent impitoyablement massacrés.

Après cette expédition, les patriciens se rendirent à Rode-Saint-Pierre, s'emparèrent du château, firent la garnison prisonnière, et se préparaient à renouveler la scène d'horreur de Wezemaal, quand ils en furent empêchés par une troupe d'Aerschotois, venus trop tard au secours de cette dernière place. Les patriciens n'eurent que le temps de se jeter dans le fort, abandonnant les prisonniers qui furent conduits à Louvain par leurs libérateurs. Schoonvorst, avant de retourner à l'armée de Maximilien, mit le feu au château. C'est sans doute après ce désastre qu'il fut rebâti tel que nous venons de le voir. Le donjon en pierre de taille et les tours ruinées de l'entrée, sont des restes de la forteresse, échappés à l'incendie.

Mais, parmi les modestes maisons de Wezemaal où donc était ce château, résidence de ses puissants barons? Pas un débris n'est resté de cette magnifique résidence. Un peu au-dessous du village, au bord de la chaussée, de larges et profonds fossés entourent une petite prairie couverte de buissons d'aulnes et de saules. Ces fossés sont ceux du château et ces buissons ont effacé jusqu'à la dernière trace de ses murailles. Les ruines, renversés à terre par la main du temps, ont été arrachées et balayées par la main des hommes. Où sont ces tours carrées ou rondes dont Leroy ¹ nous a conservé le dessin? Qu'est devenu ce grand donjon crénelé qui commandait le pont-levis?

¹ *Théâtre profane du Brabant*, in-folio.

Leurs pierres dispersées ont servi peut-être à construire quelques pauvres cabanes de paysans, comme les droits et les privilèges des seigneurs féodaux, disséminés dans les masses, ont servi à fonder les droits et les pouvoirs de leurs vassaux émancipés!

Le jour commençait à tomber. Le ciel, à l'occident, revêtait une teinte violacée, tandis que des vapeurs grisâtres s'étendaient à l'horizon d'orient. Nous avons atteint le terme de notre expédition, et il nous restait près de deux lieues à faire pour regagner Louvain. Il me restait aussi à conter à mes amis quelques légendes de l'abbaye de Parc-les-Dames, près de laquelle nous devons passer. Mais quand nous quittâmes Wezemaal, la nuit était venue. Je ne voulais pas leur conter les légendes sans visiter d'abord avec eux les lieux qui en furent le théâtre. Nous nous promîmes d'en faire l'objet d'une promenade prochaine.

VIII.

PARC-LES-DAMES.

L'automne fut magnifique, cette année-là. Quelques jours après cette première promenade, nous sonnions à la grille d'une superbe villa, dont les propriétaires vinrent nous recevoir en nous serrant la main; car eux aussi étaient de vieux amis — je dis vieux, parce qu'ils avaient bien quarante ans, à eux deux. Notre amitié datait de l'enfance, et de cette fraternité du collège qui laisse dans le cœur des traces ineffaçables. Tu ne me démentiras pas Jean, ni toi, Charles, car chaque fois qu'un hasard heureux nous rassemble, nos souvenirs communs nous ramènent à ces jours de notre première jeunesse, où libres, insoucians, joyeux, pleins de force et de sève, le cœur gonflé d'espérance, l'imagination bercée des plus riantes et des plus folles illusions, nous parcourions les

collines et les bois qui entourent votre domaine. Aussi, l'accueil que nous reçûmes fut franc, cordial et gai. Après l'échange des premières questions, et le sujet de notre visite expliqué — ce qui était inutile — nous fûmes introduits dans les vastes appartements de l'ancienne abbaye de Parc-les-Dames, convertie en château moderne.

Le voyageur qui suit la chaussée de Louvain à Aerschot ne manque jamais de remarquer, un peu avant d'arriver à Wezemaal, les beaux jardins d'un parc anglais, avec leurs pelouses, leurs étangs, leurs bosquets remplis d'arbres exotiques. Au centre de ce *paradis*, comme l'appelleraient les Persans, s'élève un grand bâtiment jaune, qu'il faut bien appeler château depuis que ce n'est plus une abbaye. C'est Parc-les-Dames. A l'angle formé par la chaussée et l'avenue de hêtres qui mène à la grille, s'élève un charmant pavillon à vitraux gothiques. Dans le fond, un temple rustique d'ordre toscan, aux colonnes enlacées de lierre et de vigne vierge, domine une longue prairie séparée des jardins par de larges et profonds fossés. Parmi les massifs d'arbres apparaissent çà et là d'autres fabriques, disposées de la façon la plus pittoresque pour le plaisir des yeux. Sur la droite de la route s'étendent d'immenses prairies entourées de grands bois de chênes, dépendant de la même propriété. De l'autre côté de l'avenue, le terrain complètement déboisé, ouvre une perspective charmante sur le village de Wezemaal, derrière lequel s'élèvent en amphithéâtres des collines couvertes de vignobles ou de sapinières. De l'antique abbaye il ne reste que les quatre murs

du logis principal, dont la distribution intérieure a été appropriée à sa destination nouvelle. J'oubliais : il reste un vestige précieux qui remonte probablement à l'époque de sa fondation. Il y a dans les jardins une grotte dans laquelle un barrage, établi entre deux étangs d'un niveau différent, forme une cascade sonore. Les voûtes sont soutenues par deux colonnes trapues, aux chapiteaux bizarres, provenant de l'église de l'abbaye et portant le caractère architectural du douzième siècle. Probablement elles ont servi à soutenir les voûtes d'une crypte. Autour des parois de la grotte, des fauteuils rustiques invitaient au repos, que la fraîcheur et le murmure de l'onde rendait délicieux en cet endroit. Le lieu me parut convenablement choisi pour faire l'exhibition de ma science d'antiquaire. Mon auditoire était d'ailleurs fort bien disposé à m'écouter.

L'abbaye de Parc-les-Dames fut fondée à la fin du douzième siècle. Ce ne fut d'abord qu'un couvent de filles de l'ordre de St-Augustin; plus tard elles adoptèrent la règle de Citeaux, et dès lors le couvent prit rang d'abbaye. Les barons de Wezemaal et de Rotselaer lui cédèrent de grands biens et les ducs de Brabant la comblèrent de privilèges. Voilà à peu près tout ce que dit l'histoire; mais son silence est abondamment compensé par la légende.

Au dire de tous les écrivains sacrés qui ont traité de l'histoire religieuse de la Belgique, parmi les nombreuses retraites placées sous l'invocation de la Vierge, il n'en est point où la protection de la mère de Dieu se soit manifestée d'une manière plus spéciale et plus éclatante. On y conservait, dans le

chœur des domestiques (*gast-choor*) une de ses images par laquelle Dieu permit qu'il s'opérât des miracles nombreux, attestés par les auteurs les plus dignes de foi. En voici deux exemples où le mysticisme ne gâte rien à la poésie.

Un jour une religieuse, nouvellement sortie du noviciat, devait, d'après un article de la règle de Cîteaux, chanter seule un verset des psaumes pendant les matines. C'était la première fois qu'elle s'acquittait de ce devoir. Sa timidité était extrême, et lorsqu'elle dut s'avancer au milieu du chœur, son émotion fut telle qu'à peine put-elle tirer de sa gorge quelques sons étouffés. Tout à coup, au lieu de la voix tremblante de la religieuse, une voix divine, plus douce que celle du rossignol dans une nuit d'été, s'éleva à côté d'elle et accompagna le psaume jusqu'à la fin. C'était la voix de la sainte Vierge elle-même, descendue du Ciel pour soutenir et fortifier sa servante bien-aimée.

Une autre, comme elle priait seule un jour devant l'autel de la Vierge, parut tenir l'enfant Jésus entre ses bras. Son oraison étant finie, la religieuse se leva et voulut déposer son précieux fardeau sur l'autel, parce que l'obéissance aux règles de son ordre l'appelait ailleurs. Mais l'enfant divin, enlaçant ses deux petits bras autour de son cou, resta suspendu sur son sein comme il l'eut fait pour sa mère ¹. En mémoire de ces deux miracles il fut ordonné que deux de ces religieuses, contre la coutume des autres couvents du même ordre,

¹ GRAMAYE, *Antiquitates Brabantie*.

chanteraient, au troisième dimanche du carême, le verset IV *Miserere* etc., et au dimanche suivant le verset II *Cumque intraveritis*, etc.

O mes amis, ne souriez pas! — dis-je, en voyant poindre un sourire dédaigneux sur les lèvres de mes auditeurs. — Ne regardez jamais les croyances pieuses du moyen âge à travers la glace ternie de l'incrédulité! Artistes amoureux du merveilleux, ne dédaignez pas les miracles chrétiens! O vous qui avez dans les nerfs assez de sensibilité, dans l'imagination assez de complaisance pour vous émouvoir d'une terreur secrète, d'un frémissement involontaire, au récit d'une fantaisie éclosée du cerveau malade d'Hoffmann, ne méprisez pas les histoires de vos pères et les récits surnaturels des légendaires catholiques. Si, pour votre malheur, le christianisme a cessé d'être pour vous une source de consolations et de joies, qu'il demeure au moins pour les poètes une source d'inspirations et de poésie! Le fantastique, que vous recherchez dans des fables absurdes, est le fils aîné du catholicisme; il est né dans la solitude des cloîtres, dans les déserts des premiers anachorètes.

Nodier, qui se connaissait en fantastique, a emprunté à Parc-les-Dames sa charmante légende de *Notre-Dame des épines fleuries*, que vous connaissez. Je n'oserais vous la conter après lui si le poète n'eut permis à sa folle du logis d'agir en maîtresse et de façonner la légende au gré de sa fantaisie, de manière à l'embellir sans doute, mais en altérant sa forme primitive. La voici telle qu'on la trouve dans nos vieux auteurs :

Légende de la sœur Béatrix.

Dans le commencement du treizième siècle vivait à l'abbaye une jeune religieuse nommée Béatrix, qui se distinguait de toutes ses compagnes par la ferveur de sa dévotion envers la sainte Vierge. Sa seule joie, son seul bonheur était de rester agenouillée de longues heures dans sa cellule, abîmée dans sa contemplation et sa prière. C'était pour la communauté un objet d'édification constante. La sœur Béatrix était d'une beauté remarquable, mais elle ne tirait aucune vanité de cet avantage mondain, qui peut-être rehaussait devant Dieu la valeur de son sacrifice. La règle sévère du cloître avait fait tomber sous les ciseaux les nappes magnifiques de sa chevelure. Un vieux tableau qui retraçait son histoire la représentait pâle, avec des yeux bleus surmontés de sourcils noirs parfaitement arqués. Ces yeux étaient cernés d'une trace bleuâtre, indice d'une langueur secrète ou de désirs longtemps comprimés. A ceux qui ne l'eussent contemplée qu'avec les yeux du monde, le cœur leur eut serré en songeant à tant de trésors perdus, à tant de promesses vaines, à tant de jeunesse et de beauté destinées à s'étioler dans l'ombre d'un cloître, comme des fleurs sans soleil. Cependant, jusque-là, les feux de l'amour mystique étaient les seuls qu'elle connut; elle consommait en silence son sacrifice, et si parfois elle en comprenait toute l'étendue, c'était pour l'offrir bientôt avec plus de joie et de ferveur. Tout ce qu'elle laissait derrière elle d'espérances et de bonheurs promis, formait autant d'offrandes qu'elle portait

une à une au pied du trône de la mère de Dieu. Sa résignation était si complète qu'aucun nuage n'avait paru ternir encore la sérénité de son front, et le calme sourire de ses lèvres. Mais hélas! ce bonheur touchait à sa fin; les passions humaines allaient s'éveiller dans ce cœur qui s'ignorait lui-même.

Béatrix avait été investie des fonctions de gardienne du couvent, et les religieuses la désignaient entre elles sous le nom de sœur Custode. Bientôt elles s'aperçurent que le sourire si doux de la sœur Custode avait fait place à tous les signes d'une mélancolie profonde. Cependant, comme sa piété, loin de s'affaiblir, semblait redoubler, on pensa que Dieu lui avait envoyé quelque nouvelle épreuve qu'elle ne tarderait pas à surmonter. Or, voici les causes du changement qui s'était opéré chez la sœur Custode.

Tous les jours, à l'heure des offices, l'église de l'abbaye demeurait ouverte. A cause de la réputation miraculeuse de la Vierge de Parc-les-Dames, un grand nombre de fidèles y accourait des environs, et souvent la noblesse des châteaux voisins s'y rendait en grande pompe. Deux cours puissantes et riches étaient situées près du territoire de l'abbaye; les dames de Rotselaer et Wezemaël avaient chacune leur banc, garni de coussins de velours, placés à l'entrée du chœur. Souvent aussi le sire de Wezemaël, grand-maréchal, et le sire de Rotselaer, sénéchal héréditaire du Brabant, se rendaient aux offices pour accompagner leurs dames, suivis des gentilshommes attachés à leurs maisons. Un de ces jeunes nobles (l'histoire ne le nomme pas), quelque page peut-être de la

haute dame de Wezemaal, vit un jour Béatrix et fut frappé de sa merveilleuse beauté. Il conçut pour elle une passion violente et chercha toutes les occasions de la voir. Il sut gagner le jardinier du couvent et fit parvenir à la sœur Custode une épître brûlante où il dépeignait son amour dans les termes les plus romanesques et les plus capables de frapper l'imagination de la religieuse, déjà exaltée par l'amour mystique. — « Son âme ne lui appartenait plus, disait-il; le désordre était dans tout son être. Comme il était perdu sur la terre, son âme était perdue pour le ciel. Il invoquait Béatrix comme une sainte, comme une divinité. Si elle refusait de l'écouter, il ne lui restait plus qu'à mourir. Tout ce qu'il demandait, c'était de la voir un instant seule, d'entendre sa voix lui parler, fut-ce pour l'accabler de malédictions. Cette faveur, il la demandait comme il eut demandé à un prêtre la faveur du dernier sacrement; après cela, il pouvait mourir en paix. »

Vous vous figurez sans peine, dans quel trouble une semblable lettre dut jeter une religieuse, et une religieuse comme Béatrix! Toutes ses idées se confondirent; elle demeura en proie à mille sentiments contraires. Elle relisait la lettre sans la comprendre d'abord, et à mesure qu'elle en saisissait le sens, sa raison s'égarait, ses artères battaient avec violence dans ses tempes, la fatale lettre lui brûlait les mains. Toutes les passions dont le germe couvait depuis si longtemps en elle s'éveillèrent comme en sursaut dans son cœur. Il lui semblait qu'un bandeau lui tombait des yeux, qu'un horizon inconnu s'ouvrait à ses regards. Et en même

temps son passé se voila, tandis que des torches enflammées couraient devant elle dans les champs de l'avenir. — Aimer! être aimée! Voilà l'énigme que son cœur avait si longtemps cherché dans ses vagues et brûlantes extases! L'amour! l'amour! tel était le vrai sens de la vie, la véritable loi de Dieu! — Peu-à-peu, cependant, ses idées s'éclaircirent. Sa tête se calma. Alors elle entrevit avec horreur l'abîme qui s'ouvrait devant elle. Toute une jeunesse de bonheur, de vertu, de prières, évanouie en un instant! Tant de douloureux sacrifices, tant de dévouements ignorés, tant d'épreuves surmontées avec courage : tout cela en vain! Tout cela perdu à jamais! Et mentir ainsi à sa réputation si pure, si lentement acquise! — A cette pensée la honte lui monta au front, ses joues se couvrirent de rougeur, elle cacha sa figure dans ses mains et elle courut tomber à genoux devant l'image de sa divine patronne où si souvent la prière lui avait versé son baume consolateur. Alors des larmes abondantes la soulagèrent et elle pria avec ferveur.....

Mais le calme était banni de son esprit. La lettre maudite était toujours là ; il fallait prendre un parti. Le gentilhomme lui avait demandé un rendez-vous derrière les charmilles du jardin : irait-elle? Mais déjà elle venait d'avoir une preuve terrible de sa faiblesse. S'il était tel qu'elle se l'était peint, jeune, beau, éloquent et se mourant d'amour, elle ne se sentait pas la force nécessaire pour lui résister; elle était vaincue d'avance. Mais si elle ne va pas, il l'attendra donc en vain? Il croira son cœur sourd à un appel fait à sa charité. Pauvre jeune homme!

Il en mourra peut-être! Et s'il s'abandonnait à son désespoir? S'il se tuait? il perdrait son âme. Ne serait-elle pas responsable devant Dieu de son salut? Le hasard a mis entre ses mains la destinée d'un homme : elle en répondra. Elle priera Dieu et la sainte Vierge de lui donner des forces; elle verra ce jeune homme, elle lui parlera, elle essayera de calmer son exaltation, elle le ramènera doucement à la raison, et Dieu peut-être lui accordera la grâce de sauver une âme de la perdition!

— C'est le raisonnement qui perdit Clarisse, dit Théodore.

— C'est le raisonnement qui perdit Béatrix. Elle alla au rendez-vous demandé. Elle lutta, sans doute, et longtemps. Mais enfin, un jour, elle courut à l'autel de la Vierge et lui adressa ces paroles, qui témoignaient à la fois de sa faiblesse, de sa lutte, et de sa piété : — « Vierge sainte, jusqu'à ce jour j'ai fait tous mes efforts pour vous servir avec toute la dévotion dont j'étais capable; mais comme il ne m'est plus possible de supporter davantage les tentations de la chair, voilà que je vous remets vos clefs. » Les ayant déposées sur l'autel, elle s'échappa du couvent et s'enfuit avec son séducteur.

Alors, pendant les rapides instants d'un enivrement passager, elle s'abandonna à toute la fougue de la jeunesse et de la passion. Elle but à toutes les sources du plaisir, avec une avidité d'autant plus grande qu'elle en avait été plus longtemps sevrée. Pendant quelque temps la voix de sa conscience se perdit dans le tourbillon de cette existence, si nouvelle pour elle. Mais son illusion eut un cruel réveil.

Après l'avoir entraînée dans cette voie de corruption et de désordre, le misérable qui l'avait séduite l'abandonna. Adieu aux belles fêtes! Adieu aux belles parures! Adieu, plaisir! Avec le repentir tardif accourut la misère. Pauvre, délaissée, en proie à la honte et au remords, elle fuyait tous les regards, de peur d'être reconnue. Elle se cachait dans les hameaux les plus reculés, vivant d'aumônes ou réduite à garder les pourceaux chez les paysans. Elle vécut dans cette condition déplorable, l'espace de quinze années, et d'amères larmes de repentir coulèrent sur sa faute.

Un jour, s'étant approchée, dans ses pauvres vêtements de gardienne de pourceaux, du monastère où s'étaient passées les plus belles et les plus pures années de sa jeunesse, ne craignant plus d'ailleurs d'être reconnue, tant le chagrin et la misère l'avaient changée, elle fut prise d'une irrésistible envie de s'y présenter, pour entendre ce qu'on dirait d'elle. Elle alla donc sonner à la porte du couvent et demanda à la sœur tourière si elle se souvenait d'avoir connu la sœur Béatrix et si elle pouvait lui donner de ses nouvelles.

— Sœur Béatrix? s'écria la tourière — si je l'ai connue? Sœur Béatrix, notre digne sœur Custode! je l'ai connue et je la connais encore fort bien, car depuis qu'elle est parmi nous elle n'a cessé d'édifier la communauté par sa sagesse et sa grande piété. Allez! sœur Béatrix est une sainte femme, qui a toujours vécu sans reproche et qui, certes, a sa place marquée au paradis.

— Ma sœur, dit Béatrix, étonnée de cette réponse,

vous me parlez sans doute d'une autre Béatrix. Celle dont je m'informe était, il y a quinze ans, sœur Custode dans cette abbaye.

— Non, non, ma fille, c'est bien la même que vous avez connue. Il y a plus de quinze ans, en effet, qu'elle remplit cet office, et jamais plus de vertus n'ont sanctifié notre humble couvent.

Béatrix, ne comprenant rien à ces étranges paroles, demanda à la sœur tourière s'il lui serait permis de voir cette sœur Béatrix, qu'elle avait autrefois beaucoup connue. La tourière lui répondit qu'elle n'avait qu'à se rendre à l'église où, à cette heure, les fonctions de sœur Custode la retenaient. Béatrix y alla et — quelle ne fut pas sa surprise! — elle se reconnut elle-même, telle qu'elle était avant que le malheur n'eut flétri sa beauté. Elle poussa un cri et alors celle qu'elle prenait pour son ombre se retourna, et Béatrix vit luire sur son front une auréole divine. Elle reconnut la sainte Vierge, qui lui remit en souriant les clefs du couvent, en lui disant :

« Pendant les quinze années de votre absence j'ai desservi votre office; reprenez à présent votre place et faites désormais pénitence. Personne au monde ne connaît les excès où vous êtes tombée. »

A ces mots la sainte Vierge se dépouilla du vêtement de l'ordre, dont elle aida elle-même à revêtir Béatrix, et disparut tout-à-coup à ses yeux. Béatrix fit ce que la Vierge lui avait ordonné et ne cessa de l'en remercier tant qu'elle vécut. Elle déclara à son confesseur tout ce qui lui était arrivé.

Gaultier, dixième abbé de Villers, Cæsarius, Baronijs, Wichmans, Gramaye et autres historiens et

légendaires, rapportent ainsi cette histoire. Voulez-vous savoir maintenant ce que la tradition a fait de cette légende? Voulez-vous savoir ce qu'elle est devenue, en traversant les siècles, et en se transmettant, de génération en génération, jusqu'aux modernes habitants de Wezemaal et de Rotselaar? — Je me rappelle, dis-je à mes hôtes, que c'est Pierre, votre garde de chasse, qui nous l'a contée un soir d'hiver, que nous étions à l'affut des canards sauvages, au bord de la petite rivière qui traverse vos bois. A chaque bruit qui se faisait entendre dans le feuillage chargé de givre, il tournait la tête avec inquiétude, et il nous avoua à la fin qu'il craignait une apparition de l'*Abbesse sur sa truie*.

— *Mevrouw op haer zoeg?* Et vous croyez que cette ridicule superstition se rattache à la légende que vous venez de raconter?

— Évidemment. D'abord la sœur Custode est montée au rang d'abbesse, car *Mevrouw* est un titre qui ne se donnait qu'aux dames nobles et aux abbesses. Ensuite la tradition n'a tenu aucun compte de la rentrée de Béatrix au couvent et du miracle de son salut. La pécheresse est morte dans l'impénitence et finit sa triste vie en gardant des pourceaux. Son âme n'a pas encore trouvé grâce, et vient errer toutes les nuits autour du monastère. Quelquefois, à l'heure de minuit, on entend tout-à-coup des cris perçants sortir d'un petit bois qui se trouve de l'autre côté de la chaussée et où elle oublia ses vœux pour la première fois. Le bois s'éclaire de lueurs étranges, et l'abbesse, assise à califourchon sur une énorme truie, poussant des cris aigus, en

sort et se dirige, au grand galop de sa bizarre monture, vers les bâtiments de l'abbaye, où elle disparaît sans qu'on puisse voir où elle est entrée. Plus d'un vieux paysan l'a vu de loin ainsi traverser la chaussée. Quand parfois, durant les nuits d'hiver, il arrive que le village s'éveille en sursaut, aux aboiements des chiens de basse-cour, qui répondent aux cris lointains d'une truie, les paysans se retournent sur leurs oreillers en faisant le signe de la croix, et les enfants se pressent autour des genoux de leur grand'mère, quand en tournant son rouet elle leur raconte quelque une des apparitions de l'*Abbesse sur sa truie*. Tel est le bizarre épilogue, ignoré de Charles Nodier, que l'imagination de nos campagnards a ajouté à la légende de la sœur Béatrix.

Maintenant, il me reste à vous conter une dernière légende, dont l'abbaye de Parc-les-Dames a été le théâtre. Le merveilleux y joue un rôle beaucoup moindre. C'est la simple histoire d'une de ces conversions extraordinaires, opérées par la foi seule, dans un temps de religion et de fortes croyances. Le peuple y voyait un miracle et le doigt de Dieu s'y montrait d'une manière d'autant plus éclatante que l'incrédulité la plus obstinée ne pouvait les mettre en doute.

Légende de sainte Catherine de Louvain.

Sainte Catherine naquit à Cologne, vers le milieu du xiv^e siècle, de parents juifs. A l'âge de cinq ans, elle fut envoyée à Louvain, chez un frère de son père qui demeurait dans le quartier des juifs. Elle

s'appelait alors Rachel. Dès cet âge si tendre elle avait ressenti les effets de sa puissante vocation. Jamais ses parents ne parvinrent à lui inspirer cette aversion des chrétiens, qui était héréditaire dans leur race. Au contraire elle ne demeurait qu'avec une répugnance visible dans la société de ses co-religionnaires. Elle éprouvait une joie secrète à entendre prononcer le nom de Marie, et pour l'entendre plus souvent elle dérobaient en cachette les restes de la table de ses parents pour les donner aux pauvres, afin qu'ils lui dirent : « Je vous remercie, au nom de la Vierge Marie ! » Plus d'une fois, dans ses rêves, la sainte Vierge lui apparut en lui disant de persévérer dans ses heureuses dispositions.

Une circonstance bien propre à entretenir ces sentiments, était le voisinage de la maison de son oncle de la grande église de St-Pierre. Vous savez que le quartier des juifs, à Louvain, comprenait, outre la rue de ce nom, les deux rues qui longeaient le cimetière au nord de l'église, aujourd'hui le Marché au beurre. Ces rues étroites étaient enfermées d'un côté par les noires et tristes murailles du cimetière, de l'autre, par les façades d'argile et de bois des habitations des Juifs. Ces maisons à l'aspect pauvre et délabré, renfermaient autant de richesses que les demeures des plus opulents bourgeois. Car, à cette époque comme à toutes les autres, les enfants d'Israël se vengeaient largement des mépris et des humiliations dont les abreuyaient les chrétiens, en leur soutirant, par l'usure et des trafics secrets, le plus clair de leurs bénéfices. Aussi, dans l'intérieur de ces maisons, où jamais un chrétien ne pénétrait, un luxe

tout oriental contrastait parfois avec l'air misérable du dehors.

Rachel habitait chez son oncle une petite chambre qui avait vue sur l'église et le cimetière. C'est là qu'assise durant de longues heures à sa croisée, elle contemplait le majestueux édifice, dont les vitraux étincelaient au soleil, et souvent quelque mélodie de l'orgue, quelque note grave du plain-chant lui arrivaient à travers l'espace et portaient dans son esprit un trouble inconnu.

Les jours des grandes solennités de l'église, quand la vieille basilique de Lambert II déployait toutes ses pompes, si puissantes sur l'esprit du peuple au moyen âge; quand ses larges portes s'ouvraient à deux battants; que la procession, bannières déployées, descendait lentement les escaliers gothiques; que les prêtres, couverts de leurs opulentes chapes sacerdotales, brochées d'or et de soie, s'avançaient au milieu d'un nuage d'encens en chantant leurs hymnes romains — toute cette fascination du culte catholique subjuguait l'imagination de la jeune Juive. Elle se jetait à genoux, et la prière chantait en elle à l'unisson des chants de l'église, et elle sentait s'envoler son âme sur l'aile des saints cantiques. Puis elle tombait dans de longues extases, dans une rêverie vague et sans fin. Elle semblait avoir la révélation de l'avenir qui l'attendait. Elle se voyait, jeune et vierge elle-même, vouée au culte de la reine des vierges. Elle se voyait, mêlée aux jeunes filles chrétiennes, suivant les lentes processions dans les rues, et marchant, sous l'œil de la divine patronne, en soutenant un des glands d'or de son trône de velours.

Ainsi, la religion parlait à son esprit et pénétrait jusqu'à son cœur par la poésie de ses symboles.

Plus d'une fois, durant ces longues contemplations, elle crut entendre une voix d'en haut qui l'appelait d'un nom qui n'était pas le sien. Ce nom était celui d'une des saintes les plus vénérées du catholicisme, et Rachel songeait que si un jour il devenait le sien, le baptême seul pouvait le lui donner.

Depuis longtemps elle éprouvait un vif désir de pénétrer dans ce temple mystérieux dont les chants arrivaient jusqu'à elle. A cette époque il était défendu aux Juifs, sous peine de mort, d'entrer dans les lieux saints. Mais son pieux désir fut plus puissant que la crainte même de la mort.

Un jour de grande fête, Rachel, cachée derrière les vitres à lozange de sa petite chambre, avait suivi d'un œil d'envie la foule des fidèles qui se rendaient aux offices. A l'heure des vêpres, comme le jour tombait, elle vit l'église s'illuminer, et les ogives des fenêtres se détacher sur les vitraux resplendissants de lumière. Elle sortit furtivement de la maison de son oncle, et, à la faveur de l'obscurité, elle pénétra dans l'église sans que personne s'en aperçut; mais à peine fut-elle entrée qu'elle devint l'objet de l'attention générale. Son costume étranger la fit bientôt reconnaître; un murmure d'horreur s'éleva autour d'elle. Puis aux murmures succédèrent des cris d'indignation; on criait à la profanation, au scandale. Rachel cependant ne voyait rien, n'entendait rien. Elle était tout entière à ce spectacle si nouveau des pompes du catholicisme, et cette distraction puissante l'absorbait tellement,

qu'elle ne vit pas les regards menaçants dirigés sur elle.

Bientôt pourtant les cris : « Au sacrilège ! à mort la Juive ! » frappèrent ses oreilles et la glacèrent d'effroi. Elle se vit entourée d'une foule furieuse, exaspérée par le fanatisme ; déjà quelques bras l'avaient saisie ; elle allait être foulée aux pieds et payer peut-être de sa vie sa pieuse imprudence, quand un prêtre, qui s'était approché pour s'informer de l'objet de ce tumulte, la prit sous sa protection et la fit sortir de l'église. Il lui demanda d'un ton sévère si elle ignorait l'édit qui défendait aux Juifs de souiller de leur présence les temples chrétiens. Mais Rachel, fondant en larmes, répondit que ce n'était pas une vaine curiosité et, moins encore, l'intention de produire un scandale, qui l'avait poussée à braver l'édit, mais une irrésistible tentation de voir de près les cérémonies d'un culte, vers lequel, depuis son enfance, elle avait senti son cœur porté. Le prêtre, frappé de cette réponse, et prenant pitié de sa grande jeunesse, l'engagea à venir le voir, lui promettant de l'instruire dans les doctrines de la religion chrétienne. Rachel remercia le bon prêtre et prit l'engagement d'aller le trouver.

Celui que la Providence avait mis sur les pas de la jeune Juive, pour être l'instrument de son salut, était un vénérable et saint homme, nommé Rénier, qui remplissait les fonctions de chapelain à la cour du duc Wenceslas. Rachel, selon la promesse qu'elle lui avait faite, alla le trouver, lui exposa naïvement l'état de son âme et lui fit part de son vif désir de s'instruire dans la foi catholique. Rénier la fortifia

dans sa résolution et commença immédiatement l'œuvre de sa conversion.

Cependant les parents de Rachel s'aperçurent du changement qui s'opérait dans leur fille. Ils furent instruits de ses conférences avec un prêtre catholique et soupçonnèrent dès lors la vérité. Alors ils assemblèrent le conseil des Juifs pour délibérer sur ce qu'on avait à faire pour l'empêcher de renoncer à la loi de Moïse. Il fut décidé qu'on l'enverrait au-delà du Rhin et qu'on la marierait. Rachel, ayant appris cette décision, courut tout effrayée, en faire part à Rénier. Le chapelain lui ordonna de venir le trouver le lendemain de grand matin. Elle vit bien que la fuite était son seul moyen de salut, mais son cœur hésitait encore. Abandonner son oncle qui l'aimait tant, et la bonne vieille nourrice qui l'avait élevée ! Causer cette douleur à son père et à sa mère qui la renieraient pour leur fille ! — Heureusement, elle eut, pendant la nuit, une vision qui lui ôta tous ses scrupules : la sainte Vierge lui apparut, tenant en main une baguette resplendissante de clarté. Elle l'appela du nom de Catherine et lui commanda de prendre la fuite.

Au point du jour, elle courut faire part de son rêve à Rénier. Celui-ci reconnut la faveur singulière dont la Vierge l'avait honorée. Il résolut de la conduire lui-même, et sur le champ, à l'abbaye de Parc-les-Dames, dont la supérieure était une de ses parentes. Il lui fit revêtir un ample manteau et couvrir la tête d'un voile qui la cachait entièrement, puis il prit avec elle le chemin de l'abbaye. L'abbesse la reçut avec bonté et apprenant, de la bouche de

Rénier, la grâce spéciale dont la jeune Juive avait été l'objet, elle lui fit conférer le même jour le sacrement du baptême, sous le nom de Catherine que le ciel lui-même avait désigné. Peu de temps après, elle prit l'habit de l'ordre de Cîteaux.

Cependant, le temps de ses épreuves n'était pas encore passé.

Les parents de Catherine, ayant découvert le lieu de sa retraite, mirent en œuvre tous les moyens pour la rappeler à eux de gré ou de force. Ils portèrent leurs plaintes au duc de Brabant; ils s'adressèrent à l'évêque de Liège et même au pape Urbain VI, alléguant que sa vocation n'était point réelle, qu'on l'avait forcé de prononcer des vœux dans un âge prématuré. Ils firent tant et si bien qu'ils parvinrent à faire instituer un tribunal pour faire examiner si en effet on avait abusé de son ignorance et de la faiblesse de son âge. Catherine comparut devant ses juges et sut si bien les convaincre par la clarté et la fermeté de ses réponses, qu'ils déclarèrent unanimement que c'était bien moins là l'ouvrage des hommes que celui de l'Esprit Saint.

Le jeune Juif, que les parents de Catherine lui avaient destiné pour époux, essaya à son tour de la ramener. Feignant de vouloir embrasser le christianisme, il se rendit à Parc-les-Dames et demanda à voir celle qu'il se nommait sa cousine. La légende rapporte que Catherine découvrit miraculeusement le piège qu'on lui tendait, par une puanteur insupportable qu'elle percevait, disait-elle, en la compagnie de tous les Juifs. Elle refusa d'écouter ses discours et lui défendit d'essayer jamais de la revoir.

Catherine vécut à Parc-les-Dames de longues années, pour l'édification de la communauté, et mourut en odeur de sainteté. Elle fut canonisée peu de temps après sa mort, sous le nom de Sainte Catherine de Louvain ¹.

¹ WICHMANS, *Brabantia Mariana*.

IX.

LES EAUX-DOUCES DE LA FORÊT D'HÉVERLÉ.

Nous ne pouvons nous arracher aux environs de Louvain sans parler d'Héverlé, de sa forêt, et des poétiques étangs de Steenberg, qu'on appelle les *Eaux-Douces : Het Zoet-Water*. Les courses vagabondes de ma jeunesse aux environs de ma ville natale n'ont pas eu de théâtre plus riant. Ici, sans doute, mes souvenirs personnels trouveront de l'écho dans bien des mémoires. Car, parmi les anciens élèves de l'Université de Louvain, combien en est-il qui ne connaissent point Héverlé, Steenberg et les Eaux-Douces? Combien au contraire n'y a-t-il point chez qui ces noms, semblables aux paroles puissantes prononcées par un magicien, évoqueront tout un monde de spectres charmants? Excursions joyeuses faites en troupe, durant les belles matinées de

printemps, quand les sombres bancs de chêne noir et les salles humides du vieux bâtiment des Halles ne pouvaient soutenir la concurrence avec la mousse verte et les frais ombrages de la forêt ; rêveries mélancoliques et solitaires dans les allées bordées de hêtres, dont les longues perspectives semblent les interminables avenues d'un temple druidique ; ou bien, fantômes plus doux encore, ombres des plus chers bonheurs, spectres des premières amours, dont ces bois ont abrité le mystère ! L'*Alma mater* de Juste-Lipse a produit beaucoup de savants, beaucoup d'avocats et de médecins ; mais si, parmi ses enfants, il est quelques poètes, soyez sûr qu'ils ont puisé leur science bien moins aux leçons des professeurs et sur les bancs des classes, qu'au bruissement des brises se mêlant au murmure des eaux courantes dans la vallée de Steenberg.

Pour gagner la forêt, il faut suivre cette royale avenue qui mène de Louvain au château d'Héverlé. Avant d'atteindre cette magnifique résidence, vous aurez longé longtemps le mur du parc, vous aurez entendu le concert des oiseaux qui gazouillent dans ses bosquets, et respiré les parfums de ses arbres en fleurs. « Si vous avez eu le bonheur de pouvoir pénétrer dans ce parc ; si c'est par une belle matinée de mai ou de juin ; si vous voyez resplendir sur votre tête, à travers les branches de ces arbres séculaires, un ciel pur et lumineux ; alors, dilatez vos poumons et respirez cet air à pleine poitrine. L'odeur enivrante des siryngas se mêle aux parfums plus doux des lilas et des aubépines roses. Les acacias en fleur embaument autour d'eux l'ombre

qu'ils répandent; les panaches blancs des cérisiers du Malabar et les larges tulipes des magnolias mêlent leurs parfums exotiques à celui des arbres accoutumés de nos jardins. Écoutez : dans ce silence que trouble à peine le râteau d'un jardinier, quatre ou cinq rossignols se répondent des extrémités du parc; les fauvettes sautillantes chantent en voletant de branche en branche, et le loriot aux plumes dorées jette par intervalle entre leurs chants sa phrase sonore et monotone. Ne cherchez là ni terrasses, ni statues, ni jets d'eau. C'est mieux que la nature imitée ou torturée, c'est la nature elle-même. C'est tout bonnement un pan de forêt, une demie-lieue du cours sinueux d'une rivière et quelques arpents de prairie que l'on a ceints d'une muraille pour en faire un parc. Seulement, aux arbres de cette forêt on a habilement entremêlé les plus rares et les plus beaux arbres étrangers. Aux fleurs de cette prairie on a joint des parterres remplis des plus belles fleurs et des plus beaux arbustes des deux mondes. Les eaux de quelques sources naturelles, après avoir alimenté les larges fossés qui séparent le parc de la pelouse, se jettent dans la Dyle, du haut d'une roche artificielle, et vont former une cascade devant les fenêtres du château ¹. »

Arrivé en face du château, dont j'ai dit l'histoire ailleurs, contemplez un moment la façade vénérable de l'antique demeure des ducs d'Aerschot et de Croy. Elle est flanquée de deux hautes tours carrées, dont les toits, renflés à leurs sommet,

¹ *Le Château d'Héverlé, Bruxelles, Ch. Henn, 1844.*

sont surmontés de deux grands aigles de bronze, emblème du nom de la maison d'Aremberg. — Laissez à votre droite l'allée des maronniers ; dépassez les anciens bâtiments du couvent des Célestins, convertis en orangeries et en écuries, et prenez, pour gagner le bois, un sentier traversant des champs de blés, un peu au-delà de l'Allée des Seigneurs. Vous arrivez bientôt à un bouquet d'aulnes et de grands tilleuls d'où s'échappent de suaves émanations. Séduit par la fraîcheur de ce lieu, pénétrez sous ses ombrages et vous trouverez une source d'une admirable limpidité, qui s'échappant d'une voûte en maçonnerie à demi défoncée, tombe dans un bassin de pierre, bordé d'une frange de mousse, et va former un petit ruisseau où croissent, sur un lit de sable blanc, toutes sortes de belles plantes aquatiques, d'un vert luisant comme l'émeraude. Juste Lipse aimait à s'asseoir au bord de cette fontaine, où ses élèves venaient prendre leurs ébats dans les jours de congé. Les étudiants de l'ancienne Université y ont laissé leur souvenir. On l'appelle encore la *Fontaine des Philosophes*.

Nous voici dans la forêt. Résisterai-je au plaisir de la décrire? Pour le vulgaire, toutes les forêts se ressemblent. Toutes ont des ombrages frais, des fleurs qu'on ne voit pas et qu'on devine à leur parfum, de sombres et mystérieuses profondeurs qu'on hésite à sonder; toutes ont des harpes éoliennes suspendues dans les branches des sapins et des bouleaux; toutes résonnent au printemps du concert joyeux des oiseaux. Ce sont là les traits généraux de la physionomie des bois que j'ai reconnus partout. Eh bien!

telle est la puissance des premières impressions, qu'il m'a toujours semblé ne retrouver ailleurs qu'un pâle reflet de ces beautés dont j'avais reçu la première révélation dans la forêt d'Héverlé. Nulle part les grands arbres ne couvraient une ombre plus fraîche, plus embaumée de saines émanations végétales. Nulle part les daphnés roses qui dévançaient le printemps, les chèvrefeuilles enlacés dans les buissons, les mugets gazonnant les talus, n'exhalaient des senteurs plus suaves. Nulle part les rayons du soleil, tamisés par le feuillage, ne produisaient, en perçant l'ombre des fourrés, des oppositions plus pittoresques. Nulle part les oiseaux voyageurs ne célébraient leur retour dans nos climats par des chants plus harmonieux.

Depuis le temps où se reportent mes souvenirs, des dérodements nombreux ont eu lieu. Le bois de Parc tout entier et une partie des bois de Meerdael et de Molendael, qui se joignaient à la forêt d'Héverlé, ont disparu. Chaque année quelques arpents sont convertis en champs de luzerne ou de sarrazin; ou bien, dans les terrains sablonneux, de monotones sapinières remplacent les hautes futaies de chêne, d'une croissance trop lente au gré de ses modernes propriétaires. Ce n'est pas là malheureusement un fait isolé, et la disparition graduelle de nos forêts, dont les peintres et les poètes se sont émus d'abord, commence à attirer l'attention sérieuse des économistes.

La vallée de Steenberg où se trouvent les Eaux-Douces, sépare la forêt d'Héverlé de celle de Molendael. Le chemin que nous avons suivi y débouche par un ravin, profondément encaissé, au sortir duquel

on est comme ébloui par le spectacle inattendu qui s'offre aux regards. Je vais parler de ces lieux tels que me les représentent ma mémoire, sans oser affirmer qu'ils n'ont pas eu à souffrir, comme le reste de la forêt, de la barbarie des utilitaires. La dernière fois que je revis ma belle vallée (il y a de cela cinq ou six ans) on portait la cognée dans le bois et la bêche dans les étangs. — Qu'est-elle devenue depuis?

Au sortir du ravin dont j'ai parlé, on débouchait dans une longue clairière encadrée dans les magnifiques massifs de la forêt. L'humidité du sol y activait la végétation, plus touffue, plus verte et plus riante en cet endroit qu'en aucun autre. D'immenses étangs, ou plutôt de véritables lacs, en remplissaient le fond et reflétaient dans leur clair miroir les hautes cimes des chênes et des mélèzes. Un ruisseau traversait ces étangs et retombait de l'un dans l'autre avec un murmure doux et continu. Au bord du chemin qui les longeait dans tout leur pourtour, pendaient çà et là, au-dessus de ces éboulements ocreux qui sont d'un si bel effet dans les paysages, des bouquets de noirs sapins. En remontant le cours du ruisseau, tout au fond de la vallée, une élégante villa moderne, bâtie sur l'emplacement de l'ancien château de Vaelbeek, étalait sur ses vertes pelouses des corbeilles de rosiers du Bengale. Plus bas, vers le milieu du second étang, sur une île, s'élevait un vieux castel du seizième siècle, dont les profils anguleux, les pignons en escaliers, les colombiers en saillie se découpaient sur le fond sombre de la forêt et répétaient leur image

renversée dans la glace des étangs. Ce castel, aujourd'hui habité par un garde forestier, a remplacé l'antique donjon de Steenberg, qui, dès le quinzième siècle, n'était plus qu'une ruine. A l'extrémité des étroites chaussées qui séparent les pièces d'eau, entre un groupe de hauts mélèzes, s'élevaient une chapelle dont le clocheton aigu apparaissait de loin entre les cimes des arbres. C'était la chapelle de Notre-Dame de Steenberg.

Cette Notre-Dame était célèbre par ses miracles à plusieurs lieues à la ronde. Aussi s'y faisait-il de nombreux pèlerinages.

Cette vallée, cette chapelle, cette forêt furent le théâtre d'une légende terrible, dont les épisodes s'encadraient merveilleusement dans cette pittoresque décoration..... Je vous l'ai racontée un jour, ô mes amis d'enfance, vous qui avez aimé comme moi ces beaux lieux, qui y avez fait avec moi l'école buissonnière!..... Vous souvient-il des beaux muguetts que nous cueillons dans les taillis, des bonnes fraises parfumées, et de ces myrtils noirs qui nous barbouillaient la figure, comme si nous eussions mangé de l'encre? Dites-moi, y cueille-t-on toujours des muguetts? Y a-t-il toujours des fraises et des myrtils? Voit-on toujours nager sur les eaux les grandes feuilles rondes et les blanches tulipes des nénuphars? Entend-on toujours résonner, dans les profondeurs de la forêt, l'appel sonore du loriot, la plainte lugubre du coucou? Entend-on toujours chanter, le long des étangs, le rossignol-des-joncs, qui essaie, d'une voix gutturale, de faire la partie de son inimitable homonyme des bois? Le vent dans le feuillage

des trembles, le ruisseau sur les cailloux, emplissent-ils toujours la vallée de ce murmure si doux, si propice à la rêverie? L'herbe des prairies exhale-t-elle toujours, sous le pied qui la foule, les senteurs toniques de la menthe et de la lavande? Y sent-on toujours flotter dans l'air ces parfums de sève qui enivrent? — Et quand vous vous y promenez seuls aujourd'hui, ô mes amis! Vous souvient-il encore de moi qui m'y promenais avec vous?.....

X.

LES RUINES DE VILLERS ET D'ORVAL.

Le moyen âge nous a légué deux sortes de ruines dont chacune représente une des grandes faces disparues de la société d'alors. Ce sont les ruines des monastères et des donjons.

Les unes résument tout le moyen âge religieux, croyant, enthousiaste, contemplatif.

Le moyen âge féodal, guerrier, oppresseur; société sortie d'une conquête et basée sur le droit du plus fort, nous apparaît tout entier dans les débris de ses donjons, répandus de distance en distance sur toute la surface du pays : lots divers d'un antique et vaste partage.

Aux premières appartiennent les imposantes ruines des abbayes de Villers et d'Orval.

Aux secondes, les ruines de Franchimont, de

Montaigle, de La Roche, de Beauraing, et de tant d'autres châteaux, dont les créneaux tombés sur l'herbe parlent encore, du fond de leur néant, de la gloire et de la tyrannie des siècles féodaux.

Les ruines de Villers ont été souvent visitées, souvent décrites. Voici ce que nous en avons dit nous-même dans un autre ouvrage :

« Les environs de Nivelles étaient couverts, au moyen âge, d'épaisses forêts, qui s'étendaient sans interruption jusqu'aux forêts qui entourent les ruines de l'abbaye de Villers. Aujourd'hui, pour y arriver, on traverse deux lieues de plaines, puis une lieue environ de pays pittoresquement accidenté, coupé de vallées et de bois. A mesure qu'on approche, le silence augmente, la forêt devient plus sombre. Tout à coup, au détour d'un chemin creux, un spectacle étrange et douloureux s'offre aux regards. Au milieu d'une vallée entourée de bois de toutes parts, dans la solitude la plus profonde, gisent de vastes amas de ruines, qu'on prendrait pour celles d'une ville. Ce sont les ruines de l'abbaye de Villers. Des débris d'une architecture splendide; de longues suites de bâtiments effondrés, semblables à ces squelettes qu'abandonne l'incendie; une église tout entière dressant encore dans l'air ses arcs-boutants et ses ogives; de hautes fenêtres où s'épanouissent des trèfles arabes; des cloîtres aux arceaux multipliés, semblent lutter contre la végétation qui les envahit, qui les presse et les étouffe sous un linceul vert et flottant. Rien ne peut rendre la désolation d'un semblable tableau. Nulle part l'ouragan révolutionnaire n'a laissé derrière lui des traces plus terribles.

plus tristement éloquentes. Il est impossible de méconnaître le doigt de Dieu dans cet anéantissement providentiel. C'est l'ange de la Mort qui a touché ce monastère de son épée vengeresse. Quel crime devait-il expier? Étaient-ce ses richesses? son insolent oubli des vertus de son fondateur, de la charité divine, de la pauvreté évangélique, de l'humilité chrétienne? — Ou bien, était-ce que les temps étaient venus, que sa destinée était accomplie, et que Dieu, dans ses impénétrables desseins, frappait à la fois l'innocent et le coupable?

» En présence de ces nobles ruines, nous ne pouvons froidement vous en raconter l'histoire. Le savant aussi bien que le poète se sent déborder par la rêverie, et la méditation lui ferait oublier ses arides chronologies. L'histoire de cette abbaye se résume d'ailleurs en trois phases, que la pensée évoque d'elle-même : son origine humble et obscure, sa longue prospérité, sa ruine. Au commencement du douzième siècle, une petite colonie de douze pauvres frères, sous la conduite d'un moine nommé Laurent, viennent chercher dans ce désert une retraite ignorée pour y passer leur vie en prière. Ils rencontrent cette vallée, qui leur paraît suffisamment solitaire et sauvage. Ils s'y arrêtent, s'y bâtissent de leurs mains une petite chapelle pour Dieu d'abord, un abri pour eux ensuite. Un rocher éboulé leur fournit des pierres, la forêt leur fournit du bois. Ils vivent de racines et de fruits; le ruisseau leur donne une eau saine et limpide. Vers l'an 1147, saint Bernard, qui prêchait la croisade en Belgique, vient les visiter dans leur Thébaïde et leur donne sa règle. Le pape

Eugène III leur délivre une bulle, et voilà l'abbaye fondée. Maintenant, laissez faire la piété du peuple, la libéralité des empereurs, des ducs et des hauts barons; l'humble ermitage fera place bientôt à une magnifique église, à de vastes cloîtres, à de spacieuses et commodes habitations. L'abbaye prendra rapidement sa place dans la hiérarchie des puissances du monde. L'abbé portera la mitre et la crosse; il sera prince de l'Église. Il habitera un palais dans l'enceinte même de son couvent. C'est la seconde période de l'histoire de l'abbaye. Un de nos historiens, qui la visita en 1606, en parle ainsi :

« Villers est l'honneur de notre Brabant, l'asile de la religion, le séminaire des vertus, la fille aînée de Clairvaux, la proche parente de Cîteaux, une heureuse colonie de l'ordre de Saint-Benoît. Rameau fécond planté dans le Brabant par les mains de saint Bernard, et arrosé par lui. On dirait d'elle avec plus de vérité qu'on ne l'a dit autrefois de Carthage, qu'il vaut mieux se taire que d'en dire peu de chose ¹. »

» Tout à coup, au sein des loisirs opulents qu'ils s'étaient créés, au milieu d'une sécurité profonde, les moines de Villers entendent gronder un orage à l'horizon de la France. L'orage éclate, passe comme une trombe au-dessus de l'abbaye, balaye ses habitants, et les chants divins se taisent pour toujours sous les voûtes consacrées par saint Bernard. La république française met l'abbaye en vente; un spéculateur l'achète, et, pour la payer, enlève le plomb des toits, le fer des murailles, puis abandonne le

¹ J. B. GRAMAYE, *Gallo-Brabantia antiquitates*. — Genappia.

squelette dépouillé pour qu'il devienne ce qu'il platra à Dieu. Voilà la troisième et dernière période de l'histoire de l'abbaye. Son cycle était fermé. La ruine rend à la terre, pierre par pierre, la poussière d'où elle était sortie. *Revertit in pulverem.*

» Nous n'avons pu raconter, encore moins pourrions-nous décrire. Nous citerons seulement, comme les plus belles parties des ruines, l'église, le cloître, le grand réfectoire, la brasserie. L'église était un monument dont la perte sera à jamais regrettable. C'était le plus beau et le plus pur modèle de style gothique primaire qu'il y eût en Belgique, le type le plus complet de cette architecture que nous ayons vu. Elle fut commencée vraisemblablement dans les dernières années du douzième siècle, et achevée au commencement du siècle suivant. Le cloître, dont deux côtés sont écroulés, présente une belle suite d'arcades de style ogival secondaire. Le grand réfectoire date aussi du treizième siècle. Ses hautes et larges fenêtres à plein cintre encadrent de longues lancettes géminées, surmontées d'un œil-de-bœuf. La brasserie paraît être le plus vieux de tous les bâtiments de l'abbaye. Elle offre au rez-de-chaussée une vaste salle voûtée, divisée en deux nefs par six colonnes cylindriques, à chapiteaux très-simples, sur lesquels reposent les retombées des voûtes. Le réfectoire d'hiver, l'antique cuisine, la salle capitulaire, offrent aussi des restes remarquables. Enfin, de quelque côté qu'on tourne les regards, les ruines offrent à l'antiquaire comme au peintre les plus intéressants sujets d'étude. L'ombre et la lumière qui se jouent dans leurs anfractuosités, y produisent des contrastes

vigoureux et des effets fantastiques. La forêt voisine a secoué sur ces débris ses germes féconds, et partout, au sommet des tours, dans l'intérieur du sanctuaire, sur les voûtes, sur les murs, dans l'ogive des croisées, grimpe, monte, flotte ou se suspend une luxuriante végétation. A travers les décombres, serpente un ruisseau qui plus loin va s'appeler la Dyle. Autour de vous, tout est calme et silence. Vous n'entendez que le chant des oiseaux, le murmure de l'eau parmi les pierres, le gémissement du vent dans les broussailles, ou le bêlement plaintif de quelques vaches qu'un enfant mène paître dans le préau qui fut le cloître. Rien, en un mot, ne vient gâter pour le rêveur la mélancolique poésie de ces admirables ruines ¹. »

Un spectacle à-peu-près semblable se reproduit à une autre extrémité de la Belgique.

A six lieues d'Arlon et à quatre lieues de Neufchâteau, tout près de la frontière de France, se trouvent les ruines de l'abbaye d'Orval. Comme les ruines de Villers, celles d'Orval sont de toute part entourées de bois; mais ici, ce sont de véritables forêts, une partie de cette forêt des Ardennes, aussi vieille que l'Europe, dont à peine quelque route tracée a altéré la sauvage et primitive physionomie. Aussi, le contraste est-il plus frappant encore qu'à Villers, lorsqu'après avoir traversé pendant plusieurs heures un pays presque désert, coupé de marais, de forêts et de bruyères, vous voyez surgir tout-à-coup devant vous un vaste amoncellement de décombres qui couvrent

¹ *La Belgique Monumentale*, tom I.

l'espace d'une ville. Vous sentez quelque chose de l'étonnement qu'éprouve le voyageur en Syrie, quand, au sortir des gorges arides de l'anti-Liban, il voit surgir devant lui les ruines gigantesques de Balbeek ou de Palmyre.

Ce souvenir d'un paysage oriental fut la première impression que je ressentis à la vue des ruines d'Orval. L'heure, le côté par lequel je les abordais, et peut-être aussi une disposition particulière de mon esprit, se réunissaient sans doute pour produire en moi cette impression.

Depuis le village de Tintigny, j'avais marché sous l'ombrage touffu d'une forêt dont j'avais admiré la végétation puissante, les clairières sauvages, les grands contrastes de lumière et d'ombre, l'âpre rudesse d'un sol que la charrue n'a jamais touché. J'admirais surtout l'allure libre et vigoureuse des vieux chênes, qu'on n'avait point ébranchés, comme dans nos bois tirés au cordeau, pour contrarier leur croissance naturelle, mais qui avaient poussé librement, sous l'œil de Dieu, au gré des caprices de leur sève. Les uns s'élançaient à une hauteur prodigieuse, droits et lisses, sans branches au-dessous de la couronne, et allaient épanouir au-dessus des arbres voisins leur cime arrondie comme celle des tilleuls. Ils semblaient être montés d'un seul jet, sans qu'aucun obstacle eut arrêté leur ascension en ligne verticale. D'autres, se contournant à partir du pied, se hérissant de nœuds, de tumeurs, de gibbosités; se tordant en des inflexions pénibles, semblaient avoir projeté leur sève avec violence, à travers des obstacles multipliés, qui la

faisaient dévier tantôt à droite, tantôt à gauche, selon qu'elle rencontrait une issue; ou remplissant les vaisseaux vides, les développant outre mesure, y causaient des engorgements semblables aux goîtres des crétins du Valais; d'autres encore, se ramifiant à quelques pieds du sol, projetaient à des distances énormes des branches noueuses, cent fois repliées sur elles-mêmes. A ces branches se suspendait toute une famille de mousses et de lichens, blancs, écaillés et cassants; d'un vert glaucque, souples et flottants comme des algues. Quelques-uns de ces chênes, dépouillés de leurs couronnes, brisés par la foudre ou l'ouragan, mais toujours verts et vivaces, étaient eux-mêmes les ruines des antiques forêts de l'abbaye dont j'allais visiter les débris, et dont ils étaient certainement les contemporains.

Quelquefois c'était le terrain qui attirait mon attention. J'admirais le nombre et la variété des plantes qui le couvraient, les teintes purpurines de la bruyère, les gerbes d'un vert éclatant des genets et de quelques grandes espèces de graminées. En beaucoup d'endroits le sol est marécageux, et alors le paysage réunit la double physionomie des bois et des marais. La flore sylvestre et la flore paludienne y confondent leur feuillage; le plantain, le nénuphar et la sagittaire croissent à côté des hautes fougères, des daphnés roses¹ et des pervenches. Les iris et les roseaux s'élancent entre les tiges rampantes du lierre et du chèvrefeuille; les saules et les aulnes se groupent au pied des hêtres et des frênes; et du fond de la vase

¹ Le *daphne mezereum*, fort commun dans les forêts du Luxembourg.

le coassement des grenouilles répond à la voix aérienne des rossignols et des bouvreuils.

C'est bien ainsi que les forêts de la vieille Gaule durent apparaître aux conquérants romains, la première fois qu'ils les visitèrent sur les pas de César.

Puis, à mesure qu'on approche des frontières de France, le pays devient plus désert. On peut franchir un espace de plusieurs lieues sans apercevoir une habitation humaine, sans faire d'autre rencontre que celle de quelques douaniers qui sont les Bédouins de ces parages. C'est au milieu de cette solitude, au fond d'une vallée dont la pente appartient au bassin de la Chiers, que se trouvent les ruines de l'abbaye d'Orval.

Au premier coup-d'œil, ces débris imposants offrent avec les ruines de Villers une analogie frappante; mais l'impression qu'elles produisent est plus saisissante encore. Leur masse est plus considérable; le site qui les entoure a plus de grandeur, et enfin, leurs murs calcinés par l'incendie, troués par les boulets, attestent une destruction plus violente, racontent une chute plus terrible au bout d'une prospérité plus grande.

A Villers, des monuments du xiii^e siècle dressent encore leurs squelettes entiers, dont le temps seul a effondré les voûtes et détaché les revêtements; à Orval, des bâtiments presque neufs, une église du milieu du xviii^e siècle, ne laissent plus que d'informes monceaux de décombres. Mais à Orval comme à Villers, à la destruction révolutionnaire a succédé celle de la cupidité. D'avidés et sacrilèges profanateurs ont retourné le sol, défoncé les sépultures, et jeté les os parmi les orties.

J'ai vu à Villers la pierre tumulaire qui avait recouvert les restes des ducs de Brabant Henri V et Jean III; elle gisait brisée parmi les hautes herbes de l'ancien cimetière; quant aux illustres ossements qu'elle ne protégeait plus, personne n'a pu me dire ce qu'ils étaient devenus.

J'ai vu encore le tombeau du bienheureux Gobert d'Aspremont, dans le cloître du même monastère. Pendant six siècles, les moines de Villers et tout l'ordre des Bénédictins l'avaient vénéré comme un de leurs saints, et ils estimaient autant qu'une chasse d'or le cercueil de plomb qui renfermait ses reliques. Si ces reliques n'eussent eu pour les protéger qu'un sarcophage de pierre, peut-être aujourd'hui reposeraient-elles encore dans le même lieu, et leur poussière se seraient-elle confondue avec celle de la maison où elles avaient vécu, où les avaient animées le souffle de la plus ardente charité ¹. Mais le cercueil de plomb a été enlevé et vendu six sous la livre. Qu'a-t-on fait des ossements ?

A Orval, mêmes profanations. Les pierres sépulchrales brisées, avec leurs fragments d'inscriptions, sont un des premiers objets qui frappent les regards. Et au milieu de cette grande scène de désolation, ce n'est pas là le spectacle le moins triste.

Les bienfaiteurs de cette abbaye, les comtes de Chiny de la maison de Granson, sont presque tous enterrés à Orval. Ils avaient espéré trouver le repos éternel dans cet asile de paix qu'ils avaient fondé. Où sont les restes des comtes de Chiny ?

¹ On trouve la touchante histoire de l'abbé Gobert d'Aspremont dans l'ouvrage de ВУТКЕН : *Généalogie de la maison de Lynden*.

Voici comment l'historien du Luxembourg, Berthollet, raconte la fondation de l'abbaye d'Orval :

« Vers l'an 1070 des religieux Bénédictins sortis de la Calabre, arrivèrent par la Lorraine jusqu'aux confins de la forêt des Ardennes, et là, ils trouvèrent une vallée déserte, entourée de trois montagnes, au milieu d'un bois fort épais, et arrosée de fontaines. Ce lieu leur parut être une vive image des solitudes de l'Égypte, et ils s'y arrêtrèrent pour y fixer leur demeure. Le bruit des austérités qu'ils y pratiquaient, et la renommée de leur pauvreté, de leur silence et de leur contemplation, se répandit bientôt de côté et d'autre, et parvint jusqu'au comte de Chiny. Arnould II charmé de leur institut, et ravi de les avoir dans ses terres, leur céda avec plaisir la jouissance de ce désert, et les anachorètes reçurent ce don avec reconnaissance.

» Vers ce temps, la duchesse Mathilde, veuve de Godefroid-le-Bossu, alla voir le comte son parent : c'était pour se consoler avec lui tant de la perte de son mari, que de la mort funeste d'un fils unique qu'elle en avait eu, lequel âgé de huit ans venait récemment de se noyer dans la Semoy.

» Pendant le séjour qu'elle fit à Chiny, Arnould l'engagea à visiter les religieux étrangers, qui avaient déjà construit de petites cellules autour d'une chapelle, consacrée en l'honneur de la Sainte-Vierge. Mathilde accepta cette promenade, et après qu'elle y eut admiré et loué la vie austère de ces solitaires, elles s'assit sur le bord d'une claire fontaine, et y lava plusieurs fois ses mains. Son anneau nuptial s'étant détaché de son doigt sans qu'elle s'en aperçut, il

tomba dans l'eau; et quelque diligence qu'on fit, on ne put le retrouver. On lui conseilla d'invoquer la Sainte-Vierge, et de la prier avec confiance devant une de ses statues, que les Bénédictins de Calabre avaient placée dans leur oratoire. Elle le fit, et étant retournée à la fontaine, elle vit son anneau qui flottait à la surface de l'eau. « (Selon d'autres, elle vit nager vers elle une truite qui s'avancait gracieusement en agitant sa queue et ses nageoires, la tête hors de l'eau et tenant fort proprement du bout des lèvres le précieux anneau d'or qu'elle vint présenter à la duchesse). » Elle le reprit avec joie et s'écria :

» Heureuse vallée qui a reproduit cet or que je cherchais avec ardeur! En mémoire de ce fait elle sera dorénavant appelée la vallée d'or. » C'est de là que l'abbaye reçut le nom d'*Auræa-Vallis*, Orval, et qu'elle prit pour armes : *d'argent à un ruisseau d'azur, d'où sort une bague d'or, à trois diamants au naturel* ¹.

Les armes des comtes de Chiny étaient *d'azur à deux truites adossées d'argent en pal cantonnées de huit croix au pied fiché d'or*.

La duchesse Mathilde, émerveillée de ce prodige, fit aux religieux de grandes largesses « et engagea le comte Arnould à leur conférer de nouveaux bienfaits. Alors ils commencèrent à se bâtir une église dans les formes, avec un monastère; mais avant qu'ils les eussent achevés, ils reçurent ordre de leur supérieur de retourner en Calabre. Ainsi leur ouvrage demeura imparfait. Otton (comte de Chiny) héritier de la piété

¹ BERTHOLLET, *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et comté de Chiny*, tom. III, liv. XXVII. Ce récit de Berthollet est presque littéralement traduit de HEDERIQUE, *Historia ordinis cisterciensis*, lib. II.

de son père, ne laissa point dépérir cet établissement. Mais il le donna en 1110 à des clercs, à condition qu'ils vivraient sous la conduite d'un prévôt. Cette donation fut ratifiée en présence de Brunon, archevêque de Trèves et déposée sur le maître-autel de l'église métropolitaine... Fulbert en fut le premier prévôt... La dédicace de l'église eut lieu en 1124. »

Dès la mort du premier prévôt, le relâchement se mit parmi les chanoines. Le comte Albert de Chiny, fils d'Otton, « qui ne put souffrir leur vie licencieuse » s'adressa à son oncle Adalbéron, évêque de Verdun, pour le prier de lui envoyer des religieux de Citeaux. L'illustre fondateur de cet ordre, Saint-Bernard, remplissait alors l'Europe de la renommée de ses vertus. Une étroite amitié le liait à Adalbéron, qui lui fit part de la prière de son neveu. Saint-Bernard chargea l'abbé de Trois-Fontaines, au diocèse de Châlons, d'envoyer quelques-uns de ses moines à Orval, pour y établir la règle de Citeaux. Ils y arrivèrent le 9 mars 1131, et prirent possession du monastère le même jour. Quelque temps après, Saint-Bernard vint lui-même visiter cette maison, et charmé de sa régularité, il anima par ses paroles la ferveur de ses disciples, et leur donna un calice doré que les moines conservèrent toujours comme une inappréciable relique.

Depuis ce temps, le monastère d'Orval ne cessa de donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Il n'en mit en oubli qu'une seule, la pauvreté; et ce fut assez peut-être pour motiver l'arrêt de la Providence, qui le condamna. Protégé par les comtes de Chiny, par Rodolphe de Habsbourg, par les empereurs de la

maison de Luxembourg, il devint un des plus opulents de la Belgique. Détruit en partie au mois d'août 1637, par les troupes du maréchal de Châtillon occupées au siège de Chevancy, peu de temps après on jeta les fondements d'un nouveau monastère et d'une nouvelle église, qui ne fut achevée qu'en 1758. La magnificence des nouveaux bâtiments était telle, et les ruines l'attestent encore, qu'Orval devint une des plus belles abbayes de la chrétienté. Voici ce qu'en dit l'abbé de Feller qui la visita au moment où les constructions touchaient à leur terme :

«... L'ancien bâtiment ressemble à une ville, et le nouveau à une résidence royale. Quoi qu'il ne soit pas achevé, il est aisé de voir que ce sera *la plus belle abbaye du monde.* »

Le savant et pieux écrivain nous a laissé sur ce monastère les plus intéressants détails. Il fait de l'humilité des moines un éloge qui contraste un peu avec l'orgueil de leur fastueuse demeure :

« Je puis dire que j'ai été bien content de ces religieux, très-sages, très-modestes, très-sobres, austères sans excès et sans affectation, contents et gais. Ils s'occupent du travail des mains et ont du goût pour l'étude. Leur bibliothèque est riche et choisie... Cette maison fait vivre tous les villages des environs, loge les passants durant trois jours, nourrit une infinité de pauvres, occupe des artisans et des ouvriers sans nombre; est une hôtellerie commode et honnête ouverte à toute honnête personne, sans distinction, qui y est traitée selon son mérite et son rang; est une ressource assurée pour l'État, auquel elle a donné des sommes immenses dans des circonstances où le

trésor public était épuisé. O philosophie destructive de tout bien ! épargne à ce charmant et pieux désert les dévastations de tes cruels systèmes ! ¹ »

Quel triste pressentiment perce dans ces lignes, écrites en 1787 ! La prière de l'abbé de Feller ne fut point exaucée. Les vertus particulières des moines d'Orval ne pouvaient rien pour empêcher leur abbaye d'être enveloppée dans le terrible jugement qui avait condamné sans retour tout l'ordre de choses et d'idées auquel elle avait le malheur d'appartenir. L'ouragan qui la renversa fut épouvantable ! — C'était en 1793 ; un corps de troupes françaises, sous les ordres du général Loison, assaillit l'abbaye. Le bruit avait couru, à tort ou à raison, que, lors de la fuite à Varennes, Louis XVI était attendu à l'abbaye d'Orval. Les républicains français avaient à se venger sur cette maison de ce que, deux ans auparavant elle eut pu soustraire leur roi au couteau de la guillotine. Ils firent ce qu'eurent fait, quinze siècles auparavant, les soldats de Genséric ou d'Attila. L'abbaye fut pillée et ravagée, les sanctuaires souillés et profanés, les tombes violées, les reliquaires et les vases saints volés et brisés, et ce qu'ils contenaient foulé aux pieds ; les statues, les bas-reliefs, les riches boiseries, les tableaux, les fresques, les trésors des sacristies et ceux, plus précieux encore, de la bibliothèque, amassés par six siècles de piété, de patience et d'étude, détruits avec un aveuglement qui n'avait pas, comme celui des iconoclastes, l'excuse d'une aberration du sentiment religieux. Après cela, on chargea l'incendie de dévorer

¹ DE FELLER, *Itinéraire*, tome II, pag. 300-304.

les bâtiments, et pour hâter l'œuvre de destruction, des batteries, placées sur les hauteurs voisines, lançaient des boulets dans les flammes. On avait ouvert les tombeaux des abbés, dans l'espoir d'y trouver des choses précieuses : on n'y trouva que des sandales !

Dans l'immense entassement de ruines qui couvre l'emplacement de l'abbaye d'Orval, ce qui frappe le plus vivement l'attention, c'est la grandeur des plans, et le goût parfait avec lequel la disposition des bâtiments s'harmoniait à la nature du site qui les environne. Ainsi, les jardins de l'abbaye occupaient l'ouverture d'une vallée dont le fond s'élevait en amphithéâtre. Les deux parois étaient taillées en gradins formant de chaque côté sept étages de terrasses. A leur pied serpentait un petit ruisseau, qui allait se joindre plus loin aux eaux de la fontaine de la duchesse Mathilde. Aujourd'hui, toutes ces eaux murmurantes s'échappent à travers les décombres, et forment çà et là des accidents romantiques et inattendus. L'emplacement de l'ancien cimetière est devenu un lac, traversé par une chaîne d'arceaux en ogive. Souvent elles ne trahissent leur passage que par un bruissement souterrain. Ailleurs, on les voit luire au fond des caves, comme des aires de cristal. Ces caves sont les parties les mieux conservées des ruines. Elles semblent par leur nombre et leurs vastes dimensions, avoir plutôt servi de base à un entrepôt qu'à une abbaye.

Il reste debout un admirable débris de l'église ancienne, de celle dont la dédicace eut lieu en 1124. Le dessin que j'en ai pris a été reproduit par la gravure dans la *Belgique monumentale*. Le style architectural

est celui de la transition du roman au gothique. Les colonnes, groupées en faisceau, soutenaient une voûte ogivale. Leurs chapiteaux, curieusement variés, sont d'un dessin et d'un travail parfaits. Quelques-uns sont ornés de feuilles d'acanthé qui ont presque l'élégance de l'antique. Au-dessus du portail se trouvait une rose, d'une forme originale et très-rare dans les ouvrages de cette époque.

De l'église du xviii^e siècle il ne reste qu'une aire, avec quelques tronçons de colonnes. Parmi les pierres tumulaires, j'ai retrouvé quelques-unes des épitaphes recueillies par Berthollet, entre autres celle-ci :

Cy gist Gobert d'Afflance Escuier qui trepassat l'an de grâce de nostre signour MCCC. XXIII le XII de may. Proiés por ly.

J'en vis une où l'on ne pouvait plus distinguer que ces seuls mots :

OEternæ memoriæ...

le reste était devenu illisible. Qui peut se flatter ici-bas de laisser après lui une mémoire éternelle? Voici un défunt qu'on avait déposé dans l'église d'un monastère fondé à *perpétuité*, comme disaient les chartes des princes, les privilèges des empereurs et les bulles des papes. Les pieuses mains qui l'ensevelirent inscrivirent sur sa tombe le vœu de voir sa mémoire vivre éternellement; et voici que la sainte demeure où il reposait n'est plus qu'un amas de ruines. Voici que sa tombe a été brisée, ses os jetés au vent, et que, de son épitaphe d'où son nom a disparu, il ne reste plus que les deux mots qui attestent le néant des prétentions humaines devant la toute-puissance de la mort.

A l'entrée de l'abbaye, en avant des édifices religieux, se trouvaient d'innombrables dépendances : fermes, étables, granges, brasserie, forges, hôtellerie pour les voyageurs, logements d'ouvriers de tous métiers. Au milieu de cette contrée pauvre et reculée, à laquelle elle donnait en quelque sorte l'existence, cette abbaye était la main visible de la Providence. Depuis que cette main s'est retirée, le pays est-il plus prospère, le paysan plus riche et plus heureux ? Quel bienfait remplace pour lui ce bienfait permanent, cette source intarissable de consolations pour les malheureux, de travail pour les indigents valides, d'aumônes pour les indigents infirmes ou malades ? Parmi les rares habitants de ses domaines vendus, quelques-uns peut-être sont devenus électeurs ; mais le bûcheron courbé sous son fardeau ne le trouve pas plus léger parce qu'il n'a plus à le porter à l'abbaye, d'où il ne sortait jamais que reposé et fortifié. Quand, en hiver, il grelotte de fièvre et de misère devant son foyer de tourbe, la maladie et la faim ne lui paraissent pas plus supportables parce que de désolants sophistes lui auront appris à mépriser la charité.

Au témoignage que nous a laissé l'abbé de Feller, de la vie régulière des moines d'Orval, je veux ajouter celui de Berthollet. Tous deux du reste sont confirmés par la tradition. Nulle part, aux environs, je n'entendis ces récits malins, ces anecdotes scandaleuses, auxquels l'opulence monacale a donné lieu ailleurs. Ici cette opulence ne blessait personne, parce qu'elle était le pôle vers lequel se tournaient toutes les espérances.

Voici ce qu'écrivait le père Berthollet, vers 1764 :

« L'abbaye d'Orval est située à deux lieues de la ville de Chiny, dans une vallée arrosée de plusieurs fontaines. Sa situation, dit-on, a quelque ressemblance avec l'abbaye de la Trappe, au diocèse de Scez, en France. Depuis la réforme qu'on y a introduite, les austérités y sont grandes, le silence perpétuel, de même que l'abstinence des viandes. Hors le carême, les religieux dinent à onze heures et à deux ou quatre lorsque c'est jeûne. Il y a deux dortoirs, l'un pour les prêtres ou les clercs, et l'autre pour les frères servants, deux réfectoires, et à l'église, deux chœurs. Les dortoirs ont la figure d'une grande salle, sans cellules murées, et les lits ne sont séparés que par des planches, hautes d'environ six pieds, dont l'entrée est fermée par une grosse toile. La manière de vivre y est très-édifiante, et l'hospitalité envers les pèlerins très-exemplaire, de même que la charité envers les pauvres. L'enceinte de l'abbaye est garnie de hautes murailles garnies d'espace en espace de petites tours, en forme de guérites, ce qui présente un aspect très-agréable ¹. »

Quand Dieu changea la Pentapole de Palestine en un lac de soufre et de bitume, il y avait sans doute dans ces cinq villes plus d'un homme vertueux qu'isolément il n'eut point frappé; quand le déluge noya l'humanité, pervertie dès sa jeunesse, Noë sans doute n'était pas le seul juste; mais il ne suffisait pas de quelques exceptions pour arrêter l'accomplissement des jugements de Dieu, et, dans une société condamnée, les bons et les mauvais subissent ensemble les conséquences de la solidarité.

¹ BERTHOLLET, tome III, p. 226, dans les notes.

ENVIRONS DE SPA.

BORDS DE LA VESDRE.

Quiconque a fait, une fois en sa vie, la route de Liège à Spa, par la vallée de la Vesdre, a dû éprouver quelque chose de semblable aux impressions que voici :

D'abord, un peu avant d'arriver au pont de Chénée, il aura admiré le magnifique coup-d'œil que présentent la Boverie avec ses grands rideaux de peupliers, ses belles eaux courantes, ses vastes houblonnières, ses jardins et ses usines ; la vallée de la Meuse avec les innombrables cheminées de ses forges, de ses houillères, et de ses hauts-fourneaux : Ougré, Scles-sin, Seraing, ces Babels de l'industrie moderne ; les riants côteaux d'Angleur et de Quincampoix, avec leurs villas entourées de plantureux vergers, et les immenses ateliers où s'élabore le zinc des mines de la Vieille-Montagne ; l'entrée de la vallée de l'Ourthe avec le château de Beaufraipont, celle de la vallée de

la Vesdre avec le château et le populeux village de Chénée ; et Chèvremont que surmonte un bouquet de vieux tilleuls ; et enfin, le beau groupe de montagnes qui séparent les vallées de la Meuse, de l'Ourthe, et de la Vesdre.

Puis, de Chénée à Chaudfontaine, la route est délicieuse. La vallée est pleine de fraîcheur, la Vesdre roule ses eaux brunes et claires entre des prairies émaillées de lichnys roses, de renoncules jaunes et de chrysantèmes blanches ; les prés sont bordés de hauts peupliers du Canada, dont le feuillage, incessamment agité, semble un écho aérien du murmure de la rivière ; les versants des collines sont boisés ou laissent percer çà et là quelque pan de roche calcaire ; enfin, les maisons et les fabriques sont groupées d'une façon pittoresque et ne déparent point le paysage. Malheureusement il n'en est pas de même du chemin de fer. Chef-d'œuvre du génie humain, vrai travail de géants, qui n'a rien à envier aux plus grands travaux de l'antiquité, le chemin de fer de la Vesdre est pour la Belgique un véritable titre de gloire. Ses ponts, ses viaducs, ses tunnels excitent justement l'admiration des étrangers et sont l'honneur des ingénieurs qui les ont construits ; mais pour la classe inutile et fantasque des rêveurs, à laquelle j'ai le malheur d'appartenir — ses hauts remblais aux talus semés de décombres et de scories, ses écorchures aux flancs des montagnes, interceptent la vue et affectent désagréablement le regard. Le sifflet strident et le hoquet des locomotives rompent péniblement le silence où s'élevait seul autrefois le bruit des cascades écumant au pied des vannes, ou le retentissement monotone et lointain des

marteaux de forge. A Chaudfontaine, ces êtres capricieux dont je parle regretteront peut-être de voir régner, au lieu de la tranquillité habituelle d'un séjour de bains, l'agitation vulgaire et le mouvement affairé d'une station. Lecteur, vous haussez les épaules, et vous avez raison ; mais rassurez-vous : l'espèce en est heureusement fort rare en Belgique, de ces contemporains du progrès industriel !

Il est certain — et cette impression je ne l'aurai pas seul ressentie — qu'il existe pour moi deux Chaudfontaines bien distincts. Le village moderne que chacun connaît, devenu faubourg de Liège grâce au chemin de fer, la station pleine de bruit et de poussière, me rappelle un autre Chaudfontaine, que je connus à dix-huit ans et auquel se rattachent quelques-uns de mes plus doux et de mes plus intimes souvenirs. Souvenirs qui s'agitent confusément dans le cadre d'une belle vallée, pleine de mystère, de détours amoureux, de repos et de rêverie. Mais pour la revoir ainsi, il ne me manque peut-être que le prisme merveilleux à travers lequel je la regardais alors, et que Dieu ne prête ici-bas qu'à des regards de dix-huit ans ?

Au demeurant, que Chaudfontaine ait perdu ou gagné à la construction du chemin de fer, ce n'en est pas moins un fort joli endroit, un de ces lieux qui arrachent un soupir au voyageur qui passe et lui font souhaiter d'y pouvoir fixer sa vie.

La rapidité extrême qui fait le mérite des voyages sur les chemins de fer, ne permet plus de rien voir entre le départ et l'arrivée. Les châteaux, les usines, les sites pittoresques, passent devant vous comme un

songe. La Rochette, qui du haut de sa terrasse domine toute la vallée; La Brouck et ses fonderies de zinc entourées de monceaux de débris d'une couleur rougeâtre indiquant d'anciennes alunières; le Trooz avec son vieux castel, bizarre petite bicoque dont les deux tours sont toutes barbouillées de houille; Fraipont dont les collines encadrent un si riant paysage; Goffontaine où un bras de la Vesdre va s'engouffrer sous les rochers pour reparaitre un quart de lieue plus loin; la campagne de Louhau, et la belle villa gothique de M. Biolley, avec son châlet qu'on croirait transporté des montagnes d'Appenzell : tout cela vous est apparu un moment, comme ces paysages nocturnes qu'on aperçoit à la lueur des éclairs, et qui se replongent dans l'obscurité avant que vous ayez eu le temps d'en saisir les détails. Et franchement, quelque soit le charme du pays qu'on traverse ainsi à vol de locomotive, il ne faut pas regretter cette vitesse; l'ancienne route était ennuyeuse et présentait de graves inconvénients. Je retrouve dans mes notes la boutade suivante qu'elle m'inspira il y a aujourd'hui dix ans : « ... Vous avez roulé jusqu'au premier relai, ayant une montagne à votre droite et une rivière à votre gauche. Tandis qu'on changeait de chevaux, vous avez mis la tête à la portière, vous étiez à Chaudfontaine. Le site est délicieux, la nature âpre et pittoresque; vous respirez à l'aise dans cet air pur, vous vous félicitez de votre voyage et vous vous abandonnez avec confiance à la joie de traverser un si beau pays; puis on part.

» Un quart d'heure après, vous remettez la tête à la portière pour voir si, en avançant, cette belle nature

a déroulé quelques page nouvelle. C'est encore beau ; vous avez toujours une rivière à votre gauche et une montagne à votre droite, mais ce n'est ni plus ni moins beau que Chaudfontaine ; c'est la même chose.

» Un quart d'heure plus tard, vous regardez encore. Rien n'a changé dans l'aspect du pays ; seulement, on a passé un pont, vous avez maintenant la rivière à droite et la montagne à votre gauche. C'est toujours très-beau, mais vous commencez à trouver que c'est toujours le même genre de beauté et qu'un peu de variété n'y gâterait rien. Vous ne tardez pas à faire une autre découverte, c'est que, quoique la voiture soit lancée au grand trot et les relais bien servis, dans le fait, vous n'avancez guère. Les zigzags de la route, qui suit la rivière et la vallée dans leurs méandres sans nombre, font que l'on s'approche du but par un procédé analogue à celui d'un navire louvoyant contre vent et marée. La levée, mal macadamisée, fait monter sous les pieds des chevaux un épais nuage de poussière qui vous aveugle et, même à travers les stores baissés de la voiture, fait disparaître la couleur de vos habits sous une couche grise uniforme. Les molécules impalpables qui se sont glissées sous vos paupières, vous révèlent d'une façon douloureuse la nature calcaire de la roche qui vous environne.

» Ceci a lieu quand il fait très-beau ; quand il pleut, les roues plongent jusqu'aux essieux, et les chevaux jusqu'au ventre, dans une boue liquide et blanchâtre. Boue ou poussière, il n'y a pas de milieu. J'ai vu des voitures stationnant aux relais et où chevaux, conducteurs, malles et voyageurs, ressemblaient

au Gille de la foire, après qu'Arlequin lui a versé sur la tête un sac de farine.

» Ces petits inconvénients refroidissent singulièrement déjà votre enthousiasme pour le paysage et, au fond du cœur, vous regrettez les bons pavés de grès du Brabant ; vous poussez un soupir en songeant au chemin de fer que vous venez de quitter, et vous envoyez au diable l'Irlandais Mac-Adam et son invention. »

C'est une justice à rendre au chemin de fer, qu'il est incapable de vous causer autant de mauvaise humeur.

A Pepinster, force vous est de reprendre l'ancien mode de locomotion. Vous pouvez vous confier à un omnibus, à moins que vous ne préfériez né lui confier que votre malle et franchir à pied les deux lieues et demie qui vous séparent encore de Spa. C'est le parti que je vous conseille, d'après ma propre expérience.

Pepinster doit son nom à l'un des trois Pépin, ancêtres de Charlemagne, qui y avait un repos de chasse. Nous quittons les rives de la Vesdre pour remonter celles de la Hoëgne, obscure et sauvage rivière qui descend des hautes fanges à l'orient de Spa. A son confluent avec la Vesdre, elle alimente de riches usines, de grandes manufactures de draps ; nous la verrons dans la partie supérieure de son cours, promener à travers des bruyères arides, ses eaux inconnues où viennent s'abreuver les sangliers et les loups de l'Ardenne. Les rivières qui naissent dans les solitudes des montagnes, qui descendent par de longs détours vers les lieux habités, baignant d'abord de pauvres hameaux de pâtres et de bûcherons, arrosant ensuite des

populeux villages, des villes industrielles, et s'égarant dans de vastes plaines où elles semblent chercher leur pente, jusqu'à ce qu'elles se joignent à quelque grand fleuve qui les entraîne à travers des cités opulentes et vont se perdre avec elles dans l'immensité de l'Océan, sont l'image d'un peuple dont les origines mystérieuses se cachent dans les ténèbres de l'antiquité, et qui, après avoir erré longtemps à travers les steppes de la barbarie, descend lentement de ces hauteurs incultes, cédant à la pente irrésistible qui l'entraîne vers la lumière, cotoyant les rivages de l'humanité à ses différents âges, hésitant entre les influences contraires qui le sollicitent, jusqu'à ce qu'il rencontre un peuple plus fort, plus âgé que lui dans la vie sociale, qui l'entraîne dans son tourbillon, l'associe à sa destinée et va se jeter avec lui dans le grand Océan de la civilisation universelle, où toutes les sociétés humaines viendront se confondre et s'absorber à leur tour.

On trouve au-dessus de Pepinster un phénomène géologique fort remarquable. C'est une crête de rochers, de l'espèce qu'on nomme *poudingue*, qui se dresse sur le haut et le versant de la montagne, à gauche, semble autrefois avoir barré toute la vallée, et se montre de nouveau sur le versant opposé. Son aspect est celui d'un énorme mur en cailloutis, dont le temps a ébréché les créneaux. On dirait un débris d'une de ces gigantesques constructions que les peuples civilisés de l'antiquité opposaient comme des digues aux irruptions des peuples barbares, telles que la grande muraille de la Chine, le mur de Septime Sévère entre la Bretagne et la

Calédonie, ou celui qui fermait l'Égypte du côté de l'isthme de Suez. Les fissures horizontales et verticales qui divisent cette roche en gros blocs presque cubiques, la font ressembler à une œuvre humaine et éloignent, à la première vue, l'idée d'un phénomène naturel.

Les habitants du pays font honneur de sa construction à l'ennemi de notre salut, et l'appellent *le mur du Diable*. Voici ce qu'ils racontent :

« Saint Remacle, 27^e évêque de Tongres, qui vivait en 650, était parvenu à extirper le paganisme dans cette contrée sauvage. Le diable en conçut tant de dépit qu'une belle nuit il se mit à l'ouvrage et construisit, avec les cailloux de la rivière, un mur qui, en arrêtant le cours des eaux, devait noyer en partie le marquisat de Franchimont. Les habitants alarmés prièrent Saint Hermès, l'un des patrons du chef-lieu, de venir à leur aide. Le saint les exauça et d'un seul mot culbuta le mur, mais dans son centre seulement ¹. »

« Lorsque l'on est parvenu sur le point élevé qui domine les murs du diable, on se trouve de niveau avec la crête de la chaîne de montagnes nommée *Nid des Aguesses* ; sur le flanc de l'une d'elles, on distingue une place nue, grisâtre et rougeâtre. Suivant la chronique du lieu, c'est l'endroit où le cheval de Pépin s'est abattu ; d'autres prétendent que c'est l'empreinte des pieds de Bayard, ce fameux cheval des quatre fils Aymon ². »

La route passe au pied d'un rocher que surmonte

¹ Le docteur Bovx, *promenades historiques dans le pays de Liège*, tome II.

² *Ibidem*.

une église gothique moderne, placée là, avec un tact heureux, pour la décoration du paysage. A droite sont les jardins et le pavillon de Jusleville, qui doivent au choix du site, autant qu'à l'art, d'être une des plus riantes villas que j'aie rencontrées. Il s'y trouve une source Thermale dont la température varie de 14 à 17 degrés. Quelques antiquités découvertes près de là font supposer qu'elle fut connue et utilisée à l'époque de la domination romaine.

Nous traversons sans nous y arrêter, le bourg de Theux, et bientôt apparaissent à nos yeux les ruines imposantes du château du Franchimont. Nous saluons ces nobles débris, illustrés à jamais par l'héroïsme des six-cents, et nous nous promettons d'en faire le but d'une des premières excursions que nous ferons des eaux de Spa, dont nous ne sommes plus éloignés que de deux petites lieues.

LETTRES ÉCRITES DE SPA.

A S. D. B.

I.

JUIN, 18..

Voici huit jours que je suis à Spa et je ne puis encore me consoler d'y être venu sans toi. Je me suis si bien habitué à te faire le confident de toutes mes pensées, de celles surtout que m'inspire la vue des beautés de la nature, qu'il me semble quand je me trouve seul devant elles, qu'il me manque une faculté pour les voir sous leur vrai jour. A quoi bon, devant un site nouveau, évoquer des souvenirs de voyage ou de lecture, si je ne t'ai pas là pour te les communiquer ? Tu vois bien que j'ai tort, cent fois tort, d'être venu ici sans toi. Je pense maintenant que les raisons que nous avions, moi de partir, toi de rester, étaient bien puériles. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'à cause de ton absence, je m'ennuie ici considérablement.

Que de fois nous avons formé le projet de parcourir ensemble ce pays ! Que de fois nous nous sommes

aits : « Quel plaisir nous aurions à remonter ensemble les belles rivières des Ardennes, à gravir ses montagnes, à visiter les ruines pittoresques de ses châteaux ! Nous irons au printemps, quand les genets en fleurs parent de leurs bouquets d'or la nudité des rochers ; ou en été, quand les bruyères se couvrent d'un manteau de fleurs pourpres ; ou en automne, quand le feuillage des forêts se nuance de teintes chaudes et variées. Il ferait beau même voir les Ardennes en hiver, quand les pluies ont changé les rivières en torrents, quand le givre suspend aux flancs des ravins ses blanches guirlandes et ses capricieuses cristallisations. Mais à coup sûr, nous irons voir tout cela ensemble. » Voilà ce que nous disions. Hélas ! ami, nous sommes au mois de juin, les genets sont en fleurs ; déjà les pointes des bruyères se colorent d'un pâle lilas ; je vois tout ce que j'avais désiré de voir, mais je le vois sans toi ! Je vais tâcher pour me venger, de te faire partager mes regrets.

Je ne te parlerai pas, à propos de Spa, des choses banales que tout le monde connaît. Ses sources minérales et gazeuses dont les empiriques de l'endroit vantent les cures miraculeuses ; ses casinos où la roulette et le trente-et-quarante étalent leurs décevantes tentations ; les substantielles tables d'hôte dont les vertus rencontrent moins de sceptiques que celles de ses fontaines ; ses promenades tirées au cordeau, dont l'arpentage à heure fixe fait partie de l'hygiène des eaux : tout cela, tu le connais sans l'avoir vu, pour peu que tu aies lu quelqu'un des trop nombreux livres dont Spa a été le prétexte.

Si cependant tu tenais à avoir mon avis sur ces

choses, je vais te satisfaire au plus vite. Commençons par les fontaines.

Il s'en trouve une au beau milieu du bourg, recouverte d'un monument en forme de temple païen, dédié à la mémoire de Pierre-le-Grand : on l'appelle *le Pouchon*. Le fondateur de la puissance moscovite but de ses eaux en 1717. Une de leurs qualités est de remplacer la levure dans la composition des crêpes. Elles sont très-ferrugineuses et exigent, pour être digérées, un excellent estomac. Après chaque verre il faut se donner un peu d'exercice ; c'est pourquoi la municipalité spadoise avait fait planter tout auprès une allée de tilleuls qu'on nomme *la promenade de quatre heures*. Il paraît que c'est précisément à quatre heures que l'Hygie aux joues fraîches qui est la nymphe du Pouchon, vient s'asseoir sous leur ombrage. Je ne me propose pas de l'y chercher.

J'aimerais mieux aller demander la santé à l'Hygie silencieuse qu'on dit assise sous l'ombre épaisse de la forêt de *la Géronstère* ; mais elle ressemble à ces belles dames dont la bouche souriante laisse échapper une haleine fétide. A la surface de ses eaux blanchâtres et fades viennent crever de petites bulles de gaz sulfureux qu'on prendrait à leur puanteur pour des exhalaisons du Styx. Toutes les sources de Spa participent un peu de cette qualité ; mais aucune ne la possède au même degré que la *Géronstère* : aussi guérit-elle de beaucoup de maladies contre lesquelles les autres sont impuissantes.

Si, au lieu de ses vertus médicinales dont je me soucie fort peu, elle avait la limpidité cristalline, la fraîcheur glaciale et la pureté de goût de notre

fontaine des Philosophes, il serait doux de venir se désaltérer à son onde, après une course dans les montagnes, en mangeant les fraises, les framboises et les myrtils, glanés dans les bois d'alentour. Le site solitaire, agreste, ombragé, au milieu duquel elle sourd, au pied de la haute fange qui sépare le vallon de Spa de la vallée de l'Emblève, conviendrait à la rêverie. La chute des feuilles sur les gazons souvent foulés par les pas de mystérieux malades, y doivent faire songer en automne à l'élegie de Millevoie.

Une allée tirée au cordeau et bordée de tilleuls comme toutes les promenades de Spa, mène de la Géronstère à *la Sauvenière*. Je serai moins sévère à l'égard de cette fontaine : ses eaux claires, fraîches et pétillantes ne semblent pas tenir des œufs pourris en dissolution. Prises en grande quantité, le dégagement intérieur du gaz acide carbonique produit un léger vertige, que la marche et le grand air ont bientôt dissipé. Si elles guérissent de quelques maux, c'est grâce à l'intercession de Saint Remacle, patron de cette contrée. Ce saint a laissé l'empreinte de son pied creusée à plus d'un pouce de profondeur dans une dalle de pierre schisteuse. Les femmes de l'Ardenne qui viennent à la Sauvenière pour faire cesser leur stérilité, ont soin en buvant, d'emboîter leur pied dans cette cavité. Ingérées dans cette attitude, les eaux exercent à la fois un effet thérapeutique et une influence miraculeuse. Saint Remacle, évêque de Maestricht, fonda en 656, les abbayes de Malmédy et de Stavelot. En ce dernier lieu, alors tout-à-fait sauvage, un loup dévora un âne qui apportait des pierres d'une carrière voisine. Saint Remacle pour



La Roche.

punir le loup, le força à porter lui-même les pierres sur son dos; il le dressa parfaitement à ce métier, et chaque fois que le loup arrivait à destination avec son fardeau, le saint lui disait en patois du pays : « *Stav, leu* » arrête-toi, loup. D'où le nom de *Stavelot*. Les historiens ont bien imaginé une étymologie plus savante et fait dériver *Stavelot* de *Stabulum* : mais j'aime mieux celle de la légende.

A quelques pas de la Sauvenière jaillit une autre source qu'on nomme la *Groesbeek*, du nom de Gérard de Groesbeek, évêque de Liège, qui la fit décorer d'un petit monument. C'est de toutes les eaux de Spa, celle dont la saveur m'a paru la moins désagréable.

On redescend vers Spa le long de la route de Malmédy; un chemin à droite vous conduit aux *Tonnelets*. Ce sont plusieurs sources jaillissant avec une grande abondance; le gaz qu'elles exhalent s'échappe également à travers les fissures du sol environnant. Au hameau du Nivezé, le gaz remplit souvent les caves et, si l'on n'avait la précaution de les aérer, pourrait occasionner de graves accidents. On dit même qu'il a déjà causé quelques asphixies. L'eau des *Tonnelets* est recueillie dans un bassin vaseux entouré de charmilles; quelques intrépides vont s'y baigner.

Voilà les sources que chacun connaît et que tous les étrangers visitent. Il en est d'autres qui sont complètement négligées et que beaucoup de personnes, à Spa même, ne connaissent pas. On m'a montré le *Barisart*, dans une prairie au bas du bois de la Géronstère; le *Watroz*, entre Spa et le Nivezé; le *Pouhon des vers*, près d'un ruisseau appelé *Picherotte*; le *Pouhon Piat*, près de la Géronstère, etc. Enfin, on trouve

partout aux environs de Spa des sources plus ou moins ferrugineuses, ce qui se reconnaît du premier coup-d'œil au carbonate de fer qu'elles déposent au fond de leur bassin. Ignorées et sans nom, elles valent autant, probablement, que celles qui ont acquis une célébrité européenne. Leur obscurité doit consoler les hommes de génie incompris qui ne parviennent pas à occuper d'eux la renommée.

Il est convenu qu'en allant à Spa, on va *aux eaux*. Une visite aux fontaines est donc le premier devoir du touriste; c'est aussi la première chose dont je devais te parler. Après les eaux, le jeu. Je connais ta sainte horreur pour la *roulette* et le *trente-et-quarante*, je ne t'en dirai donc rien. D'ailleurs, tu sais ce qui se passe aux bains d'Allemagne; c'est partout la même chose. Je te dirai seulement que le dieu Tripot est ici en si grande vénération qu'on ne lui a pas élevé moins de trois temples. Le plus vaste et le plus magnifique s'appelle *la Redoute*. Il contient, outre la salle consacrée au dieu, une fort belle salle de concerts et de bals, un théâtre et un café: Ceci est la résidence de ville; la *Salle Levoz* et le *Wauxhall* se trouvent à quelque distance du bourg, et sont entourées de beaux jardins. Au temps de la grande splendeur de Spa, c'est-à-dire dans les dernières années qui précédèrent la révolution française, on offrait en même temps des sacrifices à la divinité du lieu dans ces trois différents sanctuaires. Aujourd'hui que la concurrence des eaux d'Allemagne a amené la décadence de Spa, il est fort rare que les joueurs se trouvent à l'étroit quand ils sont tous réunis autour du tapis vert de la Redoute.

Tu auras lu sans doute qu'il y a à Spa des promena-

des admirables. Cela est vrai au point de vue du vulgaire comme au point de vue de l'artiste et du poète. Il y a les promenades qu'on a pratiquées, avec beaucoup d'art et de goût, pour l'agrément des buveurs d'eau auxquels la simple nature ne suffit point ; et celles dont la nature seule a fait les frais, ou pour l'agrément desquelles elle n'a emprunté à l'homme qu'un concours fortuit. Parmi les premières je te citerai d'abord la *Promenade de sept-heures* : c'est une superbe allée de vieux ormes, aboutissant à un rond-point de charmillles : ormes et charmillles qu'on dirait plantés par Le Nôtre. Puis, les chemins dessinés en zig-zags sur les versants boisés des montagnes qui dominant le bourg. Ces chemins conduisent doucement et sans fatigue à des sommets d'où l'on jouit de perspectives fort étendues. Çà et là il s'y trouve quelques reposoirs ; l'un a la forme d'un petit temple grec, un autre ressemble à un vaste champignon. Ce n'est pas sans intention qu'on a donné à ce dernier la forme d'un cryptogame, emblème d'une génération secrète et imprévue. Un lord, riche et original, comme tous les Anglais qu'on rencontre aux eaux, était marié depuis plusieurs années à une charmante lady, sans qu'aucun gage vivant n'eût encore prouvé que le ciel avait béni leur union. Il vint à Spa avec sa femme dans un but semblable à celui qui porte les paysannes ardennaises à boire l'eau de la Sauvenière, leur pied dans l'empreinte du pied de Saint Remacle... Le couple retourna en Angleterre à la fin de la saison, heureux déjà des symptômes qui annonçaient que ses vœux allaient être exaucés. Le lord revint seul l'année suivante, tout exprès pour annoncer à la municipalité de Spa qu'un héritier lui

était né, et qu'il désirait élever un petit monument à l'endroit précis d'où l'existence de son fils était datée. Il voulut que ce monument glorifiât par sa forme la mystérieuse vertu prolifique des eaux de Spa. Le *Champignon* est né de cette idée.

Maintenant, mon cher, j'ai fini de te conter sur Spa ce que tu aurais pu lire partout ailleurs. Quand je t'écrirai de nouveau, je me serai promené un peu en dehors du rayon des promenades banales où l'on trouve si difficilement les deux choses qui forment pour moi le charme de toute promenade : la solitude et la rêverie.

II.

SPA, juillet.

PAYSAGES.

Les étrangers arrivent en foule, les hôtels se remplissent, il y a cohue à la redoute, aux fontaines, à la *Promenade de sept-heures* : la saison des eaux est commencée.

Spa offre en ce moment un contraste bizarre. Dans le bourg, le mouvement, le bruit, le luxe, les mœurs, l'élégance, les raffinements du grand monde dans les grandes capitales; à quelques pas plus loin, la solitude, le silence, la misère, la tristesse de la plus pauvre contrée de l'Ardenne. C'est comme une joyeuse caravane campée au milieu d'un désert. Pour bien jouir de ce contraste, il faut l'observer comme je l'ai vu hier, du haut de la montagne qui domine l'*Hôtel-des-bains*. Je voyais Spa à mes pieds comme dans un plan en relief. Les rues, les places, les allées de tilleuls étaient sillonnées de promeneurs. De brillants équipages où de belles dames étalaient l'éclat de leurs

franches toilettes, en agitant des ombrelles de toutes couleurs parmi lesquelles dominait le rose, passaient, escortés de sémillants cavaliers qui essayaient de faire caracoler leurs lourdes montures ardennaises. D'autres cavaliers, montant des chevaux de noble race et de fringante encolure, faisaient cortège à des amazones dont la reine était une comtesse célèbre dans les annales du *Sport*. Des Anglais et des Anglaises, empesés dans leur gourme britannique, se reconnaissaient à la raideur de leur maintien et à la gravité méthodique de leur démarche. Le vent m'apportait les ritournelles d'une valse de Strauss, exécutée par des musiciens allemands que je voyais stationner à la *Place Royale*, avec leur petite casquette de velours posée de côté sur de longs cheveux gras, et des habits verts à courte taille, ornés d'une queue tombant jusqu'au-dessous des mollets.

J'ai tourné le dos à ce spectacle et me suis enfoncé au hasard dans le premier sentier qui s'est offert à moi. Je n'avais pas fait cent pas que toute cette vision de grande ville me semblait un rêve impossible au milieu d'un pays aussi désert, d'une nature aussi sauvage, et aussi primitive. Le sentier descendait à travers les genets vers un vallon, gazonné au milieu, boisé sur ses deux berges. La solitude y était si complète, le silence si parfait, que pendant une heure délicieuse que j'y passai, je n'y vis aucune trace d'existence humaine et n'entendis que la voix d'un petit ruisseau qui formait entre ses cailloux des cascates que je ne pouvais voir. Tandis que je cherchais à reconnaître son cours, tracé au loin sur le vert uni du gazon par sa bordure d'iris et de *Reines des prés*, un

chevreuil et sa biche, sortis du fourré, y vinrent boire avec une sécurité qui témoignait de la paix habituelle de ces lieux. — Où étaient Spa, les Anglais, les dames aux ombrelles roses, et les musiciens allemands ?

Du reste, ce que je voyais me consolait pleinement de ce que je ne voyais plus. Mon vallon était si frais, l'air si pur, si embaumé du double parfum des prairies et des bois, que je ne songeais pas à retourner au milieu de cette exhibition des plaisirs de la ville. Je ne suis pas venu à Spa pour cela.

Les compagnons de Pizarre, en explorant les solitudes vierges de l'Equateur, rencontraient parfois devant eux un cours d'eau inconnu. Ils le prenaient pour guide et descendaient le long de ses bords jusqu'au moment où ils le voyaient se perdre dans quelque grand fleuve dont ils ignoraient le nom. Alors ils construisaient un radeau et, se laissant aller à la dérive, ils s'abandonnaient au courant sans savoir où ils allaient aborder, confiants dans la fortune des aventuriers. Je n'avais pas l'espoir que mon petit ruisseau me mènerait à l'Orénoque ou à l'Amazone; les plateaux de Spa ne sont pas les Cordillières, et il y avait loin de moi aux hardis conquérants du Pérou; mais je fis comme eux. J'ignorais absolument d'où venait, où se rendait le filet d'eau large d'un pied qui répandait la vie dans ce pli du globe que je ne connaissais pas. Je commençai par le remonter jusqu'à une cepée d'aulnes et de saules qui fermait la vallée en amont. Au-delà de ce taillis s'étendait un marais, et derrière ce marais une monotone bruyère. Je tenais déjà mon fleuve par sa source — j'ai presque dit, par la queue.

Un grand chemin longeait le bois ; ce devait être la traverse de Spa à Verviers. Il montait à ma gauche ; je le suivis jusqu'au point culminant pour voir l'horizon qui s'étendait au-delà. Quel changement dans le paysage , au bout de quelques centaines de pas ! Plus de riant vallon, plus de gazon vert ni de ruisseau murmurant : plus rien que la bruyère, morne, triste, déserte, couvrant d'un manteau fauve et monotone toutes les croupes des montagnes. Çà et là, quelques déchirures laissent voir un sol pelé et noir, ou bien des rochers entièrement nus qui percent à travers la bruyère comme des ossements par les trous d'un linceul. A peine aperçoit-on, sur tout l'horizon qu'on domine, quatre ou cinq misérables habitations, isolées les unes des autres à d'immenses intervalles, et quelques pâtres veillant à la garde d'un innombrable troupeau de maigres moutons. J'ai vu un effet singulier : à une distance de près de deux lieues, un de ces troupeaux gravissait lentement un versant exposé au soleil. Chaque mouton avait son ombre derrière lui, de façon que, dans le mouvement ascensionnel, il semblait que ce fut l'ombre qui portât le mouton. On eut dit une émigration de grandes fourmis noires portant leurs larves blanchâtres entre leurs mandibules. Vers le nord, s'étendait une vallée pierreuse d'une désolante aridité. Dans le fond un lit de torrent desséché par l'été, laissait voir d'énormes quartiers de roches roulées et amoncelées. Les vallées sans eau de la Palestine ou de l'Arabie doivent ressembler à celle-là. La route qui la traversait remontait le versant opposé et se divisait en sentiers, se croisant, se séparant, se rejoignant, se mêlant, comme de longues trai-

nées de lisières enchevêtrées, qui s'étendaient d'une montagne à l'autre. Et pour cadre à ce tableau, la ligne sévère des Hautes-Fanges qui fermait l'horizon du côté de la Prusse et du Luxembourg.

Ce spectacle, mon cher ami, que je voyais pour la première fois, m'impressionna profondément. Il y a dans la désolation de certains cantons de l'Ardenne, une calme et douce poésie qui parle de repos, de silence et de paix, aux âmes que le monde a blessées, comme les solitudes de la Thébàide parlaient de l'éternité aux âmes contemplatives des premiers anachorètes. On s'étonne que le moyen âge, si pieux, n'ait point placé là quelque Chartreuse. On s'étonne plus encore qu'il ne se soit pas trouvé en Belgique un poète pour traduire en langage des dieux les mystérieuses harmonies de cette nature presque vierge, ou un romancier pour y encadrer quelque merveilleuse histoire des temps passés. Le roman historique trouverait dans les Ardennes une mine inépuisable. Dans les gorges boisées de ces montagnes, Ambiorix a cherché un refuge contre la vengeance des Romains. Dans ce chemin pierreux, le terrible *sanglier des Ardennes* Guillaume de la Marck, a dû chevaucher avec ses routiers, quand, de sa bonne forteresse de Franchimont, il bravait l'évêque de Liège qu'il devait assassiner! George Straile, le Léonidas liégeois, dut y sonner le rappel des six cents héros qu'il allait conduire à la mort pour essayer de sauver sa patrie. Charles-le-Téméraire y vint camper, pour noyer dans le sang la terre qui les avait portés. Quand descendras-tu parmi nous, ô muse de Walter Scott?

Cette contemplation ne m'avait pas fait oublier mon

ruisseau. Je redescendis à travers le bois pour regagner le vallon où il court. Au détour d'un chemin je rencontrai une jeune amazone en voile vert, accompagnée d'un vieillard, son père sans doute. Ils passèrent lentement et sans proférer une parole. Plein de mes idées romanesques, je crus voir une héroïne des *eaux de Saint-Ronan* ou de *Rob-Roy*. N'est-ce pas dans un pareil pays que Frank Osbaldiston rencontra Diana, qui voyageait au clair de lune?

Le parfum d'un chèvrefeuille que j'avais reconnu en passant, m'annonça que j'allais revenir à mon point de départ. Je retrouvai mon filet d'eau et je l'apostrophai en ces termes :

« Jeune fleuve, j'ai enrichi la géographie de mon »
» pays de la reconnaissance exacte de tes sources.
» Maintenant je ne te quitte plus avant de savoir à »
» quel Océan tu vas porter le tribut de tes eaux. »

La jeune fleuve me conduisit par le plus charmant, le plus solitaire, le plus romantique de tous les ravins, et sur le plus doux, le plus uni et le moins décevant de tous les tapis verts, jusqu'à sa jonction avec un autre vallon, absolument semblable au premier. J'y fis une découverte qui me déconcerta un peu. Ce que j'avais pris pour une fleuve naissant, allait se jeter dans un ruisseau beaucoup plus fort, dont la largeur était bien de deux pieds. C'était donc là le cours principal et je n'avais exploré qu'un affluent tout à fait secondaire. Il me fallait recommencer et aller reconnaître les sources de mon nouveau fleuve. Je remontai donc la seconde vallée, qui ne le cédait en rien à la première, pour la beauté un peu monotone de sa parure de bois et de gazon. Je compris

bientôt qu'elle était la continuation de l'espèce de vallée de Josaphat que j'avais entrevue du haut de la bruyère. Aride et désolée dans sa partie supérieure où elle manquait d'eau, il avait suffi de quelques sources pour la couvrir un peu plus bas d'une végétation luxuriante. L'eau porte la vie partout où elle passe. Elle circule sans les veines de la terre, comme le sang dans le corps humain. Les fleuves en sont les grandes artères, et l'Océan en est le cœur d'où le fluide vivifiant s'échappe dans cesse pour y revenir. Une montagne, une contrée entière peuvent s'atrophier faute d'eau, comme un membre où la circulation est arrêtée. L'arbre voit se dessécher la branche où la sève n'arrive plus. Homme ou plante, nous vivons du même mode de vie que notre planète. — Nous n'avons de moins que la durée.

Je suivis encore les eaux réunies de mes deux ruisseaux, mais bientôt le ravin perdit son caractère de rêveuse solitude. Mon fleuve encore anonyme avait maintenant assez d'eau pour prêter ses forces à l'industrie ; on l'avait contraint de faire tourner la roue d'un moulin à scier. Un peu plus loin je rencontrai quelques habitations, et enfin je débouchai dans une vallée qu'il me sembla ne pas voir pour la première fois. En avançant, je découvris une grand'route, bordée de peupliers d'Italie, et quelque chose comme une rivière où mon fleuve, tout à fait désenchanté, allait se perdre. Un *omnibus* (quelle prosaïque réalité à la sortie de mon Eden !) passa sur la route. Je lus sur les panneaux : *De Pépinster à Spa*. Les figures hébétées qui se montraient aux portières firent peur aux sylphides qui m'avaient accompagnées jusque là ;

elles rentrèrent tout effarouchées dans le bois en me criant :

» Au revoir! »

Je compte bien les y aller retrouver.

Je leur dirai à mon retour que les deux ruisseaux dont elles aiment tant le murmure et dont elles seules savent le nom, vont se jeter, à une lieue au-dessous de Spa, dans le *Wahay*, qui se jette dans la Hoëgne, qui se jette dans la Vesdre, qui se jette dans l'Ourte, qui se jette dans la Meuse, qui les convoie toutes à l'Océan germanique.

Ce qui leur sera probablement fort indifférent.



III.

Spa , Août.

RUINES DU CHATEAU DE FRANCHIMONT.

En arrivant à Spa j'avais placé en première ligne parmi mes projets de promenade, une excursion aux ruines de Franchimont. Il y a longtemps, mon ami, que ce projet s'est réalisé, mais j'ai attendu pour t'en parler, parce que je ne voulais pas t'en parler à la légère. Tu connais ma passion pour les ruines en général, et pour les ruines féodales en particulier; juge donc de mon bonheur d'avoir trouvé ici, presque sous ma main, un des plus imposants débris des temps féodaux que la Belgique ait conservés! C'est là que j'ai vivement senti le regret de ne pas t'avoir auprès de moi, pour causer à mon aise, sans être accusé de caresser des paradoxes, de ces temps si pleins de grandeur et de poésie, où je voudrais avoir vécu, n'en déplaise au grand siècle où nous sommes! Mais à quel autre que toi pourrais-je communiquer de semblables idées, sans qu'on me réponde par les grands mots de tyrannie, d'esclavage, d'ignorance, de superstition, et autres banalités du même genre?

J'ai donc été seul à Franchimont, tout seul, et je ne veux dire qu'à toi l'impression que j'en ai reçue.

Les ruines du château de Franchimont occupent le plateau d'une montagne qui domine le confluent des deux rivières la Hoëgne et le Wahay. Au pied de la montagne se trouve le petit village du *Marché*, ainsi nommé d'une foire ou marché public qui y fut établi par privilège de l'évêque de Liège Erard de La Marck. La petite grand'place où l'on tenait ce marché, existe encore; les pauvres et vieilles mesures qui l'entourent forment à elles seules tout le village. C'est un espace boueux, orné d'une mare dans laquelle barbottent pêle-mêle des pourceaux, des canards et des enfants. L'aspect de ces maisons délabrées, toutes noires de vétusté, avec leur toit de chaume pourri et verdi par la mousse, est une digne préface au spectacle que nous allons chercher. Plusieurs ont conservé, dans les rosaces qui surmontent leur porte, des fragments de vitraux de couleur, dépolis par trois siècles de pluie et de soleil. Au fond de cette place est un vieil édifice, flanqué de deux grosses tours, percées de barbicanes grillées. C'était évidemment une dépendance du château, la demeure d'un bailli ou drossart. Au delà de ce triste village, on commence à gravir le chemin qui conduit aux ruines. Tout escarpé, tout pierreux, tout raboteux qu'il est, les paysans qui vont essarter le plateau de la montagne, y montent avec leurs charrettes, dont les roues ont creusé des ornières dans le roc. A mesure que vous approchez, le vieux donjon semble grandir. Sa masse imposante domine fièrement la montagne, comme une statue son piédes-

tal. Intactes ou brisées, ces nobles pierres n'ont rien perdu de leur orgueil.

Du côté qui regarde le vallon de Theux, trois magnifiques lierres tapissent la muraille, comme pour dérober l'outrage du temps sous un manteau de verdure. J'aime cette vivace et forte végétation qui semble une protestation de la nature contre le néant, une preuve de la vie inépuisable dans l'œuvre de Dieu, au milieu des témoignages de la brièveté des créations humaines.

On pénètre dans le château par une seule porte, haute, large, solide comme une porte de ville. Au-dessus de la clef de voûte, se lisent les écussons de Franchimont et de Liège-Bavière. Entre le corps du château et le rempart extérieur, règne tout autour un espace vide, communiquant avec l'intérieur par une seconde porte dont le cintre est écroulé. De l'entrée de cette porte, et encadré dans ses contours ébréchés, l'ensemble des ruines offre un aspect extraordinaire. De hauts pans de murailles, dentelés par les brisures les plus fantastiques, paraissent ne se soutenir qu'en dépit des lois de l'équilibre. Un escalier en hélice dresse dans un coin sa spirale de pierre bleue, fréquemment interrompue par des lacunes qu'aucune enjambée ne saurait franchir, et où seul pourrait monter et descendre le démon familier commis à la garde de toutes les ruines par le génie des traditions populaires. A la hauteur des étages, dont les planchers ont disparu, on reconnaît, sous le manteau des cheminées, les traces du feu sur l'âtre noirci, et l'œil peut suivre, jusqu'au sommet des murs, les traces de la fumée.

En avançant à travers les ronces et les hautes herbes, le pied heurte à chaque instant sur des décombres informes. Parfois le sol tremble ; les voûtes des caveaux résonnent sous vos pas, prêtes à s'effondrer sous votre poids. De temps en temps, une pierre qui se détache tombe et roule sourdement dans leurs profondeurs, ou produit, en frappant l'eau, un clapottement sonore et creux, qui se prolonge comme le glas funèbre d'une cloche souterraine. A ce bruit, des nuées de corneilles sortent des meurtrières élevées, s'envolent en poussant des cris plaintifs, planent quelque temps au-dessus des ruines, et montent enfin, en traçant de grands cercles, jusqu'à des hauteurs où elle ne paraissent plus que des points noirs sur l'azur, mais d'où le vent vous apporte encore leur voix. Si les augures de Rome tiraient des présages funestes du vol de ces oiseaux, n'est-ce pas parce qu'ils ne se posent sur nos monuments que comme les avant-coureurs de la décrépitude et de l'abandon ? N'est-ce pas parce qu'ils n'y font entendre leurs cris de fête qu'après que l'incendie, la guerre, ou la faux du vieux Saturne y ont passé ?

Ces oiseaux de triste augure, les reptiles qui habitent les souterrains, les lézards gris qui s'étendent au soleil sur les pierres rongées par le lichen ; quelquefois un enfant paissant une chèvre qui broute le thym et les ravenelles, et qui souvent, échappant à son gardien, va profiler sa silhouette sur les faites les plus périlleux ; parfois aussi, dans la saison, une société du beau monde des eaux, qui vient réveiller ces échos du passé de ses entretiens frivoles et de ses préoccupations du moment ; et, plus rarement, quelque

touriste solitaire, venu là, comme moi, pour voir, pour rêver ou pour dessiner : voilà les seuls êtres vivants qui, depuis cinquante ans, ont interrompu la solitude de ces ruines. Quand ces débris n'éveilleraient pas un intérêt historique bien puissant ; quand ils n'inspire-raient d'autres sentiments que cette mélancolie vague qui s'attache à tout ce qui s'écroule, ils seraient encore admirablement disposés pour la rêverie. Tout ce qui fut grand et qui tombe, porte au front, écrit de la main du Temps, les deux mots les plus profonds de la langue humaine, devant lesquels le doute tient éternellement suspendu le signe fatal d'interrogation : Néant ? — Eternité ? Si la mort atteint toutes les œu-vres de l'homme, quelque chose de lui peut-il braver ce temps dont, vivant, il n'a pu entamer la puissance ? Mais, chaque matin, le soleil se lève sur ces tombeaux, plus riant et plus jeune. Chaque année, la nature re-verdit autour d'eux, plus vivace et plus féconde. Où est la mort ? — Où est la vie ? Mon Dieu, la pente est glissante, et nous n'avons pour sonder ces abîmes, qu'un point dans l'espace infini, qu'une seconde im-perceptible sur le cadran des siècles.....

J'ai passé des heures d'oubli, seul, assis sur la mousse, adossé à un pan de vieilles murailles que le soleil réchauffait, à regarder le jeu de la lumière dans les anfractuosités des ruines ; à écouter ces mille bruits du silence et de la solitude : bourdonnements d'insectes ; chant lointain d'une allouette ; plainte du vent dans les créneaux, dans les rameaux flottants du lierre ; chûtes de petites pierres qui, parcelle à par-celle, consomment l'œuvre du temps ; bruits enfin qu'on entend sans en comprendre la nature, qui mon-

tent du fond de la vallée, ou que les vagues sonores de l'air apportent des hameaux voisins. J'ai passé des heures de mélancolique contemplation, à jouir du calme profond qui règne dans cette enceinte déserte, cimetièrre dont les morts vivent dans l'histoire. Je songeais, avec un sentiment de sécurité rarement éprouvé, que le bruit des misères du monde venait expirer aux pieds de ces remparts, comme les flots au pied d'un cap ; que là, dans mon rayon de soleil, sous l'abri de ces vieilles tours, j'échappais pour un instant à ses inquiétudes et à ses ennuis. Y a-t-il quelque part sur la terre un autre repos que celui des tombeaux ? — La ruine était plus fleurie et plus parfumée que ne l'est jamais un berceau. La ravenelle et la giroflée suspendaient leurs bouquets jaunes à toutes les aspérités des murailles ; la clématite blanche pendait en rideaux devant les hautes fenêtres, enroulant ses festons autour des ogives ; des milliers d'abeilles bourdonnaient sur les fleurs du lierre ; des groseilliers sauvages, des framboisiers, des sorbiers, des prunelliers croissaient partout dans les décombres ; les menthes, les serpolets, les lavandes, distillaient leurs arômes dans l'air tiède, et de petites fraises ambrées brillaient parmi les mousses comme les grains éparpillés d'un chapelet de corail.

Du sommet de la muraille d'enceinte, assez large pour y marcher à trois de front, l'œil embrasse un horizon immense, et au bas de la montagne, à quelques centaines de pieds au-dessous de vous, le cours et la vallée de Hoëgne dont vous entendez jusque-là murmurer les eaux entre les cailloux. Des voitures passent sur la grand'route en soulevant des nuages de

poudre; un village avec ses chaumières moisies fume là-bas, dans le fond; les grands bâtiments jaunes d'une fabrique s'encadrent dans des massifs de pins et de peupliers, et les soupapes d'une machine à vapeur laissent échapper de légers nuages blancs, que le vent emporte. Vie et mort, c'est le contraste éternel de tous les spectacles de la terre. Ici, des souvenirs et du repos; là-bas, l'oubli et l'agitation. En bas, la réalité avec la prose; en haut, les chimères avec la poésie. Redescendez dans les ruines, vous ne verrez plus qu'elles, et le ciel sur votre tête.

Ma lettre est assez longue. Je te dirai une autre fois ce que je sais touchant l'histoire du château et du marquisat de Franchimont.

. III.

SPA, Septembre.

La quinzaine pluvieuse que nous venons de traverser a forcément interrompu mes longues promenades. Figure-toi que j'ai passé trois jours enfermé dans ma chambre, au coin du feu, et cela, en pleine canicule ! A Spa, on ne s'étonne pas de ce phénomène, qui, dit-on, n'y est pas rare. Je savais bien que le climat de ce pays n'était pas celui de la vallée de Tempé, mais je ne croyais pas non plus y retrouver celui de la vallée de Chamouny, où l'an dernier, le 5 septembre, je fus blanchi par la neige en descendant le versant du Montanvert.

Pour rendre ce repos moins désagréable, je suis allé bouquiner chez le libraire de l'endroit. Tu sais que je suis un peu archéologue par boutades, quand je n'ai rien de mieux à faire, ou que je ne puis me livrer au plaisir de ne rien faire du tout, ce qui est mon occupation favorite. J'ai voulu lire tout ce qu'on avait écrit sur l'histoire de Spa et du marquisat de Franchimont. J'ignorais quelle tâche je m'imposais, car, en vérité, je ne me serais jamais douté que ce petit

canton avait eu autant d'historiens ! Je demande humblement pardon à la plupart d'entre eux si leur renommée toute locale n'était jamais parvenue jusqu'à moi. En expiation de mon ignorance, je leur ai rendu un honneur qu'on ne leur rend plus guère : je les ai lus.

J'ai commencé par l'*histoire de Spa*, de M. de Villenfagne, livre savant et consciencieux, mais dont une trop grande partie est consacrée à la réfutation des opinions du docteur de Limbourg relativement à la haute antiquité de la renommée des eaux de Spa. J'ai lu le livre de M. de Limbourg, et des deux plaidoyers entendus, il résulte que M. de Villenfagne a évidemment raison. Il y a dans Pline (le naturaliste) un passage ainsi conçu : « *Tongri, civitas galliæ, fontem habet insignem, plurimis bullis stillantem, etc.* » Il s'agit bien évidemment de la *fontaine de Pline*, à Tongres : eh bien ! le docteur de Limbourg, et d'autres savants du crû, ont prétendu, pour la plus grande gloire de leurs montagnes, que Pline a voulu parler des sources de Spa ! Cette singulière opinion est fondée sur l'élasticité du terme *civitas*, et ils prétendent que *Tongri civitas galliæ* peut se traduire par... Spa ! On a écrit bon nombre de gros volumes sur cette thèse bizarre.

Enfin j'ai lu avec beaucoup d'intérêt un bouquin assez rare intitulé : *L'Histoire du marquisat de Franchimont, et particulièrement de la ville de Verviers et de ses fabriques*, par R. Detrootz, de Verviers. Liège, 1809, in 8°. C'est un ouvrage sans mérite littéraire, d'une critique peu judicieuse, mais qui renferme un très-grand nombre de faits qu'on chercherait vainement ailleurs,

ou pour lesquels il faudrait se livrer à de longues et patientes perquisitions.

Il résulte de toutes ces lectures que je suis devenu très-savant sur l'histoire de ce canton, aussi savant qu'il est possible de le devenir en quinze jours de mauvais temps. Ne t'étonne donc pas, si à propos de Franchimont, je me mets à faire un peu d'érudition. Ce sera la faute de la pluie.

Dans une de mes nombreuses excursions que je ne t'ai pas encore contées, j'ai visité la grande forêt de *s'Hertogenwald*, domaine royal qui tire son nom des ducs de Limbourg et qui s'étend à l'est de Spa et de Verviers, vers les frontières de la Prusse. A la lisière orientale de cette forêt, au pied des *Hautes-Fanges*, j'ai suivi sur une assez longue étendue les vestiges d'une voie romaine. C'est, je crois, la seule trace laissée dans ce pays par les anciens conquérants du monde, et elle indique la plus haute antiquité à laquelle on puisse faire remonter son histoire. Le marquisat de Franchimont occupe en partie le territoire des *Ségniens*, peuple de la Gaule Belgique qui habitait entre les *Eburons* (Liège) et les *Ubiens* (Cologne). Il y a près de la grotte de Remouchamps un village nommé *Sougnez* qui a peut-être retenu le nom des *Ségniens*. On conjecture que c'est chez eux, au milieu de leurs forêts plus épaisses encore que celles des *Eburons*, qu'Ambiorix se retira après la défaite de sa nation.

La domination des Francs remplaça celle des Romains. En même temps qu'ils donnent à la Gaule méridionale le nom de France, ils donnent à ce petit coin de la Gaule Belgique celui de Franchimont. On n'est pas

d'accord sur l'époque où ce nom fut adopté. Sous les Carlovingiens, ce pays est désigné dans les chartes et les chroniques, avec une grande partie du pays de Liège, sous le nom de *Leugas*. Pépin de Herstal possédait au bourg de Theux, nommé *Tectis* dans les chartes du temps, une maison de chasse où il se rendait souvent pour se livrer au plaisir favori des nobles germaniques dans la grande forêt dont les débris forment encore la *Forêt de Theux*. Au confluent de la Hoëgne et de la Vesdre, la tradition lui a fait posséder une autre maison de chasse, d'où le village bâti en cet endroit a pris le nom de *Pépinster* : station ou halte de Pépin.

Ce fut peut-être Pépin de Herstal qui construisit une forteresse à l'entrée de cette forêt, dans une position presque inexpugnable, au sommet d'une montagne qui prit le nom de *Francorum Mons*. Quelques historiens font honneur de cette fondation à Chilpéric; mais cette hypothèse n'est pas plus facile à prouver que la première. Quoiqu'il en soit, ce fut dans les montagnes de ce pays qu'eut lieu, en 716, la bataille célèbre où Charles Martel défit l'armée de Chilpéric, victoire qui assura sa domination sur la France austrasienne et neustrienne. Cette bataille se livra probablement sur le plateau de bruyères qui s'étend entre Spa et Stavelot. Les Francs austrasiens avaient leur camp où est l'embranchement des deux routes de Malmédy et de Stavelot, à Francorchamps, *Francorum-Campus*.

C'est vers ce temps que le pays de Franchimont prit le titre de Marquisat, mais les historiens liégeois sont bien loin d'être d'accord sur l'origine et la vali-

dité de ce titre, et encore moins sur la manière dont le marquisat se constitua en fief de l'église de Liège. Une savante dissertation de M. de Villenfagne sur ce sujet n'a fait qu'éclairer la question sans la résoudre.

L'auteur d'une histoire manuscrite, nommé Rémi du Pont d'Ensival, cité par M. de Villenfagne, dit qu'après avoir vaincu les Frisons, Charles Martel vint passer soixante jours à Liège et qu'il y érigea les comtés de Moha et de Clermont en faveur des deux frères Mohelin et Arnould d'Avroy, et le comté de Franchimont en faveur de Gui d'Amblève. Il y a ici erreur dans le nom : il n'y eut jamais de comté de Franchimont, mais bien un comté bénéficiaire de *Sichard*, dont Franchimont faisait partie. Il parait certain que le château qui a donné son nom au marquisat, n'a jamais possédé de territoire ni de juridiction isolée, puisqu'il faisait partie du territoire, et plus tard, du ban de Theux.

D'autres historiens ont été jusqu'à nier l'existence même des marquis de Franchimont, tandis que les chroniques de Jehan de Stavelot et de Jehan d'Oultremeuse en citent la liste complète et détaillée. Voici ce qui m'a semblé ressortir le plus clairement de toutes ces contradictions.

Zwentebold, petit-fils de Carloman, céda en 898 le bourg de Theux et ses dépendances à l'église de Saint-Lambert, en réservant la forêt au domaine royal. En 915 Charles-le-Simple confirma cette donation en y ajoutant la forêt. A la même époque Charles-le-Simple créa le comte Réginier — probablement un des descendants de Gui d'Amblève, fait comte de Sichard par Charles-Martel — marquis de Franchi-

mont. Ce marquisat ne comprenait pas alors, comme on l'a vu, le bourg ni la forêt de Theux, donnés précédemment à l'évêché de Liège. Il se composait du château et de ses dépendances, de Verviers et de son ban ; des bans de Spa, du Sart, de Jalhay ; des villages de Polleur et de La Reid qui firent plus tard partie du ban de Theux.

Réginier fut donc premier marquis de Franchimont. Ce fut, disent les historiens, un seigneur vaillant et généreux. Il créa les deux charges de haut-voué et de haut-forestier, qui devinrent héréditaires, l'une dans la famille des comtes de La Marck, l'autre dans celle des comtes d'Aspremont de Lynden. Réginier mourut à Franchimont l'an 940, laissant deux fils, Baldéric et Rogier, dont le premier lui succéda ; l'autre devint chanoine de la cathédrale de Saint-Lambert.

Des bandes nombreuses de hordes vagabondes que les chroniqueurs appellent *Lorrains*, faisaient des incursions fréquentes dans le marquisat, où ils mettaient tout à sac et à sang. Le marquis Baldéric voulut s'opposer à leurs ravages et leur livra, en 956, près du village d'Andrimont, un combat sanglant où ses troupes furent défaites et où il laissa un grand nombre de morts. L'endroit où se donna cette bataille porte encore aujourd'hui le nom de *Tombeux*. Baldéric mourut en 972. Guidon d'Amblève lui succéda.

Ce surnom d'Amblève porté par deux seigneurs de Franchimont, me fait croire qu'ils appartenaient à la famille des châtelains héréditaires d'Amblève, cette vieille et formidable forteresse dont nous irons un jour visiter les ruines, sur un rocher de la vallée de

l'Amblève, et à laquelle la tradition a donné le nom de Château des quatre fils Aymon.

Guidon d'Amblève était contemporain et l'ami de cet évêque Notger, si célèbre dans l'histoire de Liège par son caractère belliqueux et réformateur, et qui fut le véritable fondateur de la puissance des princes-évêques. Il joignit sa bannière à celle de Notger dans un grand nombre d'expéditions; il lui prêta son appui et le soutint contre ses turbulents vassaux dans les grandes et généreuses réformes qui signalèrent son passage sur le trône épiscopal. Le marquis Guidon fut en quelque sorte l'émule de Notger, par les remarquables institutions dont il dota, à l'instigation peut-être du sage évêque, le petit pays dont il était souverain. Il porta son attention sur ses richesses minéralogiques, exempta de tout service militaire, de toute taille et de toute corvée les ouvriers qui travaillaient aux mines de fer; il céda gratuitement aux habitants des communes des bois et des bruyères, à la seule condition de les défricher; il fonda à Verviers un hôpital pour les malades et les blessés, en un mot, il éleva le marquisat de Franchimont à un degré de prospérité qui ne fut détruit que par la vengeance barbare de Charles-le-Téméraire. Il fut inhumé dans une chapelle souterraine qu'il avait fait construire au château de Franchimont.

Voilà un baron féodal, inconnu de la dédaigneuse histoire, qui a fait pour son petit état ce que Pierre-le-Grand fit pour la Russie. Pourquoi l'oubli s'est-il emparé de son nom? Sur la scène du monde est-ce la grandeur du théâtre qui fait la grandeur des hommes? Mais sous les sept rois de Rome dont l'insi-

pide roman a fatigué nos mémoires d'écoliers, l'état romain n'égalait pas en étendue le marquisat de Franchimont. L'histoire a bien souvent mérité les soufflets que lui donnèrent Erostrate et Empédocle ¹.

J'ai cherché dans les ruines du château de Franchimont la chapelle où était la tombe de Guidon d'Amblève : je n'ai pu découvrir de traces de l'une ni de l'autre.

Réginard, son successeur, cédant à l'entraînement général qui poussait alors l'Europe chrétienne vers la Terre-sainte, entreprit le pèlerinage de la Palestine. Étant veuf et n'ayant point d'enfants, il fit un testament par lequel, en cas où il mourrait avant son retour, le marquisat de Franchimont et tous ses autres domaines passeraient à l'église de Liège. Ses prévisions ne le trompèrent pas ; il mourut en voyage, selon quelques auteurs en 1012, selon d'autres en 1014. L'évêque de Liège Baldéric II, de la famille des comtes de Loz, prit possession de son marquisat en vertu de sa dernière volonté. C'est depuis lors que les princes évêques ajoutaient à leurs titres de souveraineté celui de marquis de Franchimont.

Cette donation a été vivement contestée par plusieurs écrivains liégeois, entre autres par Bouille et Foulon. M. de Villenfagne la traite également de fauleuse ; mais il me semble que ce savant et judicieux critique a rejeté un peu légèrement des témoignages

¹ Empédocle a vaincu les héros de l'histoire,
Le jour qu'en se lançant dans le cœur de l'Etna
Du plat de sa sandale il souffleta la gloire...

Alfred de Musset.

aussi anciens et aussi graves que ceux de Jéhan d'Oultremeuse, de Jéhan de Stavelot, de Fisen, du père Wastelain, d'Étienne Rausin, etc. qui tous l'affirment comme un fait notoire et authentique. Il est du reste parfaitement conforme à la vraisemblance historique, car aux environs de l'an 1000, le bruit de la fin prochaine du monde s'étant répandu, par suite d'une fausse interprétation d'un passage de l'Apocalypse, un très-grand nombre de seigneurs entreprirent le pèlerinage de la terre sainte, après s'être dépouillés en faveur des églises de leurs biens terrestres dont ils croyaient n'avoir plus besoin. Enfin, cette donation me semble le seul moyen d'expliquer la légitimité de la possession du marquisat de Franchimont par les évêques de Liège. La donation faite par Charles-le-Simple de Theux et de sa forêt n'était nullement suffisante pour établir leurs droits sur les cinquante bourgs, villages et hameaux qui formaient le marquisat. Ces droits cependant n'ont jamais été sérieusement contestés.

Depuis cette époque, le château de Franchimont n'eut plus que des châtelains nommés à vie, qui tenaient la forteresse pour compte des évêques de Liège, devenus marquis de Franchimont. Le marquisat fut divisé en cinq bans : Verviers, avec les villages d'Ensival, de Stembert et d'Andrimont; Theux, avec les villages de La Reid et de Polleur; Spa; le Sart, et Jalhay. Le château avec le village du Marché bâti à ses pieds, furent soumis à la juridiction des échevins de Theux. Enfin les évêques confirmèrent tous les privilèges particuliers et communaux précédemment accordés par les marquis.

Le nom de Franchimont se retrouve encore souvent dans l'histoire, et ce fut de tout temps une vaillante race qui habita ce canton. En 1162 les Franchimontois accompagnèrent le belliqueux évêque Henri de Leyen en Italie, et se distinguèrent au siège de Milan qu'ils emportèrent d'assaut. Waleram de Luxembourg ravagea ce pays en 1236. En 1263 les Lorrains envahissent le territoire de l'abbaye de Stavelot; les habitants du marquisat de Franchimont, sous la conduite de leur châtelain, vont forcer leur camp et les mettent en route. Le 22 avril 1285 ils défirent près de Franchimont les troupes de Henri de Gueldre, qui fut tué dans l'action par un nommé Thierry l'Ardennois, du ban de Jalhay. Six ans plus tard ils battirent complètement les troupes limbourgeoises, commandées par Herman de Monmandi, châtelain de Limbourg. Ceux qui échappèrent au fer des Franchimontois, essayèrent de surprendre le château de Cornillon, près de Liège; ils furent tous tués ou faits prisonniers.

Mais ce qui assure au nom de Franchimont une place immortelle dans notre histoire, c'est l'attaque des quartiers du duc de Bourgogne et de Louis XI, par les six cents Franchimontois (1468). Tous nos historiens racontent ce fait, mais il faut en lire le récit dans *Philippe de Commines*¹, témoin oculaire, pour bien comprendre ce qu'il y eut de dévouement sublime, de généreux patriotisme et d'héroïque audace dans cette entreprise, grande comme celle des Grecs aux Thermopyles. Charles-le-Téméraire et Louis XI

¹ *Mémoires de Ph. de Commines*, liv. II, chap. XII.

assiégeaient Liège que l'exemple récent de la destruction de Dinant frappait d'épouvante. « En toute cette cité, dit Commynes, il n'y avoit un seul homme de guerre, sinon de leur territoire. Ils n'avoient plus ni chevaliers ni gentilshommes avec eux, car si petit qu'ils en avoient, auparavant deux ou trois jours, avoient estés tués ou blessés. Ils n'avoient ni portes, ni murailles, ni fossés, ni une seule pièce d'artillerie qui rien vauisist; et il n'y avoit rien que le peuple de la ville et sept ou huit cents hommes de pied, qui sont d'une petite montagne au derrière de Liège, appelée le pays de Franchemont; et à la vérité ont toujours esté très-renommés et très-vaillants ceux de ce quartier. »

Dans cette situation désespérée les assiégés tiennent conseil.

« Leur conclusion fut, que par les trous de leurs murailles, qui estoient sur le derrière du logis du duc de Bourgogne, ils sailliraient, tous les meilleurs qu'ils eussent, qui estoient six cents hommes du pays de Franchemont; et avoient pour guide l'hoste de la maison où estoit logé le roy, et aussi l'hoste de la maison où estoit logé le duc de Bourgogne; et pouvoient venir par un grand creux de rocher assez près de la maison de ces deux princes avant qu'on les apperçust, moyennant qu'ils ne fissent point de bruit... Ils ordonnèrent en outre que tout le peuple de la ville sailliroit par la porte, laquelle respondoit du long de la grande rue de nostre fauxbourg ¹, avec un grand heu (huée, bruit), espérant desconfire tout ce qui estoit logé en ce dit fauxbourg; et n'estoient point

¹ L'armée bourguignone occupait le faubourg Sainte-Walburge.

hors d'espérance d'avoir une bien grande victoire, ou à tout le moins, et au pis-aller, une bien glorieuse fin. Quand ils eussent eu mille hommes d'armes avec eux, de bonne estoffe, si estoit leur entreprise bien grande; toutes fois il s'en fallut bien peu qu'ils vissent à leur intention. Et comme ils avoient conclu saillirent ces six cents hommes de Franchemont (commandés par George Straile, du ban de Jalhay) par les brèches de leurs murailles; et croy qu'il n'estoit point encore dix heures du soir; et attrapèrent la pluspart des escoutes (sentinelles), et les tuèrent; et entre les autres y moururent trois gentilshommes de la maison du duc de Bourgogne. Et s'ils eussent tiré tout droit, sans eux faire ouyr, jusques à ce qu'ils eussent été là où ils vouloient aller, sans nulle difficulté ils eussent tué ces deux princes couchés sur leur lect. »

Mais au lieu de marcher droit au logis des princes, ils attaquèrent, peut-être par méprise, la tente où étaient logés les ducs d'Alençon et de Craon; une autre partie de la troupe s'arrêta à l'attaque d'une grange occupée par la garde du duc de Bourgogne. L'alarme commença à se répandre. Cependant, il s'en fallut de bien peu que le duc de Bourgogne ne fut surpris. Je laisse encore parler Philippe de Commines : « J'estoye couché et la chambre du duc de Bourgogne (qui estoit bien petite) et deux gentilshommes qui estoient de sa chambre, et au-dessus y avoient donze archiers seulement, qui faisoient le guet; et estoient en habillement, et jouoient au dez. Son grand guet estoit loin de lui, et vers la porte de la ville. En effet, l'hoste de la maison attira une bande de ces Liégeois, et vint assaillir sa maison, où le dict

duc estoit dedans; et fut cecy tant soudain qu'à grande peine pusmes nous mettre au dict duc sa cuirasse sur luy, et une salade en la teste, et incontinent descendismes le degré pour cuider saillir en la rue. Nous trouvasmes nos archiers empeschés à deffendre l'huis et les fenestres contre les Liégeois, et y avait un merveilleux cry en la rue. Les uns! « Vive le roy! » les autres : « Vive Bourgogne! » et les autres : « Vive le roy, et tuez! » et fusmes l'espace de plus de deux patenostres avant que ces archiers pussent saillir de la maison, et nous avec eux. » Louis XI, dont le logis était attaqué en même temps, dut son salut à fidélité de sa garde écossaise. Les braves archers « ne bougèrent pas du pied de leur maître, et tirèrent largement leurs flesches, desquelles ils blessèrent plus de Bourguignons que de Liégeois. »

Ecrasés par le nombre, les Franchimontois vendirent chèrement leur vie. Ils succombèrent en combattant et « ils furent tous morts, ou peu s'en faut. »

Le bon seigneur d'Argenson est encore tout pénétré du danger que coururent le roi et le duc son maître. Il y revient : « Et n'en faut point douté que, s'ils ne se fussent amusés en ces deux lieux dont j'ay parlé, et spécialement à la grange, où ils trouvèrent résistance, et eussent suivi ces deux hostes, qui estoient leurs guides, ils eussent tué le roy et le duc de Bourgogne, et croy qu'ils eussent aussi desconfit le demourant de l'ost (le reste de l'armée). »

Qui peut dire les changements qu'eut apportés dans l'histoire la réussite de ce hardi coup de main?

Liège succomba quelques jours plus tard. Les horreurs qui s'y commirent firent presque oublier les mas-

sacres de Dinant. Le féroce duc de Bourgogne s'y vautra dans le sang, et quand la destruction de Liège fut consommée; quand il eut fait lier deux à deux et jeter dans la Meuse tous ceux que les bras lassés de ses soldats n'avaient pu égorger; quand il en eut fait dévorer le cadavre par l'incendie, le tigre se souvint des six cents héros qui étaient venus volontairement s'immoler au salut de leur patrie, et ne pouvant plus se venger sur eux, il songea à boire le sang de leurs mères, de leurs femmes et de leurs enfants. Et pour exécuter cette lâche vengeance, dont eussent rougi Néron ou Caligula, il s'avança dans le marquisat de Franchimont, qu'il était bien sûr de trouver sans défenseurs, puisque tous étaient morts; et alors ce malheureux pays fut soumis à l'une de ces dévastations épouvantables, monstrueuses, inouïes, dont on ne trouve d'exemples dans l'histoire qu'au temps des invasions des Barbares. L'auteur de *l'Histoire du marquisat de Franchimont* trouve quelques paroles pleines d'énergie pour peindre la ruine de sa patrie : « Huit
« jours suffirent à peine, dit-il, pour l'arracher, pour
« ainsi dire, du centre de la terre. Tout fut brûlé ;
« tout fut saccagé, jusqu'aux forêts mêmes. Le feu du
« Ciel, qui serait tombé partout, sans laisser d'inter-
« valles, n'aurait pas fait plus de ravages. »

Aujourd'hui encore, après quatre siècles, cette terre porte au front la cicatrice de cette effroyable meurtrissure. Partout, le long de ses rivières, des monceaux de scories et de pierres calcinées indiquent la place de ses forges et de ses usines; sur les croupes pélées de ses montagnes, que revêtaient autrefois des forêts de chênes millénaires, quelques excavations comblées

de cendres, de charbons et de cailloux vitrifiés; de petits monticules ocreux recouverts de bruyères; quelques fragments épars de tuiles ou de briques, marquent seuls les traces de ses nombreuses mines de fer, de plomb et de soufre, de ses fonderies et de ses fabriques. A la place de ses villages florissants, riches et populeux, il n'y a plus, de la Vesdre jusqu'à l'Amblève, que des villages pauvres et malpropres, avec une église ruinée, des maisons de boue et des toits de chaume. Enfin la terre, presque partout aride et ingrate reste en friche, même aux endroits où un peu de travail la ferait produire, parce que les bras lui manquent pour la culture!

Quelques années après ce désastre, le nom de Franchimont se retrouve de nouveau dans l'histoire. C'est du haut des créneaux de son château que nous apparaît cette grande et sombre figure du *sanglier des Ardennes*, peinte par Walter Scott avec beaucoup de relief et de vigueur, mais avec peu de vérité historique. L'infortuné Louis de Bourbon, à peine rétabli sur son siège, essaya de s'attacher son terrible vassal Guillaume d'Aremberg, comte de La Marck, par les liens de la reconnaissance et de la fidélité; il l'appela près de lui, le combla d'honneurs et de dignités, le nomma mambour de Liège, et lui confia la garde des forteresses de Logne et de Franchimont. Mais de La Marck riait de ces faveurs, dictées par la peur et la faiblesse. Il agissait en dictateur, bravait ouvertement l'évêque et venait le railler sous les fenêtres de son palais. Il releva les murs du château de Franchimont, s'y fortifia, et enfin, leva l'étendart de la révolte et établit hautement ses prétentions sur la principauté de Liège.

Louis de Bourbon lança contre lui un édit de proscription, et, usant en même temps de ses pouvoirs spirituels, il l'excommunia. Cette mesure exaspère le caractère irritable et violent de d'Aremberg. Il jure de tirer une éclatante vengeance de l'insulte qui lui est faite, adopte le surnom de *Sanglier*, que la terreur du peuple lui avait donné, et à la tête d'une nombreuse troupe de partisans, ramassis d'aventuriers, de pillards et de vagabonds de tous les pays, qu'il appelle ses *marcassins*, il marche sur Liège. Louis de Bourbon sortit de la ville par la porte d'Amercœur et s'avança au-devant du vassal révolté jusqu'au-dessus du village de Grivegnée, où un combat sanglant s'engagea. La troupe de l'évêque eut le dessous. Louis de Bourbon, déjà blessé à la tête, vient tomber au pied du cheval de d'Aremberg, en criant merci. Pour toute réponse, le farouche Sanglier lui plonge son épée dans la gorge et ordonne à ses marcassins de l'achever. Le corps du malheureux évêque, dépouillé et mutilé, demeura jusqu'au lendemain, à moitié enfoncé dans une mare.

D'Aremberg, maître de Liège, force quelques-uns des chanoines de Saint-Lambert d'élire son fils Jean prince et évêque de Liège, et pendant trois ans, il exerce une autorité souveraine sous le nom de cet enfant. Le reste des chanoines, qui avait eu le courage de résister à ses menaces, élit pour évêque Jean de Hornes. D'Aremberg envoya des ambassadeurs à Rome pour faire confirmer l'élection de son fils; mais le Saint-Siège l'annule et ratifie celle de Jean de Hornes. Une ligue formidable s'organise contre l'usurpateur. D'Aremberg capitule et offre sa soumission à des conditions exorbitantes. Elles sont acceptées et d'Arem-

berg se retire dans son château d'Aigremont, près de Liège. Jean de Hornes, usant d'une indigne trahison pour prendre le Sanglier dans ses rêts, le fait arrêter et conduire à Maestricht, où il eut la tête coupée le 18 juin 1485.

Les deux frères de Guillaume d'Aremberg, Adolphe et Robert de La Marck, jurèrent de venger sa mort. Ils se retranchent dans le château de Franchimont, et font de là des incursions dans le pays de Liège. Jean de Hornes va former le siège du château, qu'il est bientôt forcé de lever. Les comtes de La Marck le poursuivent jusqu'à Liège, s'emparent de la ville, dont ils restent maîtres jusqu'en 1492. Robert se fait créer général du peuple, prend des otages dans les trente-deux métiers, et les fait conduire à Franchimont. Enfin Jean de Hornes fait un traité avec les comtes de La Marck, par lequel il s'engage à leur payer, en huit années, la somme de 50,000 florins du Rhin. Comme gage de cette somme, les comtes de La Marck demeurent en possession du château et du marquisat de Franchimont, qu'ils retiennent jusqu'en 1503. A cette époque les états de Liège retirent cet engagement en payant à la maison de La Marck la somme convenue.

S'il y a dans notre histoire une figure dramatique et puissante, qui se prêterait admirablement aux développements du roman historique, c'est celle du sanglier des Ardennes. Le La Marck de *Quentin-Durward*, est une création de fantaisie; Walter-Scott, du reste, n'a fait que l'effleurer, et les erreurs, les anachronismes, les étranges bévues ¹ dont cette partie de son

¹ Comme celle de faire parler aux Liégeois un jargon allemand, etc.

roman est semée, lui ôtent toute valeur historique. Un écrivain de génie qui reprendrait l'œuvre, pourrait trouver quelque chose d'entièrement neuf, et d'aussi merveilleux, tout en respectant l'histoire, que le roman lui-même n'a pas le droit de défigurer. Époque dramatique, animée, féconde en événements mémorables ; mœurs énergiques et pleines de contrastes ; accessoires riches, nombreux et saillants ; paysages pittoresques : tous les éléments de l'épopée modernes sont là. Mais ils sont là comme les diamants dans les cailloux ; je serais volontiers le mineur, où sera le lapidaire ?

Depuis Guillaume d'Aremberg le château de Franchimont n'eut plus que des gouverneurs nommés à vie, avec le titre de châtelains. Ce titre devint en quelque sorte héréditaire dans la famille des comtes d'Aspremont de Lynden qui fournit successivement six gouverneurs. Dans les dernières années qui précédèrent la révolution française, la forteresse, déjà presque en ruine, servait de prison d'état. Sous la république, on y établit une fabrique de salpêtre, dont les explosions l'ont mise en l'état où elle est aujourd'hui.

V.

SPA, octobre.

Le mauvais temps dont nous a gratifié le mois de septembre tout entier, a mis en fuite cette partie de la société des Eaux qui n'est venue ici que par mode et pour s'ennuyer. Les fêtes extraordinaires annoncées à Bruxelles pour l'anniversaire des journées de la révolution, ont donné le coup de grâce. C'a été une vraie débâcle. Il ne reste plus ici, à part moi, que ceux qui s'y trouvent par ordonnance du médecin.

Le mois d'octobre nous a donné quelques-unes de ces belles journées, belles partout!, mais admirables dans un pays de montagnes et de forêts. Les bruyères, pourpres et roses au mois d'août, ont maintenant de chaudes teintes fauves dont un pinceau intelligent tirerait de merveilleux effets. Les bois étagés sur les versants des montagnes, ont tout naturellement ces nuances variées que les peintres imaginent presque toujours à contre sens, en horreur des épinars. Chaque essence a sa robe automnale qui lui est propre. Les unes grisonnent tristement, comme les ormes, qui semblent faits pour essuyer la poussière des grands chemins; les autres, comme les frênes et les peupliers, sont jaunes et transparentes et s'effeuillent au moindre souffle; le plus grand nombre passent par les différents tons de ce brun

mat auquel on a donné le nom de *couleur feuille morte* ; il y en a, comme les sycomores, qui se parent d'une riche teinte bleuâtre, nuancée de lie de vin de Bourgogne. Les pampres sauvages de la ronce, le plus méprisé des végétaux, qu'on ne touche que du pied ou de la canne, revêtent la magnificence de la pourpre royale ; les chênes, les derniers, conservent leur robe d'été, d'assez solide étoffe quoiqu'annuelle, pour braver jusqu'en novembre les intempéries du climat. Quelques-unes de leurs extrémités, encore en pleine croissance, ont la verdure tendre et rosée des pousses printannières ; enfin, pour harmoniser toutes ces teintes par de vigoureux points de rappel, les houx aux feuilles hérissées, glacées d'un vert métallique et brillant, et les grappes rouges du sorbier des oiseleurs, forment les deux tons extrêmes de cette riche gamme de couleurs. Pourquoi, quand le hasard seul prend soin de les mélanger, la nature produit-elle des effets toujours justes, toujours harmonieux, où les peintres n'arrivent que par des prodiges d'art ?

J'ai profité d'un de ces derniers beaux jours pour aller revoir le château de Franchimont. Les vers de Casimir Delavigne sur les ruines de la campagne de Rome me revinrent à la mémoire, et je compris cette harmonie si bien sentie et si élégamment exprimée par le poète entre l'automne, ce *deuil de la nature*, et les ruines, ce *deuil de la puissance*. J'y passai quelques heures à ébaucher les strophes d'une petite pièce de vers que je t'envoie sous ce pli. S'ils ne sont pas à la hauteur du sujet, pardonne-les-moi en faveur de leur épigraphe.

AUX RUINES DE FRANCHIMONT.

OCTOBRE.

Ces lentisques flétris dont la feuille frissonne,
Ces pampres voltigeants et rougis par l'automne,
Tristes comme les fleurs qui couronnaient les morts;
Ces frères cyclamens fanés à leur naissance,
Plaisent à ma tristesse en mêlant sur ces bords
Le deuil de la nature au deuil de la puissance.

CASIMIR DELAVIGNE.

Te voilà revenu, mon mois chéri d'octobre!
Voilà ton blanc soleil, tes cieux un peu voilés,
Tes heures de répit dont l'automne est si sobre :
Adieu des beaux jours envolés !

Te voilà de retour, saison mélancolique,
Saison des longs regrets et des vagues douleurs !
Dans les prés argentés le débile colchique
Entr'ouvre encor ses pâles fleurs.

La mousse des sentiers reverdit et se mouille;
Au versant des grands monts qu'à l'horizon je vois,
La pluie et le soleil ont mis un ton de rouille
Sur un manteau troué des bois.

Aux grappes du sorbier la grive suspendue ,
Et la vive mésange, et le roitelet nain,
Seuls adressent encor quelque chanson perdue
A ce soleil sans lendemain.

Fille des jours brumeux, la douce rêverie
M'attend en souriant au détour du chemin,
Et vers les lieux déserts, comme une sœur chérie,
Elle me guide par la main.

Au bout de ce ravin semé de fondrières,
Qui monte en serpentant jusqu'au sommet du mont,
Se dressent vers le ciel les hautes meurtrières
Des ruines de Franchimont.

Nous irons saluer dans son néant superbe
Le manoir féodal dont les fatras altiers,
Pierre à pierre écroulés, se déroberont sous l'herbe
Ou dans la poudre des sentiers.

Quel calme et quel silence ! à ce cap solitaire
D'où la tempête humaine a retiré ses flots,
Se brisent les clameurs qui montent de la terre
Et qui s'éteignent sans échos.

Seulement, du sommet de ces tours crénelées
D'où pend la clématite en festons jaunissants ,
De sauvages oiseaux les troupes envolées
Jettent dans l'air des cris perçants.

Assis sur le rebord d'une tombe effacée
Que nul pieux effort ne viendra relever,
Devant ces souvenirs, seul avec ma pensée,
Seul avec Dieu, je veux rêver.

Franchimont ! nom sacré qu'à leur heure dernière,
Ont crié les six-cents, dont l'illustre trépas
Fit, après deux mille ans, tressaillir la poussière
— La poussière de Léonidas !

Gigantesque château, tours sur le roc assises
Et dures comme lui, remparts puissants et forts
Dont la base semblait, sur ses larges assises
Des siècles braver les efforts ;

Mes yeux, ô Franchimont ! ont lu sur tes murailles
Ces signes de l'honneur dans ton blason écrits,
Symboles glorieux qu'à l'éclair des batailles
Ont fait briller tes vieux marquis.

Les voilà, ces degrés qu'à la voix des pontifes
Descendaient les croisés, dont la sainte ferveur
S'en allait arracher au sabre des califes
Le tombeau du divin Sauveur ;

Le voilà ce donjon où plane la mémoire
Du farouche La Marck, le rude sanglier,
Qui garde sur son nom, pour en souiller la gloire,
Le stygmate du meurtrier.

Le temps, ce dur vieillard toujours jeune et vivace,
Ce sombre pourvoyeur de l'abîme béant,
Ce faucheur sans pitié qui jamais ne se lasse
De moissonner pour le néant ;

Le temps d'un même coup a jeté contre terre
Donjon, prélats guerriers et chevaliers pieux,
La chose avec l'idée et l'homme avec la pierre :
Tout le vieux monde des aïeux.

Cependant, la nature a paré les ruines
Comme la piété couronne les tombeaux,
Et le lierre rampant qu'arrosent les bruines
A monté du sol aux créneaux.

Et l'abeille bourdonne autour des ravenelles,
Et les oiseaux, éclos dans les fentes des murs,
Du buisson épineux où pendent les prunelles
Viennent becqueter les fruits mûrs.

De tout ce qu'ici-bas l'homme fait, rien ne dure,
Mais des fleurs de l'oubli couvrant l'abîme ouvert,
Sur nos débris d'un jour l'éternelle nature
Étend son linceul toujours vert.

Autour de nos tombeaux Dieu fait germer la vie.
De la chaîne des temps nous n'avons qu'un anneau,
Mais du divin Phœnix chaque mort est suivie
Par un printemps nouveau.

VI.

SPA, octobre.

ZIG-ZAG DE SPA A LIÈGE.

J'ai fait ces jours derniers un petit voyage à Liège qui m'a servi de prétexte à une belle et longue course. Les omnibus et le chemin de fer m'y pouvaient porter en deux heures : j'ai fait la route à pied et j'y ai mis trois jours. J'ai pris pour guides mes maîtres ordinaires, la Fantaisie et le Hasard, ces deux tyrans qui m'ont déjà mené si loin ; ils ont cela de bon qu'on n'est pas responsable du chemin qu'ils vous font faire.

Il y avait une demi-heure que je marchais lorsque je m'aperçus que je tournais exactement le dos à Liège, d'où il résultait qu'en continuant ma route en ligne droite, il m'eût fallu faire huit-mille-neuf-cent-quatre-vingt-dix lieues, et passer par les antipodes, avant d'arriver à destination. Je compris l'urgence de faire un coude à la première occasion. En attendant qu'elle se présentât, je suivais la longue pente qui mène de Spa à Francorchamps, où la route se bifurque pour se diriger d'un côté sur Malmédy, de l'autre sur Stavelot. Je m'arrêtai à la Sauvenière, où je bus quelques verres d'eau gazeuse, en l'honneur de

Saint-Remacle, puis je continuai à marcher jusqu'au sommet de la Fange, *al copet del Fagne*, comme on dit ici. Francorchamps est plus bas, déjà sur la déclivité du bassin de l'Amblève.

De ce point culminant, situé à 622 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, l'œil embrasse une immense étendue de pays. A la vérité, c'est une vue dont l'étendue fait à-peu-près le seul mérite; un peintre n'en pourrait prendre que les arrières-plans. N'as-tu pas observé bien souvent qu'il est dans la nature grand nombre de paysages qui plaisent à l'œil, qui font rêver le poète, devant lesquels on s'arrêtera dans de longues contemplations, et dont la peinture ne tirerait qu'un médiocre parti? Le peintre et le poète, voyageant ensemble, n'admireront pas toujours au même endroit. Pour convenir à un tableau un paysage doit réunir certaines conditions dont le simple amateur de points de vue n'a pas à se préoccuper. Ainsi, il nous importe peu, quand du haut d'une tour ou du sommet d'une montagne nous contemplons un vaste panorama, séparé de nous par un incommensurable abîme d'air, que le paysage manque absolument d'avant-plan. Pour nous cependant, le tableau est complet. Nous apprécions les distances sans le secours des plans intermédiaires, sans l'artifice de ce que les peintres appellent des repoussoirs. Cette observation, tu l'auras faite avec moi; toutefois, il ne faut pas accuser d'impuissance les artistes seulement, mais l'art lui-même qui n'est après tout et ne peut être jamais qu'une interprétation finie et très-bornée, de l'infini.

Arrêtons-nous un instant sur ce plateau.

Sous le rapport géographique, il appartient à la ligne de faite qui sépare les bassins secondaires de l'Amblève et de la Vesdre. Il se rattache, à l'est, à la chaîne de *Hautes-Fanges (Höhe Venne)*, situées en partie sur le territoire prussien, et au sommet desquels passe la ligne de faite des bassins du Rhin et de la Meuse. A l'ouest il se projette, en s'abaissant toujours, jusqu'aux coteaux de la rive droite de l'Ourte, entre Comblain-au-pont et Chénée. Sa pente, depuis le bois de la Sauvenière jusqu'au bas de la montagne où est le village du Sart, offre un curieux phénomène géologique. C'est une plaine, d'une inclinaison presque régulière, semée de gros blocs erratiques, d'une nature différente de la roche qui les supporte ou qui les environne. La plupart sont des *poudingues* ou des grés veinés de quartz, ou des quartz blancs compactes, tandis qu'ils reposent sur un sol d'argile ou de schiste désagrégé. Quelle force extra-naturelle a charrié ces masses énormes si loin des montagnes dont elles sont détachées? C'est là un problème pour la science, que les savants expliquent de diverses façons. D'après les uns, ces pierres sont les témoins incontestables d'un déluge antérieur à celui de Moïse. D'après les autres, ce seraient les glaces qui auraient transporté ces quartiers de roc, à une époque où les grands glaciers des Alpes devaient s'étendre jusqu'ici. On trouve au bord des glaciers de la Suisse, et dans les vallées d'où ils se sont retirés, des amas de pierre, écume solide de ces mers solides, d'un aspect absolument semblable à ceux-ci, et qu'on désigne sous le nom de *moraines*. Si étrange que semble cette dernière

hypothèse, elle a gagné beaucoup de faveur, et les récents ouvrages sur la géologie de la Belgique signalent l'existence de ces moraines. Celle de Spa paraît être la plus considérable. J'en ai remarqué une autre, fort vaste, entre Saint-Hubert et Recogne, et plusieurs autres le long des rivières de Salm et d'Amblève.

Je me suis un jour aventuré dans cette moraine de Spa, espérant atteindre par là les cascates de la Hoëgne, dont je te parlerai plus tard. J'ai failli payer cher cette témérité. Il est à-peu-près impossible d'y marcher, surtout après de fortes pluies. De hautes fougères, des bruyères, des génévriers nains, croissent entre ces blocs et arrêtent le pied. Ailleurs, ce sont de longues mousses qui recouvrent un sol fangeux et perfide. D'innombrables filets d'eau y serpentent, tantôt à fleur de sol, tantôt invisibles sous les pierres et les herbes. J'eus beaucoup de peine à regagner la terre ferme.

En parcourant l'horizon d'un regard circulaire, voici ce que l'on voit.

Au midi, les croupes presque parallèles des Ardennes reculent jusqu'aux chaînes les plus élevées du Luxembourg. Il m'a semblé que la vue s'arrêtait au grand plateau qui sépare Viel-Salm de Houffalize et dont le versant méridional appartient au bassin du Rhin. Une suite de courbes convergentes, sur la dernière desquelles je reconnais des échancrures produites par les ardoisières de Viel-Salm, marque la direction de la gorge où serpente la rivière ou plutôt le torrent de Salm. Plus à gauche, une trace semblable indique la vallée de l'Amblève. A l'est, le sol

même qui nous porte, après une légère dépression dont la Hoëgne occupe le fond, se relève, toujours couvert de ses bruyères marécageuses, pour atteindre, trois lieues plus loin, le sommet des Hautes-Fanges. Ce plateau désolé se découpe sur le ciel par une ligne nette et dure, d'une courbe très-allongée. Un seul point blanchissant au soleil en interrompt, la monotone pureté. C'est la Baraque-Michel, une habitation perdue dans le désert et placée juste au point le plus élevé de la province de Liège, à 58 mètres plus haut que nous, c'est-à-dire à 680 mètres au-dessus de l'Océan. Je me suis promis d'y aller, malgré les difficultés du chemin. On voit de là, dit-on, Coblenz et les *Sept-Montagnes*, ce beau groupe volcanique dominé par le Dracheufeltz, et l'une des plus belles décorations du panorama du Rhin. Le regard y embrasse en grande partie le système de l'Eifel, dont nous voyons déjà quelques crêtes au-delà de Malmédy, et dont un respectable géologue de Theux, M. Dethier, a signalé les nombreux volcans éteints.

Ne t'étonne point qu'à trois lieues d'ici on puisse voir Coblenz et les Sept-Montagnes, quand d'ici même j'aperçois au nord des Hautes-Fanges, dans un lointain bleuâtre et vaporeux, le bois d'Aix-la-Chapelle et la hauteur que couronne le *Louisberg*. Tout-à-fait au nord, l'œil glisse par dessus les vallons de Spa, par dessus les deux plateaux qui séparent le Wahay de la Hoëgne et la Hoëgne de la Vesdre, et va se reposer sur le magnifique amphithéâtre qui, de Verviers, monte jusqu'à Herve, Battice et Henri-Chapelle. Vers l'ouest, les lignes

bleues de l'horizon descendent, de plus en plus pâles, jusqu'à la lisière de la Hesbaye. Par un temps convenable, et quand le soleil blanchit ses longues escarpes, on distingue parfaitement la citadelle de Liège, distante, à vol d'oiseau, de neuf à dix lieues. Ainsi, des frontières du Limbourg jusqu'au grand-duché de Luxembourg, depuis la Hesbaye jusqu'en Prusse, voilà l'étendue du panorama qui se déroule sous les yeux, du haut de la bruyère où campèrent les Francs de Chilpéric, vaincus par les Francs de Charles Martel.

J'ai parlé des cascates de la Hoëgne. Cette sauvage rivière descend, en face de nous, des Hautes-Fanges. Quelques bouquets de verdure, rompant la monotonie de la bruyère, nous en indiquent le cours. D'abord petit ruisseau, formé de la réunion des filets d'eau sortant des marais, son lit s'élargit, se creuse et forme une gorge aux bords escarpés, encaissée profondément entre des berges presque verticales. Au sortir de ce défilé, les eaux ont à franchir une série de gradins d'où elles se précipitent en cascades écumantes. C'est un curieux et poétique spectacle, et je ne crois pas qu'il existe en Belgique un site plus primitif, plus âpre, plus propre à caractériser la sévère nature des montagnes. Je l'ai vu malheureusement avant les pluies du mois dernier, lorsque la longue sécheresse de l'été avait aux trois quarts tari le torrent. Je ne l'ai donc pas vu dans sa beauté, et si j'ai le temps et le courage d'y retourner après les pluies, je t'en reparlerai.

Je descendis jusqu'à Francorchamps, village orné d'un poste de douaniers. J'observai que la plupart

des maisons étaient garanties contre la violence des vents d'Ouest par de véritables paravents de verdure, en hêtres ou en charme. C'est un usage général dans ce canton pour les habitations situées sur les hauteurs. Mon projet était d'aller rejoindre l'Amblève : pour cela je n'avais qu'à suivre la route jusqu'à Stavelot ; mais je n'avais rien à faire à Stavelot et j'avais hâte de quitter la grande route. Je savais par la carte, qu'un ruisseau prenait sa source à Francorchamps et se rendait dans l'Amblève à une demi-lieue au-dessous de la cascade de Coö, j'avais résolu de le suivre à tout hasard. Je n'avais aucune donnée sur la possibilité de ce trajet ; j'ignorais si le *Roane* (c'est le nom du ruisseau dont je désirais faire la connaissance) était ou non bordé d'un sentier ; s'il ne traversait pas d'impraticables marais, ou même s'il ne disparaissait pas sous terre comme la Lesse au Trou-du-Han ; mais comme en général un ruisseau suppose une vallée, et une vallée un passage, je me dis : « Où passe le Roane, je passerai ! »

Au milieu du village je vis un filet d'eau qui descendait de la fange à gauche, passait sous la route au moyen d'un ponceau, et allait se perdre à droite dans un ravin. Un douanier me dit que c'était le Roane. Pour tout chemin, il y avait la bruyère ; j'y entrai résolûment et, malgré la difficulté du terrain, j'avancai sans me décourager. Ma persévérance fut couronnée d'un plein succès : je trouvai un sentier, lequel aboutissait à un véritable chemin, le chemin de Francorchamps à La Gleize. Seulement je ne voyais plus que de temps en temps

le Roane, qui commençait à arroser quelques prairies et quelques aunaies. Le ravin devenait un vallon, s'élargissait et se couvrait, sur les versants, de bouquets de verdure et de champs cultivés. Le chemin se bordait de buissons de houx et de coudrriers; je vis à droite, assez haut, sur la fange, quelques habitations entourées d'arbres : cela s'appelait *Chevronheid*. Plus bas, et toujours à droite, je vis successivement, sans y passer, les hameaux de *Bourgoumont*, d'*Andrimont*, d'*Heitrimont*, du *Chêneux*, de *Moulin-du-Ruy*, et j'arrivai à *Roane*, autrefois chef-lieu d'un canton de la principauté abbatiale de Stavelot, qu'on nommait le *ban de Roane*. Cette désignation y est encore d'un usage général.

Le pays avait complètement changé d'aspect. Tous ces hameaux que je viens de nommer sont entourés de beaux arbres, de champs fertiles, de prairies, dont la riante verdure formait un contraste heureux avec la noire et triste fange que je venais de quitter. Elle couronnait toujours les hauteurs de ses lignes monotones, mais les pentes étaient couvertes de bois, coupés de terres essartées. Dans le fond s'ouvrait la belle vallée de l'Amblève, que je voyais luire au pied de la côte où s'élève le village de La Gleize. Le coup d'œil était ravissant, et je me trouvais sur la bonne voie pour aller à la cascade de Coö. Je n'avais donc pas à regretter les détours que j'avais faits. Les visiteurs qui se rendent des eaux de Spa à la cascade, s'y font conduire en voiture par Stavelot; les plus hardis y vont à cheval, par la *Fagne-aux-poteaux*, entre la Géronstère et La Gleize. Quant aux touristes, il en est peu qui l'aient abordée par le même chemin que moi. Les

touristes sont d'une race essentiellement moutonnaire : ils vont tous voir les mêmes choses, passent dans les mêmes ornières et emboîtent le pas sur les talons d'un guide, dont l'insipide bavardage a défloré d'avance les merveilles qu'ils vont chercher. Au rebours de ces curieux de grands chemins, je ne suis en quête que de l'imprévu, de la surprise, de la nouveauté. L'attrait qu'un site exerce sur moi est en raison inverse de sa célébrité. L'ennui siège sur un trône banal. La nature a sa virginité qu'on ne lui enlève pas sans lui faire perdre en même temps quelque chose de sa poésie.

Une demi-heure après avoir dépassé Roane, j'arrivai en vue de la cascade de Coo.

Tu connais de réputation, comme je la connaissais, cette merveille un peu déflorée qui fait partie des *amusements de Spa*. Tu sauras qu'elle est formée par l'Amblève qui après un circuit d'une lieue vient passer du côté opposé au pied du rocher devant lequel elle s'était détournée, tandis qu'une partie de ses eaux, passant par une coupure du roc, franchit d'un seul bond la différence de niveau des deux parties de la rivière. Pour qui n'a pas vu les cascades des Alpes, celle-ci peut paraître magnifique; mais en Suisse, on ne se détournerait pas d'un quart d'heure pour la voir. Heureusement pour elle, la chute de l'Aar et le Reichenbach sont loin d'ici; et, quoique les ayant vus l'an dernier, j'ai fini, après un léger sentiment de déception, par admirer de bon cœur la cascade de Coo. Le grand volume de ses eaux, la rapidité de leur chute, leurs répercussions violentes sur le roc qui les brise et les rejette en

gerbes d'écume, la force prodigieuse avec laquelle elle tombe, blanche et mugissante, au fond du gouffre, en soulevant un tourbillon d'étincelles liquides, où le soleil suspend l'écharpe d'Iris et sème des myriades de diamants mobiles; ce spectacle si plein de mouvement et de bruit, toujours le même et toujours varié dans sa monotonie, excite l'étonnement, provoque impérieusement la rêverie, et on ne peut sans effort s'arracher à sa contemplation.

J'ai trouvé à la cascade de Coo un autre trait de ressemblance avec les cascades de la Suisse, c'est d'être exploitée de la même manière par les naturels de l'endroit qui, à les juger sur échantillon, m'ont paru aussi gueux, aussi fainéants et aussi avides que les Savoyards eux-mêmes. J'étais penché sur la balustrade du pont rustique, suspendu au-dessus de la chute, plongeant mes regards dans l'abîme et me cramponnant involontairement au bois pour me défendre du vertige, quand tout à coup me retournant, je me vis entouré d'une demi-douzaine de femmes et d'enfants déguenillés, qui tendaient la main en criant d'une voix dolente : « Mon-sieur-un-pe-tit-sou-s'il-vous-plait, » absolument comme en Savoie. Deux de ces femmes tenaient des chiens dans leurs bras et m'offraient de les jeter dans la cascade, l'une pour un franc, l'autre pour la moitié; sur mon refus, la première baissa son prix à huit sous, la seconde le mit à six. Les pauvres bêtes dont le supplice était ainsi mis au rabais, grelottaient d'anxiété et me regardaient d'un air suppliant. Je compris leur prière muette et malgré

la féroce insistance de leurs propriétaires, qui m'assuraient que ce plongeon n'offrait aucun danger, je ne consentis à leur donner le petit sou qu'elles réclamaient, qu'à la condition expresse qu'elles mettraient immédiatement leurs chiens en liberté. Mais cela ne faisait pas l'affaire des gamins qui avaient compté sur ce spectacle pour leur propre amusement. Les chiens ayant été déposés à terre, le premier s'enfuit à toutes jambes, l'autre ayant eu l'imprudence de rester auprès de sa maîtresse, un gamin l'empoigna par la nuque et, malgré ses cris et ceux de la femme, le lança dans l'écume de la cascade. J'eus un serrement de cœur : je crus la malheureuse bête broyée et noyée; mais en moins d'une minute je la vis apparaître de l'autre côté du gouffre, poussée rapidement par le courant qui alla l'échouer doucement sur les cailloux de la grève. Elle éternua deux ou trois fois, se secoua, et prit au galop le chemin de sa demeure.

Après avoir allégé ma bourse de quelques pièces de cuivre, je quittai la cascade de Coo et ses fameuses cicérones.

En tenant compte des détours, je n'avais pas fait moins de cinq lieues depuis mon départ de Spa. Mon estomac et mes jambes criaient à l'unisson famine et fatigue; je pressai le pas pour arriver avant la nuit au hameau de Trois-Ponts, situé au confluent de l'Amblève et de la rivière de Salm, où l'on m'avait donné l'assurance de trouver une excellente auberge. J'y fus au bout d'une demi-heure, abrégée par le plaisir d'admirer les continuelles beautés que la nature déployait sur mon passage. Les montagnes

qui entourent la cascade de Coo sont sans nul doute les plus belles de forme, les plus pittoresques qu'il y ait en Belgique.

Trois-Ponts est un hameau composé d'une douzaine de maisons. Il doit son nom à trois ponts de pierre qui ont dû s'y trouver de temps immémorial : un sur l'Amblève, un sur la Salm, un autre sur le ruisseau de Basse-Bodeux. J'y trouvai, à l'*Auberge des Ardennes*, un bon souper, un bon gîte et, pour y exercer l'hospitalité, les plus braves gens du monde. Après le souper, je m'approchai du feu de la cuisine (les soirées d'automne sont très-fraîches dans les montagnes), et j'allai m'asseoir appuyé contre le mur, sur un vieux banc de chêne, à l'angle du foyer. Tandis que la flamme séchait mes bottes et dégourdissait mes muscles fatigués; que la fumée de mon cigare montait en spirales bleues dans le sombre entonnoir de la cheminée, j'observai du coin de l'œil, sur les bonnes figures qui m'entouraient, ce mélange de rudesse, de simplicité et de cordiale franchise qui appartient généralement à la physionomie des Ardennais. Et cette physionomie est le miroir exact de leur caractère. Au lieu de la défiance ou de l'obséquiosité cupide qui accueille ailleurs l'étranger, ceux-ci ne me témoignaient qu'une curiosité naïve, mais respectueuse et pleine de bienveillance. J'avais quelques renseignements à demander : j'avisai entre toutes ces figures celle qui me parut la plus intelligente :

— Connaissez-vous, lui dis-je, dans vos environs une grosse pierre qui doit se trouver quelque part sur la fange entre Stavelot et Vieilsalm, et qu'on appelle le *faix du diable* ?

— Oui, monsieur, répondit-il, c'est sur la montagne en face d'ici, près de Wanne.

— Merci; je veux l'aller voir demain.

— Oh! oh! Qu'y a-t-il à voir à cette pierre-là?

— Ce doit être une grande masse, isolée au milieu de la fange. Un livre que j'ai cité, regarde ce bloc comme très-remarquable, en ce qu'il est formé d'un amas de quartz grenu brun, veiné de quartz blanc à grains fins, qui n'a aucun rapport avec les roches qui l'entourent, cela est positif. Vous savez bien pourquoi, sans doute?

— Pour cela, non. Les savants eux-mêmes n'en savent rien.

Mon Ardennais prit un air fin :

— Les savants, c'est possible; mais nous autres, nous le savons. Et savez-vous pourquoi on appelle cette pierre *le faix du diable*?

— J'allais vous le demander.

— Il y a là-dessus une légende; voici :

Quand saint Remacle bâtissait l'abbaye de Stavelot, le diable avait essayé par tous les moyens de le détourner de son entreprise. Mais le saint, fort de la protection divine, parvint à terminer le monastère. La veille du jour où devait se faire la dédicace de l'église, le diable au désespoir s'en alla ramasser, bien loin d'ici, la plus grosse pierre qu'il put trouver, dans le dessein de la lancer sur le toit, pendant la cérémonie, pour qu'elle enfonçât la voûte et écrasât les religieux sous ses débris. Heureusement, la nuit même, un ange était apparu à saint Remacle et l'avait averti du nouveau danger qui le menaçait.

Le matin venu, le saint donna ordre de lui apporter

tous les vieux souliers, toutes les vieilles semelles qu'on put trouver; il les fit mettre dans un sac, les chargea sur les épaules d'un de ses disciples et l'envoya sur le chemin que le diable devait suivre. Le disciple rencontra l'ennemi du genre humain au moment où il venait de gravir, avec son énorme fardeau, la côte qu'on nomme le *Tier-au-diable*. Il suait sang et eau et s'était arrêté pour reprendre haleine.

— Camarade, dit-il à l'homme au sac, y a-t-il encore loin d'ici à l'abbaye de Stavelot ?

L'autre, avant de répondre, vida le sac à ses pieds.

— Voyez, dit-il, j'en viens, de l'abbaye de Stavelot. Je ne sais pas au juste quelle distance j'ai parcourue, mais voici les débris de toutes les chaussures que j'ai usées, depuis que je suis en marche.

Le diable jeta sur ce monceau de semelles un regard découragé, et jugeant par là de la longueur du chemin qu'il lui restait à faire, il désespéra d'arriver à temps à Stavelot pour empêcher la dédicace du monastère. Il laissa glisser de ses épaules la pierre qu'il portait, fit entendre un blasphème si horrible que les anges se signèrent au paradis, et disparut. Le *faix du diable* resta à la place où il était tombé, sans qu'aucune force humaine soit jamais parvenue à le soulever.

Mon cher ami, que dis-tu de la légende? A mes yeux elle n'avait qu'un défaut, c'est que celui qui me la contait n'y croyait évidemment pas. Or, Nodier qui a fait la poétique du genre, dit avec raison que « pour intéresser dans un conte fantastique, il faut d'abord se faire croire, et qu'une condition indispensable pour se

faire croire, c'est de croire. » Mon Ardençais souriait à la façon des esprits-forts, et les paysans qui l'écoutaient avec moi haussaient les épaules. Hélas! la foi aux légendes s'en va, même dans les campagnes! Pourtant, les légendes étaient la poésie des croyances religieuses; que deviendront ces croyances quand elles auront perdu leur poésie?

J'ai quitté Trois-Ponts le lendemain au point du jour, et en raison du long itinéraire que j'avais à parcourir ce jour-là, j'ajournai à une autre année la visite projetée au *faix du diable*. Je repassai par le chemin de la veille jusqu'au point où le Roane se jette dans l'Amblève, au pied du village de La Gleize. A La Gleize, j'ai pris le croquis d'une maison rustique, espèce de chalet dont les poutres saillantes étaient ornées d'écussons d'armoiries sculptés dans le chêne. C'était là autrefois la seigneurie de Wérimont; son propriétaire actuel en a fait transporter l'antique mobilier à la ferme voisine de la Vaux-Renard. On ne pouvait reprocher au seigneur de Wérimont le faste de sa résidence; mais ce hobereau ruiné, qui appendait si bravement ses quartiers à la façade d'une chaumière, pensait sans doute que l'agriculture ne dérogeait pas, et qu'il valait mieux labourer la terre que d'aller grossir le nombre des mendiants blasonnés qui encombraient les antichambres des palais.

J'ai copié ensuite dans le cimetière de La Gleize quelques inscriptions curieuses et me suis dirigé vers le village de Stoumont. Je suivais à mi-côte la vallée de l'Amblève, dont je voyais d'en haut les sinuosités que j'abrégeais. Au-dessus de Stoumont,

dans la direction de La Reid, au sommet des fanges et au beau milieu du désert, se trouve un château, et un château moderne ! J'entends moderne de l'avant-dernier siècle. L'immense horizon qu'il domine de sa situation élevée lui a valu son nom de Haut-Regard. C'est un haut bâtiment carré en pierres grises, à pignons aigus, isolé, serré de toutes parts par la bruyère, et ayant pour tout jardin un bouquet de sombres sapins. C'est bien le séjour le plus triste, le plus morne qu'il soit possible d'imaginer. Le site semble avoir été choisi pour favoriser les rêveries ascétiques d'un disciple de Saint-Bruno.

A peu de distance de Stoumont, je descendis au bord de l'Amblève que je ne quittai plus jusqu'à Aywaille. Peu de touristes ont visité la partie du vallon de l'Amblève qui s'étend de Remouchamps à la cascade de Coo ; et je le conçois, car les chemins sont presque impraticables. Cependant, si vous aimez les lieux véritablement solitaires et sauvages, vous irez voir *les fonds de Qaureux*, où l'Amblève n'est plus une rivière, mais un large et beau torrent, roulant avec impétuosité, sur une pente très-rapide, ses ondes bouillonnantes, entre des quartiers de roc, détachés des sommets voisins et qui obstruent son cours pendant l'espace de plusieurs milles. A Nonceveux, on cesse de côtoyer la rivière pour éviter un long circuit, et on monte lentement, par une pente assez douce, jusqu'à un plateau cultivé, du haut duquel, en se retournant, on jouit d'une fort belle vue. Mais c'est à l'autre extrémité du plateau que je trouvai le paysage admirable. A mes pieds, la montagne s'abaissait et glissait sur les deux

pentes d'un ravin jusqu'à la vallée large et riante au milieu de laquelle étincelaient au soleil les eaux de l'Amblève, dont les méandres gracieux se dérobaient et reparaissaient tour à tour à travers des rideaux de peupliers. Au premier plan, les maisons et l'église du village de Remouchamps; en face, à l'autre bord de la rivière, sur un rocher perpendiculaire dont la base baigne dans l'eau, et encadrés dans d'épais massifs de bois, les pignons aigus et les bâtiments bizarres du château de Montjardin. Le luxe d'une végétation nouvelle frappe agréablement mon regard, habitué depuis quelque temps à la triste nudité des fanges, des champs de pierres, aux bruyères et à la végétation rabougrie des environs de Spa. Le sol a changé de nature : au schiste argileux du terrain de transition, succèdent les calcaires du terrain secondaire. De belles pentes gazonnées, ombragées de pommiers et de noyers, des terres bien cultivées, des treilles festonnées de vignes annoncent l'approche du fertile bassin de Liège. De distance en distance des carrières de pierre de taille s'ouvrent dans les flancs de la montagne; on vient d'en tirer un superbe pont de trois arches qui relie Montjardin et Remouchamps. Enfin les maisons, même les plus pauvres, au lieu d'être formées de terre et de chaume, sont bâties en pierre blanche ou bleue, et couvertes d'ardoises ou de lames de schiste irisé.

L'hôtellerie de Remouchamps, où je me reposai, a le grand tort d'être le rendez-vous des touristes badauds qui y viennent des eaux de Spa pour vérifier le degré d'exactitude des descriptions de la célèbre grotte qu'ils ont lues dans leur *Guide*.

La grotte elle-même a le tort d'être devenue bien banale, bien noire de la fumée des torches, et d'avoir vu briser ses plus délicates stalactites par cette espèce particulière d'amateurs qui font collection des souvenirs matériels de leurs voyages, race d'écornifleurs stupides qui ont mutilé les métopes du Parthénon, et qui auraient depuis longtemps emporté le nez du Sphinx d'Égypte, si les soldats de Cambyse ne s'étaient chargés de ce soin.

Je n'ai pas d'ailleurs visité cette fois la grotte de Remouchamps, que je connaissais, et je ne t'en parlerai plus, parce que sa description traîne partout. Je poussai jusqu'à Aywaille, terme de mon étape de ce jour. Je visitai en passant l'église de Dieupart, où quelques remarquables antiquités excitèrent ma curiosité d'archéologue; mais le soleil se couchait, et je dus renoncer à chercher l'explication d'un fort beau groupe de sculpture, encadré dans une fenêtre haute de la façade, et qui m'a semblé représenter un roi et une reine assis, l'un avec son sceptre et sa couronne, l'autre en manteau de pénitente. Tout ce que je pus recueillir, c'est l'histoire de la Vierge miraculeuse de Dieupart telle qu'elle se trouve narrée au long dans les *Promenades historiques* du D^r Bovy.

Les lieux que je parcourais en ce moment sont beaux sans doute, mais je ne sais si dans l'impression favorable que leur description doit faire passer dans l'esprit du lecteur, leurs sonores et poétiques dénominations n'entreront pas pour quelque chose. Quels beaux noms que ceux d'Amblève, de Nonceveux, de Remouchamps, de Montjardin! Ne les dirait-on pas

empruntés aux chants des troubadours provençaux ? Qui peut expliquer la magie des noms et le charme qu'ils exercent sur l'imagination ? J'ai souvent plaint ton concitoyen Adolphe Mathieu de n'avoir pas eu à chanter dans ses beaux vers l'Amblève au lieu de la Trouille, qui n'a que de sottes rimes, comme *gribouille* et *citrouille*, tandis que l'Amblève ! Ecoutez, comme ce vocable harmonieux berce doucement votre rêve

Qui s'achève
 Au murmure qui s'élève
 Quand le flot roule et soulève
 Les blancs cailloux de sa grève !

Il est impossible qu'un nom qui a de si belles rimes ne soit pas celui d'un site poétique.

L'Eurotas et le Céphise, qui aujourd'hui n'ont plus d'eau, n'en seront pas moins éternellement de belles rivières, illustration historique à part, uniquement parce qu'elles s'appellent l'Eurotas et le Céphise.

Cette conclusion qu'eût approuvée Boileau me mena jusqu'à Aywaille, beau village, mais village de grande route, où je trouvai les seules choses que j'y venais chercher : un bon souper et un bon gîte.

Le lendemain je suivis la grande route et j'arrivai à Liège vers midi.



La Roche.

Je ne fermerai pas ce petit volume d'esquisses sans avoir parlé d'un lieu qui a conquis dans mes affections le premier rang après l'horizon de mon clocher natal ; d'un lieu que je me hâte de proclamer le plus riant, le plus poétique, le plus pittoresque et le plus hospitalier de la Belgique; d'un lieu où depuis six ans j'ai passé à peu près tout le temps dont une vie très-occupée m'a laissé la disposition ; d'un lieu auquel je ne puis songer sans évoquer dans ma mémoire tout un monde de frais paysages, d'âpres montagnes, de forêts profondes, de silencieuses et vertes vallées, d'eaux limpides et poissonneuses. La Roche, c'est le paradis de mes vacances ; c'est la patrie du loisir, de la promenade, de la rêverie, de la pêche à la ligne, de la chasse aux oiseaux, aux reptiles, aux insectes et aux plantes rares. C'est la fontaine de Jouvence où je me retrempe chaque année pour en rapporter un peu de jeunesse, de

santé, d'appétit et de bonne humeur. Puissé-je y retourner souvent !

Au milieu d'un bourg, situé dans le fond de la vallée de l'Ourte, s'élève un rocher aux flancs noirs ou verdis par la mousse. Sur ce rocher se dressent les ruines d'une forteresse carlovingienne qui a eu un jour l'insigne honneur d'être assiégée par Godefroid de Bouillon, et de résister victorieusement à l'épée qui devait faire tomber les murs de Jérusalem. Pour la sévérité de leur aspect, pour le charme romantique du site qu'elles décorent, ces ruines n'ont rien à envier à celles des bords du Rhin. Le bassin qu'elles dominant se creuse au milieu du plateau de l'Ardenne à sa plus grande élévation ; en sorte que les montagnes de La Roche, à ne prendre que leur hauteur relative, sont les plus hautes du pays. Les vallées de deux ruisseaux y viennent converger avec la vallée de l'Ourte et former un large entonnoir aux perspectives les plus variées. De quelque côté qu'on l'aborde, le paysage se compose, avec les vieilles maisons de la bourgade, groupées au pied du vieux château, sa rivière qui les contourne et les enserre comme dans les replis d'un gigantesque serpent, ses montagnes aux flancs tantôt arides, tantôt boisés, ici couverts de vergers, là-bas hérissés de pointes de roc, ailleurs ornés de jardins étagés en terrasses, de manière à frapper à la fois le regard de surprise et d'admiration. Quelques fabriques : des brasseries, des tanneries, une poterie de grès, y répandent l'animation ; des routes empierrées et nivelées avec soin, un élégant pont de fer suspendu, achèvent de donner à La Roche un air d'aisance et de propreté qui charment même

un œil d'artiste sans effaroucher ses délicatesses ombrageuses.

Et dans les environs, que de promenades délicieuses, embellies par la poésie des légendes ! Montez d'abord le sentier à mi-côte qui gravit la montagne de *Corumont* : on l'appelle *le sentier devant la ville*. Assayez-vous sur cette pierre entaillée qu'on nomme *le siège du roi Pépin*. De nulle part vous n'avez une plus belle vue des ruines que vous voyez d'en face et d'en haut. Montez encore : vous croiserez un nouveau sentier qui porte un nom lugubre : c'est le *chemin des morts*. C'est que la montagne où vous êtes, qui domine La Roche d'assez près pour que de là on puisse lapider les Larochois dans leurs maisons, n'appartient pourtant pas à La Roche, mais à la commune de Beausaint, avec toute la rive gauche de l'Ourte, jusqu'à ce groupe d'habitations que vous voyez là-bas, au bord de l'eau, et qui forme le hameau d'Harzé. Or, les morts d'Harzé doivent être enterrés à Beausaint, et pour éviter de passer sur le territoire de la commune de La Roche, il n'y a pas d'autre chemin que ce sentier escarpé, d'un pied de largeur. Il est arrivé en hiver, quand la neige ou le givre rendaient les roches glissantes, que le pied manqua aux porteurs, que le cercueil tomba, roula sur la pente rapide, et, bondissant de rochers en rochers, alla plonger dans *Harzé-Goffe*, gouffre profond de l'Ourte, qui se trouve précisément au pied de cette côte. Si sa funèbre appellation ne vous effraye pas, suivez le chemin des morts ; il vous conduira au point culminant où se trouve une croix. Là, vous vous arrêterez, non seulement pour vous reposer et reprendre haleine,

mais pour admirer d'un regard ciculaire le panorama qui se déploie à vos pieds. C'est, d'un côté, La Roche qui vous apparaît comme au fond d'un cirque, dans son ensemble et dans ses détails ; de l'autre, la vallée de l'Ourte, à l'aval de La Roche, où la rivière, entourée de montagnes sombres, serpente en miroitant au milieu des prairies. De la crête où vous êtes debout, vous la voyez bouillonner à quatre ou cinq cents pieds au-dessous de vous, et la côte est d'une déclivité tellement rapide, qu'il semble que d'un bond l'on irait y plonger et s'y briser. Au bout de cette vallée solitaire, en face des montagnes de Jupille, une belle pyramide de verdure porte à son sommet une petite chapelle blanche : c'est l'ermitage de St.-Thibaut, bâti sur les ruines du vieux château des comtes de Montaigu. Faites-vous conter les miracles de saint Thibaut : l'histoire en est plus longue que celle de Notre-Dame de Hal, à laquelle Juste Lipse a consacré sa plume.

Si vous allez vous perdre dans les profondeurs du bois de La Roche, une des plus belles forêts du Luxembourg, vous trouvez au bord d'un vallon sauvage, dans un site dont la solitude a quelque chose d'effrayant, un immense amoncellement de pierres grises à demi équarries. Des ronces grim-pantes en recouvrent les bords, la salamandre noire et jaune, les lézards gris et verts, l'orvet fragile et l'agile couleuvre à collier se glissent entre leurs blocs ; on n'entend à l'entour que le bruit des cascates de deux petits ruisseaux, le cri sinistre des chouettes et le glapissement des renards. Ces pierres offrent l'aspect d'une vaste ruine : c'est le *diab' Château*.

Le diable avait commencé de bâtir là un château , mais trois fois Dieu secoua la montagne et fit crouler les murs inachevés.

Allez d'un autre côté , sur le plateau de Hives et d'Ortho , voir les pierres de Mousny. Ce sont trois énormes blocs de quartz blanc superposés et entourés d'une multitude de blocs de la même roche mais de moindre dimension. Sont-ce des pierres druidiques ? Les paysans vous diront que ce sont un berger et ses moutons pétrifiés par un miracle. Un jour que ce berger paissait ses moutons dans cette bruyère, il vint à passer un pèlerin qui allait faire ses dévotions à St-Thibaut. Le pèlerin était harassé de fatigue, il avait soif et le berger avait auprès de lui une grande cruche d'eau. Le pèlerin s'approche du berger et lui demande à boire ; mais le berger le lui refuse durement. Le pèlerin lui reproche son manque de charité et s'assied pour se reposer ; mais le berger le force de se lever et de continuer son chemin. Le pèlerin s'en alla, mais comme il ne s'éloignait pas assez vite le berger lui jeta une pierre. Alors le pèlerin se retourna, ramassa la pierre et la lança contre le berger qui, à l'instant même, se trouva pétrifié avec tout son troupeau, y compris le chien, dont le profil aigu se reconnaît encore vaguement au pied du bloc principal qui fut son maître. Le pèlerin n'était autre que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui allait honorer les reliques de saint Thibaut.

Si vous remontez la vallée de l'Ourte, entre les hameaux d'Hubermont et de Hollomont on trouve une suite de rochers d'une élévation prodigieuse,

qui forment une muraille presque perpendiculaire. De leur crête déchirée, on ne peut regarder en bas sans vertige. C'est le Saut de Leucate de l'Ardenne. J'ai ouï conter l'histoire d'une châtelaine désespérée qui vint, comme Sapho, y chercher le remède suprême à sa douleur inconsolable. On appelle ce rocher : *li cresse di laid saut*.

Je m'arrête : avec mes souvenirs de La Roche je remplirais un volume, et je voulais n'y consacrer qu'une page. La meilleure part est celle que je garde au fond du cœur. Et maintenant, feuilles légères, pages détachées d'un carnet de Bohême, allez : que Dieu vous soit en aide auprès de vos lecteurs !



